
3 1761 07976643 2

HÉLÈNE JARRY

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ PLON-NOURRIT ET Cie :

Les Divins Jongleurs. *Épisodes de l'épopée franciscaine.* Un volume in-16.

Histoire d'une âme. Roman. Un volume in-16.

CHEZ BERNARD GRASSET :

Les Prédestinés. Roman.

Les Chaînes du passé. Roman.
(Couronné par l'Académie française.)

La Foi jurée. Roman.

CHEZ BERGER-LEVRAULT

Père et Fils (Collection France).

CHEZ ARMAND COLIN :

L'École classique française (1660-1715).

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26166.

AUGUSTE BAILLY

HÉLÈNE JARRY



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

HÉLÈNE JARRY

PREMIÈRE PARTIE

I

Le train allait partir. Des employés, courant le long du convoi, criaient une dernière fois : « En voiture !... » Les marchands de journaux, hélés par des voix pressées, poussaient en hâte, le long des wagons, leurs étalages ambulants. Au pied de chaque escalier se pressait un petit groupe de parents ou d'amis ; aussi loin que portait la vue, ces tas noirâtres jalonnaient le quai. La pâle clarté des lampes électriques, décolorant les faces, les creusait d'ombres profondes. On se lançait des saluts cordiaux, des plaisanteries anxieuses. Des visages mentaient, qui voulaient sourire. C'était l'instant des recommandations usées, des banalités qui s'efforcent de combler le silence, de la fausse quiétude qui dissimule chez presque tous l'impatience de voir enfin

cesser l'attente. Sous les verrières, l'espace était déchiré de coups de sifflet cinglants. Entre les roues des machines, fusaient des jets de vapeur, dans un chuchotement gigantesque. L'air vibrait d'une confuse rumeur, formée de chocs, de roulements, du fracas métallique et des voix humaines.

Aussi solitaire au milieu de cette foule que sur un sol étranger, Claude Morize éprouva, avec une lassitude accablante, le sentiment qu'il n'avait plus d'attaches sur la terre, et il envia sourdement ceux qui pleuraient, de demeurer ou de partir. De la tendresse, de l'angoisse, quelque deuil ou quelque espoir, remplissaient du moins leur cœur. Le sien était chancelant et sans appui. Involontairement, il se rappela le vers de Baïf :

Mon âme de ma vie est ennuyée...

Il se trouva misérable, et goûta, avec une amère complaisance, la pitié qu'il avait de lui-même.

A l'instant précis où le train commençait à glisser sur les rails, d'un mouvement presque insensible, un couple de jeunes gens, homme et femme, passa dans le couloir à une allure précipitée, en jetant un coup d'œil dans le compartiment où s'était installé Morize. Ils allèrent un peu plus loin, avec l'espoir, sans doute, d'être tout à fait seuls ; mais ils ne trouvèrent rien, revinrent sur leurs pas, et Claude, avec un sentiment d'irritation haineuse, les vit entrer et prendre place chez lui. Exaspéré, affectant de

détourner la tête, il les observait du coin de l'œil, par cette curiosité invincible de l'homme habitué à l'analyse et du romancier qui, presque machinalement, construit toute une existence imaginaire autour des êtres que lui présente le hasard. Il les vit disposer sur le filet deux valises plates, rigides, assurément neuves, et une trousse de voyage marquée d'un chiffre armorié. Le jeune homme pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans. Il était grand, large d'épaules, svelte de taille, avec un visage éclairé d'intelligence et de gaieté, une bouche souriante et franche, que découvrait la moustache coupée au-dessus de la lèvre. Sa compagne était très brune. Elle portait une admirable aigrette blanche sur un toquet de velours noir... « Très pratique pour voyager !... » se dit Morize avec ironie, — et sa beauté à la fois éclatante et pensive donnait l'impression d'une douceur passionnée.

— De jeunes mariés... songea encore Claude.

Il n'en douta plus lorsqu'il vit leurs mains, occupées à disposer les valises, se chercher et se caresser furtivement, ni surtout lorsqu'il eut surpris le baiser que le jeune homme posa à la dérobée sur le bras dressé de sa femme.

Alors son irritation momentanée fit place à une sympathie un peu douloureuse, où se mêlaient de l'indulgence pour eux et de la pitié pour lui, et près de ces enfants qui s'aimaient, il éprouva plus violemment le poids de la solitude et le déchirement de son amour brisé.

Ses compagnons de route s'étaient assis, plaçant à côté d'eux, sur la banquette, un amoncellement de coussins et de couvertures. Vraisemblablement ils allaient traverser le Simplon pour gagner l'Italie, et ils savaient que la nuit d'avril n'est pas chaude sur les Alpes !... Morize se détourna complètement, et essaya de voir au dehors à travers les vitres embuées. Elles formaient un miroir, où se reflétait avec netteté le compartiment éclairé ; et, ce qu'il vit, ce ne fut pas la campagne, ce fut le sourire d'abandon et d'adoration avec lequel la jeune femme considérait son mari, le regard prudent qu'ils jetèrent vers lui, le baiser silencieux qu'ils échangèrent enfin. Il prit alors un journal, et essaya de lire. Les lettres formaient devant ses yeux un nuage indistinct. Il imaginait un corps de femme, une bouche qui s'était offerte à lui, des yeux qui se fixaient encore sur les siens. Il jeta son journal, prit une revue, voulut en couper les pages. Dans un mouvement nerveux, il en déchira cinq ou six, la referma, l'abandonna. Et, tout à coup, il s'aperçut que le jeune homme, après l'avoir un instant considéré, venait de murmurer quelques mots à l'oreille de sa compagne. Morize jeta un nouveau coup d'œil vers la vitre. Il vit que les deux voyageurs l'observaient avec une curiosité en éveil, et, réprimant un mouvement d'impatience, il comprit qu'on l'avait reconnu. Ce n'était pas étonnant. Les journaux répandent par le monde les traits des auteurs dramatiques et des romanciers ; il était, par surcroît,

un des rares écrivains de l'époque qui eussent obtenu la rosette à trente-cinq ans, et il avait eu la légèreté de la laisser à sa boutonnière !... Enfin il avait un de ces visages nets et caractérisés que l'on n'oublie pas lorsqu'on les a aperçus : un front haut, pur, sans un pli, les tempes recouvertes par les cheveux assez longs, souples et ondulés comme des cheveux de femme, un nez droit, d'arêtes précises, de longues moustaches fines, tombant naturellement, les yeux assez grands, avec des iris sombres, voilés, rêveurs, quelque chose de contenu et de puissant, de méditatif et de pénétrant, de volontaire et de lointain, un mélange de force impulsive et d'hésitation songeuse.

Son exaspération s'accrut. Il lui semblait qu'en mettant un nom sur son visage, ces passants inconnus pénétraient son secret. Il souffrait aussi, d'une souffrance obscure et indéfinissable, à sentir que cette femme, qui était jeune, qui était belle, et qu'il eût pu aimer, le jugeait peut-être plus marqué par l'âge qu'elle ne l'aurait supposé, et observait curieusement ses traits creusés, l'expression douloureuse de son regard, la sauvagerie de son attitude. Aussitôt qu'il en prit conscience, il eut honte de voir ainsi sa fatuité survivre à ses chagrins, et, se sentant à bout de nerfs, il quitta sa place, se découvrit en passant devant ses voisins, et sortit.

Le couloir était vide, un strapontin demeurait libre à l'extrémité. Claude alla s'y asseoir, et, la

tête appuyée contre le bois dur, grondant du fracas du train, les yeux à demi fermés, il savoura sa douleur, qu'avait avivée l'éclat de cet indiscret amour. Maintenant il était vraiment seul, perdu, abandonné de tous. Il se retirait à l'écart des hommes, et cette impression d'exil s'accordait avec l'état de son cœur. Au fond de lui-même se dressait l'image qu'il eût voulu abolir, et qui sans cesse renaissait, vivante comme une hallucination, celle d'Yvonne de Forges, la maîtresse qui l'avait trahi. Elle se représentait à lui telle qu'elle s'était imprimée dans ses regards le jour de leur première rencontre, vêtue d'un fourreau de velours noir qui, sans corset, sans soutien, paraissait collé sur elle et révélait aux yeux toute l'onduleuse souplesse, toute la richesse élastique et nerveuse de ce corps admirable, dont les épaules jaillissaient hors du corsage comme une fleur éblouissante et pâle hors d'un ténébreux calice. Blonde, d'un blond doré, presque roux par places, si candide en apparence avec ses yeux bleus et la teinte imperceptiblement rosée de sa peau, elle lui avait inspiré le plus terrible amour qu'il eût jamais connu. Depuis le jour, où, après la répétition générale d'une pièce de lui, dont elle interprétait le principal rôle, elle lui avait tout à coup offert ses lèvres, silencieusement, profondément, il s'était senti emporté par la passion, sans forces pour lutter contre elle. Il reconnut aussitôt que cet amour dépassait tous ses anciens amours, et il eut l'impres-

sion que rien ne pourrait le délivrer. Pendant un an, il avait vécu pour elle. Éloignée de lui, elle demeurait son unique pensée. Près d'elle, il s'anéantissait en elle, dans son regard, dans son sourire, dans sa voix multiple, grave et nuancée. Comme si tous les rôles d'amantes qu'elle avait joués eussent chacun laissé en elle sa plus intime essence, elle savait, devinant au cœur de l'amant ses plus secrets désirs, lui donner la mélancolie ou la joie, la tendresse chaste ou la passion fougueuse, les abandons timides, les défaites révoltées, les muettes offrandes. Elle savait pleurer sous une caresse, ou se pâmer dans des soupirs de joie qui paraissaient des chants. A sa façon, elle l'aimait. Elle l'aimait parce qu'il était tout à elle, et que, mieux qu'aucun autre, il faisait vibrer sa chair infatigable. Mais elle ne lui avait sacrifié aucune de ses habitudes, aucun de ses caprices. Dès les premières semaines, il connut les atteintes d'une jalousie qui le mordait au plus profond de ses moelles. Il l'avait suppliée, injuriée, menacée. Elle lui répondait toujours, avec son calme sourire étonné :

— Je te donne tout ce que je peux te donner. Me suis-je jamais faite autre que je ne suis?... Il faut m'aimer tout entière, et fermer les yeux sur ce qui te fait souffrir !...

Il comprit qu'il la perdrait, mais ne la changerait pas, et se soumit. Pendant un an, il voulut être aveugle. Tremblant de désespoir ou de colère mal contenue, il pleurait parfois à ses pieds. Dis-

traite, souriant à peine, elle effleurait ses cheveux d'une caresse légère : rien de cette douleur virile ne parvenait à son cœur. Pour elle, il s'était épuisé, physiquement et intellectuellement. Son dernier roman, écrit par bribes entre deux étreintes ou deux disputes, dans les intervalles des répétitions générales, des soupers, des essayages auxquels il se laissait entraîner, avait été accueilli par tous les critiques avec une courtoisie apitoyée :

— ... L'erreur d'un homme de talent, qui prendra certainement sa revanche...

Sa revanche !... Il n'avait plus rien dans l'esprit, plus rien dans le cœur, que cet amour qui l'avilissait !... Sûre de lui, elle ne l'épargnait plus. Sous ses yeux, un soir qu'elle sortait de scène, elle avait échangé un baiser à pleine bouche avec l'acteur qui lui avait donné la réplique. Morize avait pâli. Pendant une seconde, il avait vu le monde vaciller autour de lui. Il avait été sur le point de s'élancer... La crainte du ridicule l'avait retenu. Puis ils étaient repartis dans la même auto, lui, silencieux, les traits durs et fixes, elle, rêveuse, puérile, et comme rayonnante d'une tendresse mélancolique. Aussitôt arrivés chez elle, il l'avait saisie aux poignets, et, les yeux dans les yeux, haletant, suffoqué de désespoir et de fureur, il avait murmuré :

— Pourquoi... pourquoi as-tu fait cela?...

Elle le regardait avec candeur :

— Entre artistes?... Cela n'a aucune impor-

tance !... Il a joué dans un tel mouvement !... C'est lui qui m'a valu mon succès... Je l'ai récompensé... Et c'est cela qui te torture?... Ah ! fou !... Grand fou !... Toi ! le seul que j'aime !... Mais tu ne sais pas aimer !...

Et elle s'abandonnait contre sa poitrine avec un soupir si profond, avec une expression de visage si grave et si passionnée, que, dans l'étreinte qui les unit, il eut l'impression qu'à travers leurs corps leurs âmes mêmes se joignaient.

Deux jours plus tard, entrant à l'improviste chez elle, il la trouvait aux bras d'un pitre de beuglant, un nabot malicieux et presque difforme qui avait conquis une espèce de notoriété par le comique de sa grimace, la malpropreté de son répertoire, et le cynisme particulier de ses mœurs.

Claude demeura un instant écrasé devant ce spectacle, puis il se précipita sur l'acteur, le jeta à bas du lit, et le roua de coups de pied et de coups de poing, que le misérable ne parvenait pas à parer et recevait en hurlant, jusqu'à ce qu'enfin il pût se sauver et s'enfermer dans la chambre voisine. Morize, alors, regarda sa maîtresse. Appuyée sur un coude, plus qu'à demi nue, curieuse et souriante, elle conservait dans le regard cet éclat qu'y faisait briller le plaisir, et qui lui asservissait ses amants. Sans parler, elle se soulevait un peu. Entre les dentelles de sa chemise, un sein sortait. Son sourire se faisait plus ardent, ses lèvres frémissaient dans un muet appel... Morize vacilla. Elle se crut à l'instant du

triomphe, et elle se préparait à l'étreinte qui lui eût enchaîné pour jamais le plus désespéré et le plus avili des amants, lorsqu'il eut un sursaut de clairvoyance et de dégoût. Avec une brutale injure, proférée dans un souffle, il lui sembla que son amour venait expirer sur ses lèvres, et, tremblant, se demandant s'il ne devait pas mourir, il était parti, à demi assommé de douleur et d'écœurement.

Toutes ces pensées, toutes ces images, se présentaient maintenant à son souvenir. Il s'avouait enfin ce que jamais il n'avait voulu croire : qu'elle n'avait aimé en lui qu'un instrument de plaisir, et que lui-même s'était attaché avec une insurmontable violence, mais sans que son cœur fût touché, par des liens uniquement sensuels, dans l'exaspération voluptueuse des instincts les plus bas. Il n'éprouvait plus que de l'horreur pour ces mois de délire. Et pourtant !... Ah ! comme il faisait bien de fuir !... S'il l'avait rencontrée encore, s'il avait pu la voir sourire, sentir son parfum, se perdre jusqu'au vertige dans ce regard éclatant, s'il avait vu frémir ces lèvres expertes à toutes les caresses, se tendre vers lui ces bras si purs, aurait-il résisté?... Il fuyait !... Il fuyait, dans une révolte de son honneur viril et de sa foi d'artiste. Il voulait vivre, il voulait créer encore... Maintenant, avant tout, il fallait panser les blessures du cœur et rendre des forces à l'esprit... Il fallait achever de tuer ce

qui n'était pas mort encore..., ce qui s'acharnait à ne pas mourir !... pour préparer une renaissance de l'être, et bâtir une vie nouvelle sur les ruines de la vie passée... La fuite n'était pas une lâcheté : elle était la seule porte ouverte sur la délivrance !...

S'arrachant à sa rêverie, Claude regarda l'heure. La nuit s'avançait. Il avait perdu toute notion de la durée et du lieu. Sans qu'il s'en aperçût, il avait depuis longtemps dépassé Laroche. Le train s'était-il arrêté?... Il ne parvint pas à s'en souvenir, et constata, un peu étonné, que vingt-cinq minutes seulement le séparaient de Dijon. Alors il se leva, et allumant une cigarette, il se promena dans le couloir.

Il ne souffrait plus, il ne pensait plus. Le convoi filait à toute allure à travers la nuit. Illimitée, elle se fendait devant lui, et coulait vertigineusement le long des vitres, comme une onde impalpable et ténébreuse. Parfois, une petite lumière rougeâtre apparaissait, posée au loin. Cette humble flamme immobile, c'était le témoignage d'une vie humaine, fixée dans sa tristesse ou dans ses joies, c'était peut-être une certitude !... Et le seul sentiment qui demeurât vivant dans l'âme de Claude, c'était celui de la fuite, de la recherche incertaine, du départ dans l'inconnu !...

A Dijon, comme le train s'arrêtait un quart d'heure, il descendit et alla prendre un punch

au buffet. Il goûtait, à coudoyer ces voyageurs pressés, ces employés hargneux, ces étrangers inquiets et voraces, une impression d'allégement et d'affranchissement. Il n'était plus qu'à lui-même... Après cette nuit d'évocations brûlantes, dans la lassitude de sa pensée, il éprouvait enfin comme la douceur du néant.

A son retour, il aperçut, à l'étalage d'une bonne femme aux trois quarts endormie, son voisin de compartiment qui achetait un livre, et, comme ils arrivaient ensemble au pied du wagon, Claude dut monter le premier, devant le jeune homme qui s'effaçait respectueusement. Alors, pour ne pas sembler hautain ou sauvage à l'excès, il se décida à aller reprendre la place qu'il avait abandonnée presque depuis Paris. Avec un sourire et une légère rougeur, la jeune femme répondit au mot par lequel il s'excusait en passant devant elle ; et, comme s'il avait attendu cette minute depuis longtemps, son mari, aussitôt, demanda sur un ton de courtoisie extrêmement marquée :

— Monsieur Claude Morize, si je ne me trompe?

Claude s'inclina.

— En effet...

Son interlocuteur se présenta :

— Jacques de Franville, ingénieur de la marine... Madame de Franville... Puis il ajouta : Vous allez nous trouver très indiscrets, et d'avoir pénétré votre incognito, et d'oser par surcroît vous adresser une requête... Mais ma femme est la coupable... Je te laisse la parole, Suzanne...

Claude se tourna vers elle. Il lui sembla que tout ce que la bonté peut ajouter de charme à un beau visage rayonnait dans ces grands yeux sombres et dans le dessin de ces lèvres presque enfantines encore. Lorsqu'il vit la jeune femme sourire, il se sentit au cœur une blessure plus aiguë, et il se dit :

— Pourquoi n'ai-je pas aimé une créature semblable?...

Elle parlait d'une voix un peu lente, très musicale d'accent :

— Je ne m'explique pas moi-même mon audace... dit-elle en levant les yeux vers lui... Il faut que mon désir soit bien fort... Consentiriez-vous, monsieur, à me signer ce livre?... Parmi tous ceux que vous avez écrits, c'est un de ceux que je relis le plus souvent. Aussi ai-je été bien heureuse que Jacques en ait trouvé un exemplaire ici... C'est plus qu'un livre, pour moi... C'est un ami...

Claude tendit la main, et, en frémissant un peu, reçut, avec le volume, le stylographe qu'elle lui offrait. Sans réfléchir une seconde, emporté par une de ces impulsions qui lui étaient coutumières, il écrivit, de sa haute écriture tourmentée, quelques lignes qui en d'autres circonstances lui eussent peut-être semblé ridicules, mais qui traduisaient exactement son déséquilibre et son exaltation momentanée :

— A celle qui a prononcé, en me présentant ce livre, le plus précieux éloge!... Que le regard

qui m'a souri reste fixé dans ma mémoire, et que le souvenir de sa douceur me demeure un soutien.

Mme de Franville reprit le livre en rougissant et murmura :

— Comment vous remercierai-je?

Puis elle lut les lignes qu'il venait de tracer, et lui, qui l'observait, crut voir une émotion soudaine voiler ses traits. Sans doute, avec la pénétrante intuition des femmes, avait-elle deviné qu'il souffrait, et cette confidence cachée éveillait en elle une sympathie qui s'ajoutait à son admiration pour l'écrivain.

Ensuite ils causèrent, tous trois, avec cette cordialité aisée qui fait le charme fugitif des relations de voyage. Claude ne s'était pas trompé : ses compagnons étaient de nouveaux mariés, et gagnaient l'Italie. Ils en parlèrent longuement, et surtout ils firent parler le romancier qui, dans quelques-unes de ses œuvres, avait évoqué la suavité toscane ou la mystique rudesse de l'Ombrie. Puis, comme, au bout d'une longue causerie, Jacques de Franville lui demandait, en s'excusant de sa curiosité, s'il passait également les Alpes, il s'assombrit un peu. Il éprouvait le soudain désir de laisser deviner ses peines. Dans cette atmosphère d'amour, à la fois ardent et honnête, il s'abandonnait à un enchantement insoupçonné encore. Depuis dix ans, il vivait dans les coulisses des théâtres ou les salons littéraires. Il avait couru bien des aventures, uni ses lèvres à bien

des lèvres, et cru souvent donner son cœur. Il s'était enfin laissé prendre par les délices de la passion la plus impure, et il avait parfois touché au sommet des émotions humaines. Tout son être, engourdi de parfums fallacieux, étourdi de fards et d'artifices, brûlé de délicieux poisons, se tendait maintenant, avec ce qui lui restait de santé, vers des impressions de chasteté, de pureté, de vérité morale, de noblesse et d'adoration. Il passait par une de ces périodes de la vie où l'âme redevient adolescente, presque croyante, et s'éprend de blancheurs. Ce qu'il avait ignoré de l'existence, les yeux de cette passante le lui révélaient. Il se confia. C'était à Jacques qu'il paraissait répondre, mais, en secret, il s'adressait à celle qu'il eût voulu posséder pour sœur. Il disait :

— Non, je ne vais pas en Italie. J'ai besoin de repos... d'un long repos. La vie que nous menons nous épuise promptement. La sensibilité d'un écrivain répond sans relâche à toutes les sollicitations... Elle les recherche, les provoque... Nous sommes des blessés qui versons sans cesse de l'acide sur nos plaies. De la fièvre factice où nous vivons, il sort parfois des douleurs contre lesquelles nous sommes désarmés... Alors se décèle l'usure... Il faut l'exil, la solitude, l'oubli... C'est le seul remède !

Il disait encore :

— Je vais revoir le pays où je suis né, et la maison de mes parents. C'est dans un coin presque ignoré du haut Jura, sur un vaste plateau battu

des vents, semé de rochers, entouré de sapins... Voilà dix ans que je n'y suis pas retourné. J'ai conservé une très vieille tante, qui croyait bien m'avoir perdu. Nous avons pour voisins des paysans frustes et rudes, et nous baignons dans le silence. Là, j'espère me refaire peu à peu... Le mythe d'Antée est toujours vrai : l'homme retrouve ses forces au contact de la terre maternelle...

— Y resterez-vous longtemps? demanda la jeune femme.

— Je ne sais, fit-il évasivement. Quelques mois sans doute... Des années, s'il le faut.

Ils arrivèrent à Andelot sans s'être aperçus de la fuite des heures.

— Il est des sympathies immédiates aussi durables que des amitiés longuement nouées, dit Claude. J'espère qu'un jour le hasard nous remettra face à face.

— Ce sont des hasards qu'il est aisé de faire naître, répondit l'ingénieur. Pour moi, si vous le permettez, j'y suis résolu de tout cœur.

— J'en serai sincèrement heureux, reprit Claude en lui serrant la main.

Puis il posa les lèvres, presque tendrement, sur celle que lui tendait Suzanne de Franville, et il descendit, l'âme lourde d'une nouvelle tristesse, sur le quai de cette petite station d'embranchement où le train ne s'arrêtait que quelques secondes. Il était seul. Un vent glacé soufflait,

par grandes vagues, qui retenaient encore le froid cinglant de la neige. A peine discernait-on, au fond du ciel, la grisaille de l'aube prochaine.

Frissonnant et claquant des dents, Claude Morize courut à la buvette. Un bec de gaz engourdi brûlait péniblement dans un air lourd. Dans le poêle de faïence se consumait une bûche noirâtre. La servante, assoupie derrière le comptoir, se leva, s'approcha en se frottant un œil, et prononça machinalement :

— Bonjour, monsieur... Qu'est-ce qu'on veut vous servir?...

Et dans la singularité de cette locution jurassienne : *on veut* pour *on va*, dans l'intonation, qui allongeait toute la phrase en une mélopée ascendante, du grave à l'aigu, pour redescendre un peu sur la dernière syllabe, paresseusement étirée, Claude reconnut son pays, son passé, ses émotions d'enfant lorsqu'il revenait à l'époque des vacances, et il n'y eut plus en son cœur que l'impatient désir de la maison natale.

II

— Eh bien, mon grand, tu ne te trouves pas trop mal, ici?

Claude tressaillit. Assis depuis une heure sur un banc du jardin, il n'avait pas entendu s'approcher sa tante. Il se retourna, et prit entre les siennes la main pâle et maigre qui s'était posée sur son épaule. Tous deux se regardèrent. Ils souriaient de ce sourire un peu triste qu'échangent les êtres qui s'aiment, après une longue absence. Ils ne se retrouvent pas tout à fait semblables à ce qu'ils étaient avant leur séparation. Des souvenirs différents mettent de l'inconnu dans leurs cœurs. Les visages plus las retiennent les traces visibles d'un passé qui n'a pas été partagé. Les regards ne sont plus seulement un échange, ils sont une enquête, qui voudrait se dissimuler, dans un silence pesant de toutes les pensées que l'on n'exprime pas.

— Tu ne te trouves pas trop mal? redit la vieille femme.

— Ah! tante Olympe, vous me gâtez comme

lorsque j'étais enfant ! répondit Claude. Depuis mon arrivée, je ne fais que dormir ou digérer. C'est le bonheur parfait.

Olympe se mit à rire, d'un rire léger, discret, qui donnait à son visage une expression d'extrême indulgence, aiguisée d'une ironie très douce, presque insaisissable. Elle ne témoignait rien de la sécheresse trop fréquente des vieilles filles, ni de l'étroitesse d'esprit des dévotes. Par le bienfait d'une admirable santé physique, et, plus encore, peut-être, d'un esprit droit, équilibré, fortement appuyé sur ses croyances et pourtant tolérant, elle gardait une jeunesse singulière, qui était comme un défi porté au temps. Ceux qui la voyaient pour la première fois lui attribuaient soixante ans : elle en avait tout près de quatre-vingts. Son visage, un peu long, assez ridé, retenait la double fraicheur des yeux clairs et des dents restées pures. A peine ses cheveux, très fins, très ondulés, laissaient-ils paraitre quelques fils grisonnants : il semblait que l'âge les fît passer du châtain au blond. Robuste comme une campagnarde qu'elle était toujours restée, elle faisait chaque matin, au petit jour, le kilomètre qui séparait sa maison du bourg et de l'église de Saint-Laurent. Il fallait qu'en hiver la neige fût bien forte et le vent bien violent pour qu'elle fît atteler son traineau. Si loin qu'il remontât dans le passé, Claude la revoyait, toujours semblable, seulement plus altière de stature et plus rapide en ses mouvements. Pour le reste, rien

n'avait changé, ni sa voix, ni son sourire. Il le lui dit :

— Vous êtes toujours la même, ma tante. Le bonheur conserve.

— J'ai eu ma part de tristesses, répondit-elle.

— Elles n'ont pas marqué sur vous comme sur... Il allait dire : comme sur moi. Il se reprit, et termina : comme sur d'autres.

— On peut rester jeune. Il suffit de vouloir.

— Il faut pouvoir vouloir !... répondit Claude en s'assombrissant un peu.

Elle détourna aussitôt la conversation. En recevant le mot par lequel il annonçait son arrivée pour un temps indéterminé, elle avait pressenti un de ces drames dont la réalité lui échappait, mais qu'elle entrevoyait par les récits des livres ou des journaux. Elle ne connaissait Paris que par l'extérieur et fort mal, n'y ayant fait que de brefs séjours. Mais elle se le représentait comme une cité semée d'embûches, et le seul mot de théâtre éveillait dans son âme, un peu naïvement religieuse, des impressions de vice et de corruption. Que s'était-il passé dans la vie de *son grand?*... Elle ne cherchait pas à le deviner... Ces dix années avaient dû lui être bien douces, puisqu'il n'était pas venu la voir une seule fois ; et elles avaient dû se terminer bien mal, pour qu'il revînt aussi soudainement, lassé, distrait, vieilli, sans fixer d'heure à son départ !...

— Quel joli soleil et quel printemps précoce !...

dit-elle. C'est un des plus beaux avrils dont je me souvienne. Autrefois, quand les saisons étaient rudes, nous gardions la neige et la glace jusqu'au mois de mai. Maintenant tout s'est civilisé.

— Même le temps? fit Claude en souriant.

— Assurément !

Elle avait répondu avec tant de conviction qu'il se mit à rire.

— Assurément ! reprit-elle. Jamais, dans ma jeunesse, on n'aurait pu, comme tu le fais, s'asseoir le 15 avril, à dix heures du matin, en plein air sous un noyer. On s'y serait congelé. Maintenant l'herbe reparaît, les oiseaux reviennent, et le soleil chauffe... La terre a dû changer de place dans l'espace.

— Constatez-vous que les hommes se soient adoucis avec le climat?

— Adoucis, je ne sais. Amollis, je l'affirme.

Son indulgent sourire voilait la sévérité de son jugement, et Claude la considéra avec un renouveau de tendresse.

— Seul, le pays est resté le même, continua-t-elle.

— J'en ai retrouvé tous les aspects, dit Claude. Mes souvenirs étaient fidèles.

Leur maison, que dans toute la région l'on nommait la maison Morize, était bâtie à l'écart du village, à dix minutes de marche, et au bord des pâtures, sur une petite éminence qui formait comme un observatoire. Elle se prolon-

geait par des jardins et des champs qui occupaient la colline, et, de toutes parts, la vue s'étendait sans obstacles. Sur sa droite, Claude apercevait, à un kilomètre environ, une longue suite de hauteurs boisées, séparées par une dépression : c'était le col de la Savine entre les forêts de la Joux et du Mont Noir, immenses sapinières ténébreuses, qui dessinaient contre le ciel leurs lignes rigides et sombres. Devant lui le regard portait à l'infini sur tout l'espace occupé par ce dernier plateau jurassien, jusqu'aux rochers de Foncine-le-Haut et de Châtelblanc. Plus près de lui, le bourg de Saint-Laurent, clair et limpide, avec ses toits de zinc, ses maisons lavées par l'hiver, sa route balayée par le vent, se groupait autour d'un clocher pointu, dont le faîte paraissait bleu aux rayons du jeune soleil. A gauche, d'autres forêts fermaient l'horizon, parallèles au Mont Noir, comme des armées nocturnes qui eussent gardé leurs distances. Et, derrière lui, des champs et des pâtures le séparaient de bois plus lointains. La volonté profonde de cette terre se manifeste dans la forêt. Les villages ne sont que des clairières au milieu d'elles. Sous le grand vent qui gémit dans ses branches sans l'ébranler ni l'abattre, le sapin, droit, rude, obscur, dressé par milliers en masses compactes et presque impénétrables, donne l'impression d'un cri vital si puissant et si farouche qu'il semble jeter au ciel une revendication d'éternité.

— Quand on a vu cela pendant des années, dit

Olympe Morize, on ne peut songer ni à vivre ni à mourir ailleurs. Il faut à toutes les plantes qui poussent sur ce sol des racines bien profondes pour que la tempête ne les emporte pas. Les mêmes racines nous y rattachent aussi.

Claude resta silencieux. C'était ailleurs, près d'un autre être, qu'il eût voulu vivre, si le destin le lui eût permis. Pendant une seconde, tous les horizons s'évanouirent à ses yeux. Il contemplait en lui-même un visage cher et perfide... Mais, très vite, il rejeta cette pensée, et il demanda :

— Jamais vous ne vous ennuyez ?... Que pouvez-vous faire?

— Oh ! je ne suis pas embarrassée ! Je ne cherche pas à tuer le temps, c'est lui qui me tuera ! Songe que nous avons, — je dis *nous*, car tu redeviens maitre et seigneur de lieu, — nous avons huit fermes disséminées dans le canton. Je les administre du mieux que je peux, et ce n'est pas une mince besogne. Puis il y a des pauvres, dans le pays. Le bureau de bienfaisance n'est guère plus riche qu'eux, et les hivers sont durs... Pour eux aussi je fais ce que je peux.

— Pour eux, oui... Mais pour vous?

— Ne me pousse pas à l'égoïsme, répondit la vieille fille. Je me soigne et je me distrais. Je lis plus qu'une Parisienne dont la vie se passe en visites, et j'ai des amis, peu nombreux, mais sûrs, qui viennent me voir deux ou trois soirs par semaine.

— Qui donc?

— C'est une enquête ! fit-elle en riant. Eh bien, le juge de paix, qui est un maître au jacquet ; le notaire, un charmant homme plein d'histoires balzaciennes dont nos paysans sont les héros ; et surtout le garde général, Robert Jarry, mon rival au piquet, dont la femme est une musicienne exquise.

— Quadrille des Lanciers et Beau Danube Bleu !... Je connais les répertoires provinciaux... fit Claude avec ironie.

— Bach ou Scarlatti, et, si tu veux des modernes, Florent Schmidt ou Ravel, répondit tranquillement Olympe.

— Bigre !... On se tient au courant des nouveautés, dans vos sapins ! fit le romancier stupéfait.

Son interlocutrice lui adressa une petite révérence coquette.

— A ton service, bel exilé !... Pour te punir de tes préventions, je t'abandonne à Padsa, qui a mis le cap sur nous.

Et, toujours souriante, Olympe Morize tourna les talons et s'en fut, à petits pas un peu saccadés, vers la maison. Claude fut sur le point de décamper, pour esquiver le fâcheux ; puis craignant de paraître *fier*, il se résigna, et attendit.

Padsa, — Ovide Monnet de son nom véritable, — était, depuis quarante ans, jardinier des Morize. Il avait à peu près l'âge de sa maîtresse, mais les dégâts du temps étaient plus profonds chez lui. Cassé en deux par ces labeurs menus et incessants qui le

courbaient vers la terre, complètement édenté, avec une mâchoire et un nez de polichinelle, il salivait, en parlant, au point de s'inonder le menton, et, tous les cinq ou six mots, il prononçait mécaniquement une phrase qui était devenue un tic : « On ne parle pas de ça !... » D'où le surnom de Padsa, que beaucoup prenaient pour son nom.

— Il fait beau, ce matin... Est-ce que ça va durer? lui cria Claude dès qu'il fut à portée de la voix.

— Il fait beau... fait beau... reprit le vieillard. On ne parle pas de ça... Regardez voir, il y a déjà des bourgeons, on ne parle pas de ça !... Et puis la gelée veut venir, on ne parle pas de ça... Et tout sera fichu !

— Vous croyez à la gelée? demanda Claude en feignant un vif intérêt.

— Sûr.. sûr... on ne parle pas de ça... Si la gelée ne vient pas, on aura une fameuse récolte, on ne parle pas de ça !... Et ça va toujours, monsieur Claude?

— Pas mal, oui.

— On ne parle pas de ça... Ah ! j'ai bien connu le papa, et aussi le grand-papa, on ne parle pas de ça... Ah ! si je les ai connus !... Et vous venez de Paris?

— Mais oui ! J'ai voulu revoir le pays !...

— Bien sûr, on ne parle pas de ça... Ils disent tous : Ah ! le Claude... on ne parle pas de ça... un savant !... Plus savant que le docteur !... Vous

vous connaissez bien en médecine, monsieur Claude? On ne parle pas de ça...

— Moi? pas du tout.

— Un savant.. un savant... On ne parle pas de ça!... Je voulais vous dire... on ne parle pas de ça... J'ai mon oreille droite... on ne parle pas de ça... Je n'y *vois* plus guère, de cette oreille-là!...

— Eh bien, je dirai au médecin de venir vous examiner, répondit Claude en retenant avec peine une forte envie de rire.

— On ne parle pas de ça!... répondit le jardinier avec véhémence... Trois francs... On ne parle pas de ça!...

— C'est moi qui m'en charge.

— Euh!... grommela le vieux, méfiant. On ne parle pas de ça... ça veut bien attendre encore... On ne parle pas de ça... Allons, je m'en vais casser une croûte... Salut bien, monsieur Claude... On ne parle pas de ça...

Demeuré seul, Claude éprouva soudain une impression de tristesse profonde. De la terre humide, que caressait un pâle soleil, une buée s'élevait dans l'espace, avec l'odeur amère de l'humus que travaillait le désir de la végétation prochaine. Mais que les promesses printanières étaient frêles encore! Dans la haie bourgeonnaient les lilas et les églantiers, mais les rameaux des buissons, noirs et contournés, semblaient desséchés à jamais et les branches nues des arbres imprimaient dans l'âme un sentiment de dévas-

tation. Pourtant, tout reverdirait. La nouvelle vie du monde se préparait. Elle éclaterait bientôt, avec une violence triomphale...

Et Claude se demandait d'où il recevrait sa souffrance la plus aiguë, de cette ressemblance entre la mort des choses et la mort de son cœur, ou du contraste qui le placerait bientôt, seul et désespéré, devant la nature joyeuse de s'être reconquise.

III

Une semaine passa. Claude ne vivait pas : il s'abandonnait. Il éprouvait l'impression d'angoisse que pourrait ressentir un naufragé qui, seul dans une barque, sans avirons, sans voiles, se verrait porté doucement sur une mer monotone, sans rien voir que le ciel et le vide. Où allait-il?... Aborderait-il quelque jour? Ou devrait-il sombrer à jamais dans ces mornes immensités?... Toute sa force l'avait quitté. Il était tombé à un état d'inertie et d'absolue passivité. Fallait-il perdre tout espoir?... Où trouverait-il l'énergie de tenter quelque voie de salut, puisqu'il ne voyait rien, puisqu'il ne pouvait rien?

Il avait, chaque matin, une minute d'attente et d'espérance passionnée. C'était lorsque, de sa fenêtre, il apercevait le facteur. L'homme laissait sa bicyclette au bas de la pente, puis il montait lentement, entre les buissons, portant un paquet de journaux et de lettres. On remettait aussitôt à Claude son courrier. D'un coup d'œil, il interrogeait ce monceau de paperasses... Il n'y trouvait pas ce qu'il n'eût pas osé attendre, ce qu'il rêvait pourtant, sans se l'avouer, de voir éclater un

matin dans ce fatras banal : un mot de celle qu'il voulait haïr, et qu'il n'était pas sûr de ne pas aimer encore. De jour en jour, ce fol espoir diminuait, et sa tristesse croissait. Il était parti dans un mouvement de fureur, sachant trop que, s'il était resté, c'eût été pour devenir un abject jouet entre les mains de cette femme, mais son attachement survivait à la colère et à la honte.

— Il faudra bien que cela finisse ! se disait-il.

Mais il ne trouvait pas en lui l'énergie de travailler à sa libération. Il écartait de sa pensée l'image de cette minute violente et farouche, où il avait éprouvé un désir de vengeance et de meurtre, où le mépris enfin avait été victorieux. Il se laissait aller à contempler dans ses souvenirs d'autres heures, si âpres et si exquises qu'il tremblait à les évoquer. En se maudissant de ne pas fermer les yeux sur elles, il les caressait de toute sa pensée.

Tante Olympe, — il conservait à sa vieille parente cette appellation de toute son enfance, — le considérait à la dérobée, d'un regard clairvoyant et inquiet, qui redevenait souriant, et comme ignorant de toutes choses, dès que Claude se tournait vers elle. Elle lui disait parfois :

— Tu ne vas pas te promener, mon grand? Le beau temps n'est pas éternel. Si la pluie s'installe, ce sera pour un long moment !

Il haussait vaguement les épaules. Rien ne l'attirait au dehors. Il fallait laisser couler les

heures... A quoi bon se mouvoir?... Pourquoi se tromper soi-même?...

Parfois, à de rares instants, il ressentait pourtant comme un obscur besoin d'action. Il avait alors le sentiment qu'il subsistait en lui des forces inemployées. Il eût aimé que le hasard lui suscitât quelque adversaire contre lequel il eût fallu lutter. Plus encore que de travail, c'était de violence qu'il avait soif, par une atavique ressemblance avec les montagnards auxquels le rattachait sa race. Mais ce réveil de l'autre être, que presque tous nous portons en nous, était indistinct et bref. Repris aussitôt par ses pensées habituelles, il s'abîmait dans cet ennui et cette indifférence qui étaient toute sa vie.

Un matin, comme il avait des mandats à expédier, il descendit au village. Il n'y était pas allé depuis son arrivée. Des campagnards le saluèrent, avec cette politesse rude des habitants de la montagne, en qui les sentiments d'indépendance et d'égalité dominent tous les autres. Claude répondait avec un empressement un peu feint. Quelques visages éveillèrent en lui d'anciennes réminiscences, mais il ne les reconnut pas. Il revenait en étranger sur ce coin de terre d'où tous les siens étaient sortis. Et il se disait, avec une impression de mélancolique solitude, que ces hommes aux cheveux gris le tutoyaient sans doute quand il était enfant, et qu'il répondait par un salut banal au salut

d'inconnus qui peut-être avaient été des amis de son père.

Il lui paraissait étrange que tous ces êtres pussent mener leur vie dans le cercle rigide des forêts qui les enfermaient, si loin de tout ce qui avait formé la sienne. Que savaient-ils de l'existence?... Ils avaient là leur petit monde, où les jours coulaient sans fièvre et sans gloire, avec leur curé, leur médecin, leurs fonctionnaires pressés d'obtenir une autre résidence, leurs boutiques et leurs maisonnettes. Égrenés sur un coude de la route qui va de Paris jusqu'à Genève, ils voyaient passer devant leurs yeux indifférents les automobiles grondantes et fastueuses qui emportent les riches à leurs plaisirs. Rêvaient-ils seulement de les suivre?... Ils naissaient, vieillissaient, mouraient... Ils donnaient la vie à d'autres êtres qui, semblables à leurs pères, passeraient les jours dans l'attente de leur fin... Quelles joies pouvait leur porter l'existence?... Que vaut-elle, lorsqu'elle n'est pas un foyer ardent de passions, de souffrances, d'efforts désespérés vers un idéal peut-être inaccessible, et vers une immortalité dont la gloire terrestre accorde à ses élus le gage et les prémices?...

Comme il arrivait devant une petite maison claire et simple, d'aspect presque bourgeois, il s'arrêta brusquement, surpris d'entendre les sons d'un piano qui chantait, à travers les fenêtres closes, avec cette sorte de maîtrise et d'aisance

souveraines qui sont le don des artistes. L'instrument lui-même était d'une qualité peu commune. Cette maisonnette droite et nue, avec ses deux fenêtres au rez-de-chaussée, ses trois fenêtres à l'étage, sa porte unique et son toit de tuiles, devait être le refuge d'un grand musicien. Claude imagina aussitôt un être blessé par la vie qui, après avoir souffert, de souffrances peut-être semblables aux siennes, était venu abriter et engourdir sa peine dans ces solitudes. Il écouta, arrêté au bord du trottoir, frémissant, arraché à toutes les réalités, ce chant douloureux qui parlait fraternellement à son cœur. Il avait reconnu le prélude en *ré bémol* de Chopin, et il en suivait passionnément le développement mélodieux.

Dans la première phrase, répétée deux fois, comme une affirmation mélancolique, tremblait le souvenir d'un ancien désespoir ; c'était une plainte tempérée, intérieure plus encore qu'exprimée, riche de sous-entendus, mais dissimulant ses larmes avec une noble pudeur. Puis le rappel plus précis des tourments éprouvés, ou la soudaine angoisse de l'avenir, s'insinuait dans la mélodie, d'où sortait comme un soupir de mort ; à nouveau, la phrase initiale venait murmurer le découragement passionné d'un être en qui la résignation ne peut triompher. Et, brusquement, sur ce calme apparent, sur cette tristesse qui semble s'apaiser, éclatait un sursaut de désespoir. Le chant perdait sa pure simplicité. La main droite, infatigable, acharnée, répétait avec obsti-

nation la même note, un sol dièze haletant, insistant, palpitation violente, toujours identique, d'un cœur qui se soulève et gémit tumultueusement. Sur ce choc incessant, tantôt plus fort, tantôt affaibli, la main gauche marquait en accords un chant saccadé, court, profond, qui, d'abord sotto voce, s'élevait crescendo jusqu'au déchirement. Une seconde fois, la phrase sourde, grave, meurtrie, reprenait, se développait, se concentrait dans un cri de tempête ; une sorte de lassitude et d'abandon s'y mêlait alors, et la nuançait ; et, à travers les sanglots, il semblait que l'on vît cette âme musicale, dressée dans son désespoir, s'affaisser peu à peu sous le poids d'une peine inguérissable, mais plus clémente, jusqu'à ce que de ces vaines révoltes, ressortît enfin le chant du début, comme un acquiescement au destin. Un dernier cri en jaillissait, planait un instant dans l'espace, puis retombait dans le courant sonore, qui mourait en s'élargissant, comme meurent les fleuves dans les flots de la mer, et, sur les plages illimitées d'un large accord, se résolvaient, dans une sérénité presque religieuse, toutes les angoisses et tous les désespoirs.

Lorsque les dernières résonances du prélude se furent évanouies, Claude reprit brusquement conscience de la réalité. Il avait, pendant quelques minutes, tout oublié de la vie et de lui-même. Hors de lui, une voix brûlante avait chanté les élans et les chutes, les cris et les abandons de son propre cœur. Il s'était confondu de tout son être

avec cette voix mystérieuse, inattendue. Le temps et l'espace s'étaient abolis... Maintenant, il revoyait la route, large et blanche, dure aux pieds, les maisons des paysans, les devantures des quelques boutiquiers, et, sur un élargissement du chemin, près de l'auberge, la grande fontaine de pierre où se désaltéraient des vaches, sous une Vénus de fonte armée d'un drapeau tricolore. Un vent froid et rapide soufflait, apportant de Suisse le souvenir des glaciers. Le ciel était pâle, d'un gris à peine lumineux ; et l'air, d'une pureté métallique, mordait le visage et gonflait les poumons jusqu'à l'oppression.

Le charme était rompu. Claude se remit en marche. Mais il s'aperçut que sur la porte de la maisonnette élue, était posée une plaque de cuivre. Il s'approcha, curieux, et lut :

ROBERT JARRY
GARDE GÉNÉRAL
INSPECTION DES EAUX ET FORÊTS

Alors il se rappela ce que lui avait dit tante Olympe, et, tout au long du sentier qu'il suivait pour rentrer, il essaya de se figurer celle qui, sans le savoir, venait de lui parler de cette voix profonde, pleine d'aveux.

Au milieu du déjeuner, Claude demanda tout à coup à Mlle Morize :

— Votre piano est-il bon?

— C'est un Érard, répondit la vieille fille.

— Est-il accordé?

Tante Olympe se mit à rire, de ce rire discret et fugitif qui lui prêtait un charme singulier.

— Il faudra longtemps pour te persuader que nous ne sommes pas des barbares, dit-elle ; oui, il est accordé. Il l'est à tous les changements de saison. Voudrais-tu t'en servir?

— Je ne joue que d'un doigt, reprit Claude. Et encore !... Mais ce que vous m'avez dit de votre amie, la femme du garde général, m'a inspiré le désir de l'entendre. Pourquoi ne vient-on plus vous voir, depuis mon arrivée?

— Par discrétion, par timidité, dit doucement la vieille. Les Parisiens paraissent toujours redoutables, et un écrivain illustre est doublement Parisien.

Claude haussa les épaules.

— Et si vous les invitiez?

— Ils viendraient certainement.

— Je serai heureux que vous repreniez vos habitudes, dit Claude, et que ma présence ne change pas votre vie.

Olympe Morize savait déjà, avec tous les habitants du bourg, que son neveu s'était arrêté un quart d'heure, le matin même, pour écouter jouer la femme du garde général. Sa cuisinière le lui avait annoncé en revenant de la tournée quotidienne chez les fournisseurs.

— Il paraît que M. Claude aime bien la musique... Cléophas Maltrait lui a dit bonjour, tout

à l'heure, il était planté devant chez les Jarry... Il n'a même pas vu le Cléophas !

Mais la vieille fille ne voulut pas révéler à Claude ce petit espionnage, auquel il se serait attendu s'il avait connu les habitudes provinciales, et, sans lui savoir mauvais gré de sa cachotterie, elle répondit simplement :

— C'est entendu. Je vais leur demander de venir.

Cet après-midi-là, pour la première fois, Claude voulut sortir pour distraire son désœuvrement. Il s'en alla, lentement, par le chemin qui, passant au pied de la maison, puis contournant, à flanc de côte, un vaste promontoire inculte et rocheux, conduisait ensuite en ligne directe jusqu'à la forêt. A droite se creusait une large combe. Elle paraissait être la scène naturelle d'un gigantesque théâtre. Sur ses bords, au premier plan, s'élevaient en deux groupes opposés une centaine de hauts sapins. Tout au fond, la forêt formait une ligne basse, estompée par l'éloignement. Le centre était vide, moelleusement incurvé. L'herbe ancienne et l'herbe naissante moiraient le sol de taches claires ou sombres. Des gentianes sèches, érigées dans leur fière immobilité, semblaient des lances enfoncées dans la terre. Claude songeait qu'il avait couru jadis à travers ces pâtures, chassant à la carabine les culs-blancs qui volent de pierre en pierre, et remplissant ses poches, selon les saisons, de noisettes ou d'alises. Le ter-

ritoire offert à ses jeux lui paraissait illimité, mais il n'en apercevait pas la beauté. Il la voyait aujourd'hui, alors que toutes ses puissances de joie semblaient l'avoir quitté.

Il essayait d'analyser les aspects de ce sol, qui semble monotone aux passants, avec le parallélisme de ses assises calcaires, ses plateaux nus, ses combes et ses forêts. De cette uniformité se dégageait pour lui l'impression d'une puissance un peu sauvage, mais pleine de majesté. La nudité sèche du roc déchiqueté, la rigidité ténébreuse des bois, composaient une harmonie sans douceur, mais d'une magnifique austérité. En comparant au terroir les êtres qui le peuplaient, Claude apercevait nettement ces correspondances par lesquelles l'homme reproduit les traits du domaine ancestral. Ils étaient silencieux, parce que le silence des bois étouffait en eux le désir des paroles vaines ; ils étaient rudes, parce qu'ils luttaient sans relâche contre l'âpre bise, contre les neiges qui chaque hiver engloutissent les égarés, contre un sol formé d'une poussière pierreuse où la dynamite doit précéder la charrue, et auquel un travail sans répit arrache une récompense misérable. Ils étaient orgueilleux, parce qu'ils s'accommodaient d'une existence et d'un climat impitoyables aux faibles, mais qui accroissent les forces de ceux qui en peuvent triompher et leur donnent la conscience de leur propre énergie. Comme si la terre des aïeux inspirait à ses fils un amour d'autant plus fidèle qu'elle les

a plus durement élevés, ceux qui abandonnaient ce plateau natal souffraient loin de lui, et lui revenaient toujours. Claude se rappelait son père, qui, après dix ans passés aux colonies, désespéré d'y avoir perdu sa femme, avait quitté l'armée pour venir réfugier sa douleur dans le murmure religieux des forêts. D'où avait-il obtenu son calme hautain, sinon de l'accord profond qui unissait son âme à l'âme de cette terre?... Et Claude se demandait, avec une incertitude aigüe, si jamais il pourrait, à son tour, s'adapter à ce sol, désormais étranger pour lui, soumettre son cœur subtil et déchiré de peines trop chères à l'influence de cette âpre simplicité, faire pénétrer dans les régions orageuses de son âme, pleine de ténèbres et d'éclairs, la tranquille pénombre de ces sous-bois illimités?...

Le vent était fort, comme il l'est souvent en ces contrées. Claude marchait contre lui. Il en avait été incommodé, presque oppressé tout d'abord. Maintenant, il s'y habituait. Son sang le brûlait, emporté dans ses veines par une course plus rapide. Il se gonflait les poumons d'aspirations profondes, et toutes les essences de la végétation mettaient sur ses lèvres une amertume résineuse.

Au point où le chemin pénétrait dans le bois, le vent tombait; on se sentait aussitôt enveloppé d'une paix immuable. Tout mouvement s'abolissait, tout témoignage de vie animale dis-

paraissait : il n'y avait plus que les sapins, serrés les uns contre les autres, à perte de vue, et mêlant leurs branches dans une impénétrable confusion. Leurs troncs sortaient d'un sol couvert de mousse, inégal, qui parfois s'enfonçait, parfois glissait sous le pied ; et les ronciers s'enchevêtraient sur un terreau noir, tout imbibé de l'eau dont l'avait rempli la fonte des neiges.

Claude fit quelques pas sous la futaie, le cœur glacé par ce silence et cette immobilité. Par instants, le vent soupirait au sommet des sapins. C'était une plainte à peine murmurée, qui peu à peu s'enflait, devenait un grand cri lugubre, prolongé sans limite, puis s'affaissait en un sourd et mélancolique grondement, jusqu'à retomber au silence. Mais, si le faîte des arbres était agité par la bise, l'œil ne discernait rien de leur mouvement, et leur chuchotement douloureux semblait planer au-dessus d'eux, entre leurs sommets et le ciel invisible.

Le printemps, qui faisait éclater les bourgeons sur les buissons du pâturage, ne pénétrait pas encore sous ce couvert obscur. Le sol était partout feutré d'épaisseurs humides, framboisiers pourris par l'hiver, aiguilles amoncelées et décomposées, mousses jaunâtres, alourdies d'eau. Mais les feuilles des sapins, lavées par les bourrasques, luisaient d'un vert sombre et verni é, et leurs troncs rajeunis, violacés ou pourprés, veinés d'or par le jaillissement des résines, rayonnaient dans cette pénombre comme des colonnes phosphorescentes.

Claude s'assit un instant sur une souche. Aussi loin que portait son regard, à travers les troncs énormes qui l'entouraient, il en distinguait d'autres, innombrables, fuyant jusqu'à ne former plus qu'une masse indiscernable, inflexibles, immobiles, pesants, comme les piliers multipliés d'une église surhumaine. Il eut alors l'intuition du dialogue qui devait s'échanger, dans ce silence opprimant, entre ces formes souveraines de la création et les âmes assez fortes pour les absorber en elles. Un sentiment de vertige le saisit, et il ferma les yeux.

— Renoncement... lui murmurait cette ombre.

— Amour !... criait son cœur.

Ah ! que faisait-il si loin de l'aimée?... Quelle lâcheté l'avait poussé à fuir?... Son honneur, son misérable honneur?... Ou plutôt la crainte de souffrir encore?... Et ne valait-elle pas toutes les souffrances?... La limpidité de ses yeux, la douceur de son sourire, l'enchantement de sa voix multiple, tout cela pouvait-il mentir?... Y a-t-il des fautes sans rémission?... Le devoir n'était-il pas de demeurer, de pardonner, de consacrer toute la vie, s'il le fallait, à la sauver des autres, à la sauver d'elle-même?... Même impur, son baiser demeurait sans prix, et sa beauté restait sans égale. D'autres auraient accepté la mort pour passer une nuit, la tête entre ses seins. Elle était toutes les amoureuses, celles de tous les drames, les plus chastes et les plus brûlées de vice, elle était tout l'amour, toute la femme... Pourquoi l'avait-il quittée?...

Les yeux fermés, ressaisi par la passion, Claude tremblait. Ses lèvres et ses paupières le brûlaient. Tous ses muscles étaient tendus pour l'élan qui aurait dû le jeter vers elle. Il la voyait, entrant en scène, avec un arrêt imperceptible, relevant un peu la tête et aspirant, d'une aspiration lente et magnétique, tout le fluide de la foule, le frémissement de toutes ces âmes projetées vers elle, laissant tomber sur l'ombre de la salle un regard qu'attendait, qu'espérait le désir de tous, puis parlant, dans ce silence fait du silence de mille créatures, parlant et révélant à chacun un secret différent, par le mystère de cette voix surnaturelle, de cette voix aux notes graves et veloutées, nuancée et diverse comme la voix d'un violoncelle... Comment avait-elle pu?... Il la revit alors, telle qu'il l'avait surprise, presque nue, râlant de plaisir sous les caresses du pitre sordide... Ce ne fut qu'un éclair, et il se releva, haletant, rouvrant les yeux. Pendant une seconde, la forêt tournoya autour de lui, les arbres lui parurent au bord de l'écroulement ; il dut se retenir de la main pour ne pas tomber... Un désespoir plus calme s'étendit en lui. Il se rappela un autre sourire et d'autres yeux, des yeux fidèles, loyaux et chastes, un sourire qui contenait toute la bonté humaine, image, presque effacée déjà, de la passante rencontrée en une nuit de voyage. Il y avait plus d'un amour sur la terre... Son cœur seul serait-il rejeté?...

IV

Sans qu'il en eût très nettement conscience, Claude était impatient de voir celle dont il avait entendu, comme une voix sortie de l'ombre, le jeu puissant et riche de sens. Ce fut sur elle que se portèrent aussitôt ses regards le premier soir où son mari et elle pénétrèrent dans cette grande salle du rez-de-chaussée, où le reflet des lampes de cuivre sur les boiseries luisantes répandait une chaleur intime. Elle s'avançait, très simple, vêtue d'une jupe de velours sombre et d'une chemisette de soie blanche. La première impression qu'on recevait d'elle était une impression de calme, de douceur, de paix. Tout en elle était harmonieux et sans éclat. Elle eût passé pour très belle si elle avait cherché à faire valoir sa beauté. Mais elle semblait n'y pas attacher plus de prix qu'à la plus indifférente des circonstances de sa vie. Blonde, d'un blond un peu éteint et voilé, elle réunissait ses cheveux, sur la nuque, en une torsade serrée, qui, lorsqu'elle la dénouait, devait laisser tomber jusqu'à ses jarrets un immense vêtement soyeux et pâle. Ils descendaient sur son front, coupés au niveau des sourcils, en

une frange qui donnait à son visage un caractère de candeur, et quelque chose d'un peu désuet, comme un de ces anciens camées qui figurent des Madones. Ses traits étaient purs et tranquilles. Il y avait une si exacte mesure dans la ligne droite du nez, dans l'inflexion de la bouche, dans l'ovale de la face, qu'un regard distrait aurait pu glisser sur elle sans s'y arrêter, ou la juger peut-être régulière à l'excès. Mais, dès le premier abord, ses yeux retenaient : ils étaient d'un gris très clair, limpides comme une eau transparente, enveloppés d'ombre par la longueur des cils. Ce fut sur eux que se porta l'attention de Claude, et ce fut à eux qu'il revint, lorsqu'il l'eut parcourue tout entière, dans un examen si rapide qu'elle ne put le deviner. Il la salua en lui disant immédiatement ce qu'il s'était promis de ne lui dire que beaucoup plus tard pour ne pas la troubler.

— Je vous ai entendue, il y a quelques jours, exécuter un prélude de Chopin. J'étais arrêté devant votre porte, comme un pauvre honteux... Je n'ai pu m'en aller qu'après la dernière note...

Il ne lui adressa aucun éloge banal, mais le ton de ses paroles marquait assez l'impression qu'il avait ressentie. Elle rougit et sourit un peu, et, sans baisser les yeux, avec une expression de timidité et de franchise, elle répondit :

— Je l'ai su le jour même.

Elle n'ajouta rien, et il ne put savoir si elle en avait éprouvé du plaisir ou du mécontentement.

Très cordialement, les deux hommes se ser-

rèrent la main. Robert Jarry, un peu moins grand que Claude, mais plus large d'épaules, avait l'allure et l'aspect militaires : le visage coloré par le grand air, une moustache noire, assez fournie, et relevée, une vigueur un peu raide dans les mouvements et dans la voix, beaucoup de bonté dans le regard.

— Je vous connais depuis longtemps, dit-il à Claude. Non pas seulement comme écrivain, — ce serait me rejeter dans la foule, — mais d'une manière tout à fait directe. Nous avons passé un an ensemble à Louis-le-Grand, en rhétorique.

— Allons donc ! fit Claude, très surpris. Nous serions d'anciens camarades?

— Nous le sommes... Mais j'étais un élève médiocre en lettres...

— J'étais détestable en sciences ! se hâta d'ajouter Morize.

— Je crois m'en souvenir... Et nous étions soixante !... Il n'est pas étonnant que vous ayez perdu toute mémoire de ma personne. Nous n'avons pas échangé dix paroles dans l'année.

— Mon Dieu, quelle curieuse coïncidence !... dit Mlle Olympe, qui trottait à travers la pièce, de la table à thé à la table à jeu, disposant successivement des gâteaux et les cartes. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé?

— Ma foi, je n'en sais rien !... répondit le garde général. Je n'y pensais plus. Peut-être n'y aurais-je jamais songé si je n'avais revu M. Morize. C'est

son visage qui m'a rappelé le passé, et m'a donné l'assurance que mes souvenirs étaient justes.

Ils parlèrent alors de leurs anciens professeurs, de quelques camarades dont ils essayaient de retrouver les noms, d'un surveillant auquel les élèves vouaient une haine irraisonnée. Pour désigner leur lycée, ils reprenaient le terme de leur enfance, le bazar Grand. Ces réminiscences, en les rajeunissant, les égayaient et les rapprochèrent très vite. La glace fut donc rompue sans qu'ils eussent eu le sentiment qu'il fallait la rompre. Les deux femmes les écoutaient en souriant, et ne parlaient pas. Ils s'en aperçurent tout à coup, et s'arrêtèrent.

— Nous vous assommons, madame, avec ces anecdotes qui n'intéressent que nous, dit Claude en s'adressant à la jeune femme.

Elle rougit un peu en lui répondant :

— Au contraire... Je suis très heureuse de connaître toute la vie de mon mari... sa vie de jeune homme.

— Curiosité ou jalousie? fit Claude en souriant.

— Jalousie? oh non!... s'écria le garde. Il n'y a rien dans ma jeunesse dont ma femme puisse être jalouse. Je n'ai pas eu d'aventures!...

— Tu le regrettes? demanda Hélène.

Il ne répondit rien, mais il la regarda, et ils échangèrent un regard si confiant que Claude en éprouva un vague sentiment d'humeur. Il s'en voulut aussitôt de cette mesquinerie, et reprit le ton d'une amicale taquinerie :

— Nous avons tous eu des aventures !

— Vous... oui... je l'aurais juré... dit Hélène très doucement, avec une clarté malicieuse dans le regard.

— Nous tous, déclara-t-il encore. Tous les hommes. Il n'en est point pour qui n'ait sonné l'heure du berger. Jarry ne veut pas l'avouer : c'est de la modestie.

— Non, ce n'est pas de la modestie, dit tranquillement le garde général. J'ai été sage au Lycée, je me suis bien conduit à l'École, et je me suis marié en sortant.

— Si jeune? demanda Claude.

— J'avais vingt-cinq ans, ma femme en avait dix-huit... Onze ans ont déjà passé !... Tu ne m'en veux pas, Hélène, de laisser ainsi connaître ton âge ?

Elle lui sourit en secouant la tête, et, une fois encore, ils échangèrent ce regard pénétrant et sûr, qui disait toute la force et toute la sécurité de leur union.

— Vous étiez des enfants ! dit Morize avec un peu d'amertume.

— Ce sont des mariages comme je les comprends ! s'écria tante Olympe enthousiasmée. On arrive en ménage avec deux cœurs tout neufs. On ne s'apporte pas de restes. Au lieu d'aborder au mariage comme à un lieu de repos, on a encore la force de se fatiguer, et on se fatigue ensemble !...

Les deux hommes se mirent à rire.

— Quelle horreur, ma tante ! fit Claude. Vous me scandalisez.

— Comment? demanda-t-elle, étonnée.

— Par la liberté de vos propos, ma chère tante !

— Oh ! Claude !... mauvais sujet !... murmura la vieille fille confuse. C'est toi qui insinues des horreurs !... Comment oses-tu, devant Hélène?... Oh ! ces Parisiens !... Il va corrompre l'air pur de Saint-Laurent !

Tous s'amusèrent de cette inquiétude sincère, naïvement exprimée.

— L'air des sapins est peut-être pur, accorda Claude. Mais l'air des cœurs doit être ici ce qu'il est ailleurs. L'ennui n'est pas un bon maître de morale, et j'ai l'impression que l'on s'ennuie ferme, dans votre Saint-Laurent. N'est-il pas vrai, madame?

De nouveau, il s'était tourné vers Hélène. Elle secoua la tête.

— Je ne m'ennuie jamais, dit-elle.

— Comment passez-vous le temps, lorsque Jarry est en tournée?

— Je lis beaucoup, et j'ai plus de temps pour lire que je n'en aurais ailleurs. Je fais de la musique, et je surveille le travail de mon fils.

Elle avait dit ces mots avec tant de sérieux, et une tendresse contenue, mais si visible, que Claude, aussitôt, l'interrogea sur son enfant. Il connut alors l'unique cause de mélancolie qui pouvait assombrir parfois le bonheur de ce ménage. Le petit Pierre était resté un peu frêle, et de santé assez délicate. Les médecins lui interdisaient le séjour des villes. Rien ne pouvait lui

être plus favorable que ce climat montagnard, et cet air si riche d'aromes sylvestres. Ses parents se résignaient donc à vivre toujours dans ce chef-lieu de canton, qui pouvait paraître un véritable exil, mais où, petit à petit, leur enfant acquerrait des forces. L'instituteur le faisait travailler, mais le gamin, fort intelligent, doué d'une extrême faculté d'assimilation, arrivait au programme de sixième, et personne à Saint-Laurent ne pouvait lui enseigner le latin.

— Je lui en apprendrais bien les éléments, disait Robert Jarry. Mais j'étais un si piètre latiniste, et il y a si longtemps que je n'ai pas lu une ligne de cette langue rébarbative, que j'ai peur de ma balourdise. Je crains d'en dégoûter Pierre. D'autre part, il me déplairait de le restreindre à des études modernes... C'est le gros point noir !

— Voulez-vous que je sois son maître? s'écria Claude spontanément. Sans me flatter, je crois pouvoir me vanter de n'avoir rien perdu de la science acquise au lycée... J'y ai plutôt ajouté... Voulez-vous de moi?

— Jamais de la vie ! déclara le garde. Je ne t'infligerai jamais cette besogne assujettissante et fastidieuse.

Claude regarda Hélène, comme pour la consulter. Elle ne parla pas, mais il aperçut dans ses yeux, aussitôt détournés, comme une buée d'émotion, et un si ardent désir, si inutilement dissimulé, que sa résolution fut prise.

— Je ne te demande pas ton avis ! dit-il gaie-

ment. J'ai besoin de distractions : je n'en pouvais trouver de meilleure... Ce petit bonhomme sera à la fois mon disciple et mon sauveur.

Il se tourna franchement vers Hélène, et ajouta :

— C'est une chose entendue.

Alors elle lui tendit la main, et sa voix tremblait un peu, tandis qu'elle murmurait :

— Je vous remercie, monsieur... J'accepte... J'accepte au moins que vous tentiez l'épreuve...

Une joie, une ardeur soudaines descendirent en lui. Comme Robert Jarry se défendait encore, il l'interrompit :

— Tais-toi, mon vieux Labadens, tais-toi !...

— Il a raison, déclara Olympe Morize. Ne faites donc pas tant de cérémonies. Et n'oubliez pas que vous me devez depuis longtemps une revanche au piquet... Je n'aurai plus de scrupules à vous accaparer, maintenant qu'Hélène aura un compagnon.

— Me voici prêt ! répondit Jarry en se levant.

Ils allèrent s'installer à une petite table à jeu, disposée dans un coin de la pièce. Cinq minutes après, ils étaient tout occupés à compter leurs points ; et l'on entendit la voix un peu cassée de la vieille fille qui proclamait, avec une satisfaction savourée :

— Quinte et quatorze !... Vous êtes frit, mon cher !

Hélène et Claude restèrent seuls à l'autre extrémité du salon. La jeune femme prit aussitôt dans son réticule un petit ouvrage de dentelle, et, en

murmurant : — Vous permettez? — elle se mit à former des nœuds imperceptibles au bout d'un mince crochet d'acier.

— C'est de l'irlande? dit Claude.

— Exactement, répondit-elle. Vous vous intéressez donc aux ouvrages féminins?

— Je m'intéresse plus encore aux mains qui s'y occupent, dit-il.

Elle n'ajouta rien, et se remit à travailler, la tête inclinée. A travers l'abat-jour, voilé de rose, une clarté délicate et chaude illuminait son visage et ses doigts. Elle avait une attitude calme et sérieuse. De ses mouvements réguliers, de son profil net, de sa coiffure très simple, se dégageait une impression de douceur et de gravité. Son visage exprimait la tranquillité d'une âme sans trouble, d'un cœur qui ne demandait à la vie rien de plus que ce qu'elle lui donnait. Claude la jugeait un peu froide, un peu lointaine, — et si différente de toutes les femmes qu'il avait pu connaître !... Par une habitude professionnelle, il eût voulu savoir ce que dissimulait ce silence qu'elle laissait si volontiers tomber dans la conversation ; et il se demandait encore quelle amoureuse elle pouvait être. Elle devait être chaste et modeste, plus tendre qu'ardente, amie plus que maîtresse. Il lui sembla que près d'elle toutes les pensées mauvaises devaient s'évanouir, et il éprouva le sentiment d'une sécurité inconnue. Seules, les mains d'Hélène auraient pu le troubler. Elles étaient fines, pâles, un peu longues, et frêles sans mollesse, unissant la grâce et

la fermeté. Ses doigts se mouvaient avec une légèreté précise, et la clarté les teintait de rose. Il les suivait de l'œil dans leur travail menu. Mais, deux ou trois fois de suite, elle manqua un point, le reprit, puis, sans impatience, avec le calme qui devait être la marque de tous ses actes, elle plia son ouvrage, enfonça son crochet dans la pelote, et remit le tout dans son sac.

— C'est déjà fini? dit Claude.

— Je fais des fautes, répondit-elle simplement.

Il eut alors le sentiment qu'elle avait été gênée par le regard trop attentif qu'il tenait posé sur ses mains, et il n'osa l'interroger. Elle se leva du reste avec aisance, et, traversant la pièce, alla se placer derrière les joueurs, dont elle suivit le jeu.

— Qui gagne? demanda Claude, en s'approchant à son tour.

— Ta tante, parbleu! répondit Jarry. Elle a un jeu d'enfer.

— Six cartes par une seizième au roi, une quatrième majeure à pique, trois as, trois valets, annonçait la vieille fille.

— Rien à faire! gémit Jarry.

— Le jeu le plus insipide qui soit... Comment peut-on s'intéresser au piquet? fit Claude.

Tante Olympe ramassait six levées.

— Tu ne joues jamais, toi? demanda-t-elle.

— Si.

— A quoi?

— A des jeux malhonnêtes. Les autres m'assomment.

— C'est joli !... Et il y a de quoi se vanter !

— Vous m'interrogez, je réponds... répliqua Claude.

Il demeura quelques minutes encore à observer ce combat monotone et prévu ; puis, tout à coup, à voix basse, il implora Hélène :

— Vous allez me jouer quelque chose?... Je vous ai entendue jouer pour vous... Je voudrais maintenant que ce fût pour moi !

Elle hésita.

— Je n'ai pas apporté de musique... dit-elle avec embarras.

— Une musicienne telle que vous doit jouer de mémoire.

— Elle le fait toujours ! déclara tante Olympe... Douze, treize, quatorze... Mais tu l'intimides... Quinze, et dix de levées... Vingt-cinq... Insiste, elle cédera... A vous de donner !...

— Je n'ai pas de doigts, ce soir... répondit Hélène, qui semblait au supplice.

— Vous en aurez toujours pour vous accompagner ! repartit Olympe Morize. Nous vous permettons de chanter, puisque vous semblez le préférer.

— Méchante !... dit doucement Hélène.

— Chantez, je vous en supplie ! demanda Claude. Pour prouver à ma tante que vous ne lui en voulez pas, et à moi que ma présence ne trouble pas trop vos anciennes habitudes !...

— Soit... murmura-t-elle. Mais un seul morceau... Vous ne m'en demanderez pas d'autre?...

— Je me soumets, dit Claude avec résignation.

Pour ce soir, au moins !... Je serai moins docile quand nous nous connaîtrons mieux !...

De sa marche souple, un peu onduleuse et balancée, incomparablement légère, elle traversa la pièce.

— Quatorze d'as !... proclama Jarry.

— C'est honteux... répondit sa partenaire. Je n'ai rien, moi !... Allez ! jouez !...

Claude s'assit auprès du piano. C'était la région la plus obscure de la vaste chambre.

— J'allume les bougies ? dit-il.

— Non, c'est inutile, répondit Hélène. Non, je vous en prie !... J'aime mieux l'ombre.

— Qu'allez-vous chanter ?

Elle réfléchit une seconde à peine.

— Le *Lamento* de Duparc...

Claude ferma les yeux et abandonna sa tête contre le dossier de son fauteuil. Il avait entendu plusieurs fois déjà ce lied admirable, et il attendait avec angoisse l'impression nouvelle qu'il en allait recevoir. Il fut surpris jusqu'au frisson par le timbre de cette voix. Si douce dans la conversation, elle chantait dans un registre très bas, avec un de ces contraltos profonds, rares et pathétiques, qui semblent posséder de surnaturels accents, comme ceux d'un sexe intermédiaire entre la femme et l'homme. Claude rouvrit les yeux, et regarda la musicienne. Elle tournait le dos à la lumière, et l'ombre masquait son visage. Sur ses cheveux blonds, à la limite des ténèbres, frémissait une clarté nuageuse, et ses mains, dans leurs mou-

vements sur le clavier, parfois s'illuminaient, parfois disparaissaient dans la nuit. Tout ce que la mélancolie humaine a trouvé d'expressions plus pénétrantes pleurait dans cette mélodie singulière, religieuse et subtile, qui ne procède presque que par demi-tons, et, dans ses inflexions les plus ténues, est aussi déchirante qu'un cri :

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if?

Basse, contenue, mais vibrante et passionnée, la voix d'Hélène semblait presque immatérielle, comme si elle eût été dépourvue de tout appui physique.

Sur l'if, une pâle colombe
Triste et seule au soleil couchant
Chante son chant.

On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
De la chanson...

Tous ses désespoirs passés se réveillaient au cœur du jeune homme. Comme il avait été trompé ! Comme il avait souffert !... Il était cette âme, cette âme qui gémit et se sait oubliée. Quand s'apaiserait cette torture, sans cesse renaissante?... Ce chant ravivait et adoucissait sa peine... Il exaspérait son mal, mais il le berçait... C'était comme ces aveux qui brûlent les lèvres, et que l'on aime à murmurer....

Il avait refermé les yeux, et l'ombre tout à coup

s'emplit du cri qui la traversa, puis, brisé, retomba comme un murmure :

Ah ! jamais plus près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir,

Écouter la pâle colombe
Chanter sur la branche de l'if
Son chant plaintif !...

Épuisée, ayant mis trop d'elle-même dans l'interprétation du lied, frémissante encore de l'effort qu'elle avait dû faire pour vaincre sa timidité, Hélène laissa ses mains sur le clavier, attendant, pour se lever, que son cœur eût cessé de battre en tumulte. Les joueurs acharnés n'avaient pas écouté. On entendit tante Olympe qui déclarait avec satisfaction :

— J'ai eu assez peur... Mon roi était sec... Si vous l'aviez fait tomber, vous passiez vos six trèfles !....

Claude, encore bouleversé, ne trouva, ne chercha du reste, aucun éloge. Il dit seulement :

— Merci !

Et, prenant la main qu'Hélène avait laissée sur les touches, il la porta doucement à ses lèvres. A peine put-il l'effleurer. La jeune femme la retira sans violence, mais très vite, et, se levant, elle retourna auprès des joueurs.

— C'est très bien, très bien, ma mignonne... déclara Olympe Morize.

— C'est tout? demanda Jarry.

— Oui... je suis un peu lasse... répondit Hélène. En avez-vous pour longtemps encore?

— Tu voudrais rentrer?

— Pas avant d'avoir pris quelque chose! s'écria Mlle Morize à qui les soucis de l'hospitalité firent oublier aussitôt les charmes grisants du jeu... Ah! quelle bonne soirée!...

Elle sonna. On apporta du chocolat brûlant, de la crème fraîche, des gâteaux de ménage. Tout était abondant, soigné, de qualité parfaite, selon les bonnes traditions de la pâtisserie provinciale. Claude dut quitter le coin ténébreux où il aurait voulu demeurer seul, et venir prendre place auprès de la table. On s'entretint, de la vie des montagnards, de la dureté des hivers, du massacre des forêts particulières par des propriétaires avides... Claude parlait, riait, voulait séduire. Mais une angoisse étrange l'oppressait encore. Il entendait résonner en lui le grand cri douloureux :

Ah! jamais plus près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
Au manteau noir!...

V

Aussitôt remonté dans sa chambre, Claude ouvrit sa fenêtre, alluma une cigarette, et, accoudé sur la barre d'appui, il suivit de l'œil Hélène et son mari, qui regagnaient le bourg. La nuit était froide ; sous la lune éclatante, presque blanche, l'herbe étincelait de gelée. Entre le bas de la colline et la forêt flottait aur as du sol un brouillard uni, compact, mais mouvant comme une immense toile, et dont les derniers plis allaient s'abattre au pied des sapins. De toutes parts, fermant l'horizon, les bois traçaient sur l'ombre des traits massifs et plus sombres qu'elle. Toute vie semblait avoir déserté la terre. Le silence était mortel, l'astre laissait tomber sur la solitude une clarté qui prolongeait encore ses profondeurs, et les forêts montaient vers le ciel, au-dessus des brumes, avec l'élan d'une âme qui ne veut pas mourir.

De la colline au village, entre les champs noirs de nuit, le petit chemin traçait une piste grisâtre. Claude accompagnait du regard ceux qui venaient de quitter sa demeure. A peine les eût-il discernés, sans la tache éblouissante que projetait devant

eux une lanterne à acétylène, balancée à bout de bras par Jarry. Ils suivaient la clarté qu'ils semblaient ne pouvoir atteindre, et que, de seconde en seconde, l'éloignement affaiblissait. Claude apercevait pourtant, ou peut-être devinait-il, le vêtement clair d'Hélène. Toutes ses pensées allaient vers elle. Il se disait :

— Voilà la femme qu'il eût été doux d'aimer... que je n'aimerai pas. ...que je ne peux pas aimer...

Timide, silencieuse, grave, elle lui donnait l'impression de ces êtres que leur sérénité morale défend contre toute atteinte, si haut placée au-dessus du désir qu'elle ne le laissait pas s'éveiller. Elle devait être ombrageuse, secrète, craintive. Sa vie n'était faite que de sa tendresse pour son mari, de son amour pour son enfant. Les mots de devoir, de vertu, devaient avoir pour elle un sens religieux. Sans quoi, eût-elle supporté cette existence, dans un coin perdu des forêts?... Belle, de la plus noble beauté, avec les dons les plus rares de l'artiste, — l'âme qui comprend, la virtuosité qui traduit, — elle pouvait être de celles que l'on nomme, que l'on applaudit, que l'on adore, dont tous les désirs sont comblés, dont on se dispute le sourire et l'amour. L'ignorait-elle?... Sans doute, elle avait dû rêver parfois d'une autre destinée. Dans son cœur s'était, peut-être, élevée une aspiration confuse vers un bonheur plus ardent. Elle devait connaître cette impression pesante de vide et d'absence qui creuse comme un abîme devant les pas, et laisse à l'être entier une inquié-

tude mal définie, une tension sans but, une attirance sans objet... Mais il semblait que toutes ces puissances obscures se fussent abolies dans la clarté sans tache de sa conscience. Si elle avait lutté, elle était demeurée victorieuse. Les cœurs troublés laissent toujours paraître un peu de leur secret. Tout, en elle, l'affirmait intangible, pure et froide comme le plus parfait des marbres... Il n'était plus temps de l'aimer !... S'en faire une amie, peut-être, l'étudier comme une énigme, l'admirer comme l'inaccessible... mais ne pas être assez fou pour l'aimer !...

Tout à coup, au détour du chemin, entre les deux premières maisons du village, la clarté disparut, aussi brusquement que si on l'eût éteinte ; et le couple qui la suivait s'enfonça dans l'ombre.

Il sembla alors à Claude qu'il s'affaissait sur lui-même, et il comprit avec quelle violence il venait de rêver à cette femme inconnue. La nuit lui parut plus complète, plus lourde ; il éprouva une soudaine angoisse à ne plus sentir d'autre vie que la sienne sur ce plateau désert, aux arêtes tourmentées, entre ces forêts dont l'ombre l'enserrait avec une force écrasante. Seul... Comme il était seul !... Tout ce qu'il avait aimé l'avait abandonné. Trahi, usé, lassé, que gardait-il de son cœur ancien et de sa force passée?... Son art même lui était devenu étranger. Il lui semblait que jamais plus il ne pourrait écrire, qu'il n'avait plus de pensées, que s'il en retrouvait un jour, les

mots lui manqueraient pour les exprimer, que rien n'intéressait plus son regard. Ce bonheur médiocre, mais quotidien et presque assuré, que peut donner la vie familiale, il ne le possédait même pas... A quoi bon vivre?...

Il frissonna. La nuit était tout endiamantée de givre. L'air était tranchant comme une lame acérée. Rochers couverts de nuit, lourdes armées funèbres des sapins dressés vers le ciel, silence si complet qu'il ressemblait à la mort, c'était là tout ce que l'ombre présentait à son cœur... Tremblant de froid, douloureux, il ferma sa fenêtre, alluma sa lampe, tourna le dos aux ténèbres.

Sur sa table, parmi d'autres paperasses, traînait une coupure que le *Courrier de la Presse* lui avait adressée le matin même. C'était un article, publié dans une jeune revue, où ses œuvres étaient étudiées comme celles d'un ancêtre. Claude l'avait lu, sans vouloir s'avouer que cette attaque brutale et sans nuances le touchât. Mais il était resté tout le jour sous une influence irritée et soucieuse. Puis le soir était venu. Il avait tout oublié. Maintenant l'article malveillant s'imposait à lui. Il le prit avec mépris, du bout des doigts. Il essaya de le parcourir distraitement ; mais il ne put soutenir ce rôle vis-à-vis de lui-même, et avec une colère contenue, il relut les phrases les plus dures

« M. Claude Morize avait du talent à l'âge où l'on a coutume de chercher péniblement sa

voie. Il en avait beaucoup. Mais il n'en a pas davantage à l'âge de la pleine maturité... Il vit encore sur son bagage de jeunesse. Il en est si satisfait qu'il a pris soin de n'y rien ajouter... C'était une fort jolie chanson : elle suffisait pour un volume. Suffisait-elle pour cinq drames et six romans?... Tout cela éveille en nous de vieux souvenirs. Nous savons déjà où nous mènera l'auteur... C'était un beau tempérament, qui s'est gaspillé trop vite. Tout se paye ici-bas. Mais rien ne coûte aussi cher qu'une gloire prématurée. M. Claude Morize en a fait la redoutable expérience... »

Il rejeta la feuille avec un mouvement de colère, et, presque à voix haute, il grommela :

— L'imbécile !... Je lui allongerai les oreilles, à celui-là...

Puis, distraitement, il alla jusqu'à la fenêtre. Du bout des doigts, il battait du tambour contre les vitres, sur un rythme précipité, mais régulier. Il rêvait.

Plus que par leur injustice, ces critiques l'atteignaient par la part de vérité qu'elles contenaient, et qu'il sentait. Il avait tout sacrifié à son amour. Ses derniers livres, écrits trop vite, n'étaient que la répétition de ses œuvres précédentes. Sous d'autres visages, il y peignait les mêmes êtres, ces mondains sceptiques dont la vie n'admet que de maigres tragédies sentimentales. Il s'était laissé aller à la griserie du succès. Son nom avait la

valeur d'une marque commerciale, et le public achetait ses livres sur sa signature. Il avait suivi l'exemple de ces fabricants de peinture, qui reproduisent éternellement la même femme rousse, le même décor vénitien, les mêmes servantes flamandes auprès de leurs marmites. Il avait produit pour produire, sans observer la vie... Pourtant, il aimait son art... Avec quelle violence fallait-il qu'il se fût livré à son amour, pour le lui avoir préféré !... Yvonne...

Il ferma les yeux et se mordit les lèvres. Lorsqu'il songeait à elle, son sang le brûlait. Si elle le rappelait jamais, il lui appartiendrait encore !... Elle ne le rappellerait pas... Pour elle, il était mort...

Qu'allait-il devenir?

Il se représenta une suite indéfinie de jours tous semblables, inertes, désœuvrés, parmi cette rude nature, qui ne livrait pas son secret. Dans une vision fugace, il imagina ce que pourrait être une œuvre où s'exprimerait la beauté de ces forêts, l'âpreté gigantesque de ces assises rocheuses, ces solitudes tourmentées, cet air qui courbe les êtres comme les herbes, toute l'âme rêveuse et brutale de cette terre et de ses créatures... La terre natale !... Comment ses faibles muscles de Parisien auraient-ils soulevé ce fardeau?... Ce n'était pas avec des mots harmonieux et des phrases savantes qu'il pourrait tracer cette fresque violente. Devant la grandeur du sujet, il sentait tomber en poussière les procédés d'expression dont il était maître. Il eût fallu s'enraciner jusqu'au cœur dans ce sol inhos-

pitalier, en sentir en soi-même la palpitation majestueuse, le laisser parler sans déguiser sa voix... Tâche impossible !...

Faudrait-il donc jusqu'au bout, forçat du roman mondain et de la pièce parisienne, tracer les mêmes flirts, les mêmes adultères, les mêmes intrigues d'amour et d'argent, peindre des réceptions et des salles de spectacle, agiter les mêmes passions, cacher sous l'ingéniosité des détails la misère de la pensée et la légèreté de l'observation ?... Il ne s'y résoudrait pas ! Sa résolution était prise : il ne ferait pas un pas de plus dans cette voie trop facile. Sa jeunesse avait connu de plus hautes ambitions : s'il ne pouvait les réaliser, il ne les trahirait pas. Il demeurerait dans l'obscurité à laquelle il était venu demander un refuge et une guérison... Mais que deviendrait-il, loin de tout ce qui avait rempli son âme : la fièvre du monde, la griserie de la gloire, et cet air de Paris, en qui l'on respire les essences de tous les arts, de toutes les pensées, de tous les amours, en qui se confondent la noblesse des vertus et la suavité des vices, cet air de serre intellectuelle et sensuelle, qui force les talents, met de l'âpreté dans la joie et de la volupté dans la souffrance ?...

Il se sentit envahi d'un brusque désespoir, d'un dégoût sans limite de soi-même et de la vie. Etre un de ces paysans, à qui suffit le jour qui passe !... Posséder un cœur tranquille, une âme sans élans, ne pas se perdre en désirs indéfinis,

savourer les minutes sans questionner l'avenir, admettre de petits devoirs, des besognes précises, un idéal accessible... C'était la sagesse, sans doute... Qu'elle était humble et terre à terre !... Mais quelle puissance de sacrifice elle exigeait aussi !... N'y avait-il pas quelque grandeur dans ces existences ramassées, silencieuses, qu'il avait méprisées jusque-là ?... Ainsi s'était achevée la vie de son père. Le cœur déchiré, mais paisible, il n'avait plus voulu voir au delà des forêts familières. De ses années d'étude et de service, de ses commandements, de ses longs séjours aux colonies, il ne parlait jamais, comme s'il n'en avait gardé qu'un souvenir importun. La terre natale l'avait repris. Il lui devait la résignation avec laquelle il avait paru supporter son veuvage. Pourtant, il avait aimé... Claude retrouvait au fond de lui-même quelques visions d'enfance, qui lui montraient sa mère, si tôt disparue, appuyée avec tendresse au bras de cet homme, dont le regard amoureux ne la quittait jamais. Il avait su vaincre sa douleur, continuer sa vie, « servir » encore, comme il disait. Claude n'avait pas su le comprendre ; et, malgré leur affection, une extrême divergence de goûts et de pensées les avait toujours séparés : l'un aimant son coin de montagne, le silence des bois, toutes les traditions vitales qui l'unissaient à ses aïeux, l'autre étranger, par tempérament et par volonté, à ce patriotisme provincial qui lui paraissait étroit et morose, épris de mouvement, de changement, d'art et de luxe... Chacun avait

suivi sa voie. Le père s'était éteint pieusement, sa journée achevée, avec cette sorte d'impassible fierté et de rude noblesse qui étaient les traits dominants de son être moral ; et le fils revenait maintenant au berceau commun, non en ami, mais en vaincu, comme à un refuge paisible, non comme au foyer retrouvé.

Il sentit un tel découragement monter en lui qu'il craignit de pleurer. Son ancienne affection, si longtemps engourdie, se ranimait en son cœur pour ce père qu'il avait sans doute affligé, et qui jamais ne lui avait adressé de reproche. Il le revoyait, l'accueillant par une étreinte puissante et sérieuse, lors de ses brefs retours, vieillissant solitaire, sans lui demander jamais un jour de plus qu'il ne voulait bien lui donner, ne permettant qu'on l'appelât à son chevet que lorsque la mort y avait déjà marqué sa présence... Il avait souffert, mais avec quelle dignité il avait gardé son secret !...

Avec une pensée de honte, Claude songea que depuis son arrivée au pays il n'était même pas allé voir la tombe où il reposait !... Les larmes furent les plus fortes : elles brûlèrent ses yeux... Son cœur, qu'avait déchiré la dernière blessure d'amour, s'ouvrait maintenant à tous les souvenirs du passé, torturants et doux. Il avait fait souffrir, lui qui connaissait désormais la souffrance. Et tout était irrémédiable !...

Pour s'arracher à lui-même, il regarda la nuit. La terre semblait figée dans une immobilité

glacée. De sa clarté sans éclat, la lune marquait des reliefs et creusait des ombres. Un halo d'or flottait sur le sommet dentelé des collines. Le silence était religieux...

Claude se détourna. Il avait le cœur lourd, la poitrine gonflée de désespoir, un désir passionné d'anéantissement... Il vint lentement jusqu'à son lit, mais il n'avait pas même la force de quitter ses vêtements. Il se jeta, tout habillé, sur sa couche ; le visage enfoncé dans l'oreiller, il essayait de s'engourdir, et de trouver le sommeil...

Il se disait que l'amour seul pourrait lui rendre le goût de la vie.

VI

Quelques heures, les songes d'un soir, la douceur sérieuse d'un regard chargé d'âme, un chant avaient suffi : le cœur de Claude, pénétré par un désir exténuant de tendresse chaste et consolante, frémissait à l'appel nouveau. L'être dont la présence pourrait bercer sa peine, il lui semblait que le destin venait de le mettre sur sa route ; c'était une révélation soudaine de tout ce que le rayonnement intérieur ajoute d'enchantement à la beauté physique. Pour la première fois, le désir lui apparaissait, non comme une volonté de victoire, mais comme un souhait de défaite. Il eût voulu se faire humble et douloureux, inspirer la pitié, s'offrir, comme un enfant blessé, aux mains qui le panseraient et le berceraient. Et pourtant, assez conscient pour reconnaître le piège sensuel dissimulé sous ses pensées, il essayait de lutter, et se répétait sans répit :

— Je ne l'aimerai pas !... Je ne peux pas l'aimer !...

Pour cette sensibilité durement éprouvée, mais inoccupée, et qui cherchait dans l'amour, non seulement de la joie, mais encore l'amertume

exquise des tortures qui lui font cortège, la seule résolution de ne pas aimer était déjà un entraînement presque irrésistible vers l'amour. Il s'avouait vaincu dès l'heure où il s'affirmait la nécessité de combattre. Les images, dont il voulait écarter la présence, devinrent obsédantes dès qu'il en eut admis la menace. Il ne lui fallut que quelques jours de rêveries, de méditations exaltées, de solitude, et il retrouva cet état d'inquiétude opprimante, et pourtant délicieuse, qui est à l'amour ce qu'est l'aube au matin. Il s'abandonna, quand il y pensait résister, à ces impressions si tremblantes, si frêles, qu'elles sont comme un rajeunissement de l'âme. Une atmosphère d'espoir, de pitié, d'universelle sympathie, l'enveloppa et l'engourdit. Ce fut un renouveau, qu'il accueillit avec un mélange d'ivresse et de crainte. Et il repoussait la passion avec la volupté de sentir que toutes ses armes seraient vaines contre elle. Une flamme éclaira son visage et ses yeux. Il buvait l'allégresse de la vie. Plein d'une soudaine activité, sans but, sans raison, dans une surabondance de bonheur, il se mit brusquement à former des projets dont sa vieille parente fut à la fois étonnée et ravie.

— Comme Paris est loin de moi !... lui dit-il un matin. Vraiment, je commence à l'oublier. Les traits de mes anciens amis s'effacent. Il me semble que je m'attache à ce coin de terre, ou que je m'y rattache, par les liens d'autrefois, renoués aujourd'hui !

— Si c'était vrai, mon grand!... murmurait Olympe Morize en joignant les mains. Tu m'as donné tant de soucis jusqu'ici!...

— Des soucis, moi?

— Toi, certes... Ah! tu ris, mais je t'assure que j'étais bien inquiète... C'était un tel bonheur, ta présence près de moi!... Je n'avais pas envie de le voir finir... Si l'on veut que les vieux supportent leur solitude, il ne faut pas leur faire goûter la joie d'une présence qu'ils n'espéraient pas... Tu me l'avais apportée : je ne voulais plus la perdre!... Pourtant je te voyais sombre, distrait, ennuyé..., si ennuyé, surtout!... Je me disais : « Allons, bonne femme, résigne-toi!... L'arc-en-ciel n'est que d'un moment... Ce n'est pas une raison pour n'en pas remercier le bon Dieu... Il fait bien de nous l'ôter : le ciel serait trop beau s'il y restait toujours!... » Je voulais être forte, mais je ne suis plus brave comme autrefois... Et voici que tu me donnes plus que je n'espérais!... Je ne demande plus qu'une chose, c'est de m'en aller bien vite, pendant que mon grand Claude est là pour me fermer les yeux.

— Voulez-vous bien vous taire!... répondit-il en l'embrassant. Vous êtes plus solide que moi.

— Ta! ta! ta! fit-elle en secouant la tête. On le dit. On le croit. Mais tu ne sens pas mes jambes. Elles commencent à se faire de plomb. Je m'essouffle. Je ne peux plus me baisser... Le crépuscule n'est pas vilain, mais c'est le crépuscule.

— Et moi, je vous dis qu'il se passera des années avant que le soleil se couche !

— Je veux bien, si tu restes avec moi...

Claude, qui dans les premiers temps, semblait éprouver une invincible répugnance à descendre au village, y allait maintenant, presque chaque matin, reconduire son petit élève, sous prétexte de faire quelques pas avant le déjeuner. Lorsqu'il apercevait Hélène derrière ses vitres, il saluait de loin et se retirait aussitôt, par crainte des médisances villageoises, mais aussi par une timidité d'adolescent qui le saisissait soudain, et lui donnait des palpitations délicieuses. Jusqu'au soir, il conservait dans le regard la vision de ce pur et doux visage, si grave et si tendre, émouvant par tout ce qu'il laissait deviner de hauteur morale, d'équilibre intérieur et de bonté. Parfois il rencontrait la jeune femme sur la route, suivie de la petite domestique qui l'accompagnait dans ses courses. Elle ne s'arrêtait pas, mais elle lui souriait, et ce sourire le pénétrait d'une indéfinissable joie.

Pour elle, en pensant à elle, et avec le sentiment qu'en travaillant pour son enfant il touchait idéalement à quelque chose d'elle-même, Claude se donnait avec passion à cette besogne d'enseignement, toute neuve pour lui. Dans cet amour encore contenu, à peine pressenti, et qui refusait de se révéler à soi-même, il trouvait une puissance d'enthousiasme et de vie, qui entraî-

nait et transportait l'enfant. La glace, pourtant, avait été quelque peu dure à rompre.

Très timide, difficile à apprivoiser, décourageant la sympathie par son silence, son inquiétude soupçonneuse et sa crainte de se laisser pénétrer, Pierre Jarry n'admettait qu'un tout petit nombre d'affections, mais s'y livrait avec violence. Il avait observé Claude pendant deux semaines, travaillant avec lui sans sourire jamais, mettant à l'épreuve l'attachement qu'il lui témoignait. Puis, brusquement, il avait changé d'attitude ; et, un jour, avec la naïveté qui était de son âge, et un sérieux dans l'accent qui marquait sa maturité sentimentale, il avait dit à Claude, à la fin d'une leçon, d'une voix un peu tremblante :

— Je crois que vous serez mon ami...

Claude, surpris, mais touché, l'avait embrassé. Depuis ce jour, il étudiait curieusement cette âme d'enfant. Il n'avait pas soupçonné jusqu'alors qu'il pût se trouver tant de complications et de divinations dans la sensibilité d'un gamin de douze ans. Tout en tenant de son père le goût de certains exercices physiques, Pierre ressemblait surtout à sa mère. C'était ce même visage aux lignes pures et nettes, qui, un peu virilisé déjà chez lui, évoquait le souvenir des éphèbes antiques, en qui la suavité féminine s'unissait à quelque mâle fierté. Il était blond comme elle, avec les mêmes yeux gris, pâles et limpides. Il lui manquait cette calme et profonde lumière d'âme qui rayonnait d'elle. Il était agité, nerveux, un peu fébrile.

Souple et leste, il demeurait frêle, ayant grandi trop vite ; il était à la fois plus faible que ne le comportait son âge, et beaucoup plus développé intellectuellement et sentimentalement.

Claude, de jour en jour, s'attachait à lui par un lien plus solide. Dans sa voix, dans son regard, dans ses traits, il retrouvait un autre être. Son intimité avec l'enfant l'avait rapproché de la mère : le temps qu'il passait avec lui tous les matins, il lui semblait qu'il le passait un peu auprès d'elle. D'autre part, chez les Jarry, on ne parlait que de Claude. Le petit bonhomme ne tarissait pas en histoires, s'émerveillant de ce qu'il lui apprenait, vantant sa patience et son charme, répétant les mots qui l'avaient amusé.

Robert Jarry, avec sa droiture et sa simplicité coutumières, se réjouissait qu'un difficile problème d'instruction se trouvât ainsi résolu. Comme il eût, avec une cordialité spontanée, agi de même à l'égard d'un ami, il ne s'étonnait pas de ce que Claude faisait pour lui : il éprouvait seulement à son endroit une vigoureuse reconnaissance qu'il eût été heureux de pouvoir lui témoigner. Hélène partageait sans doute ses sentiments. Pourtant, lorsque l'enfant contait sa matinée, elle demeurait silencieuse. Parfois, elle l'interrompait pour le plus insignifiant prétexte. A l'entendre parler de Claude, il lui arrivait de sentir comme une souffrance, et presque toujours un malaise. Elle redoutait, sans indice précis, ou par une intuition qui refusait d'analyser trop nettement son objet,

qu'il n'y eût en Morize un autre désir que la volonté désintéressée de leur être utile. Bien souvent, elle se demandait s'il n'eût pas été sage d'arrêter l'enfant dans l'élan trop rapide qui le portait vers son maître. En même temps, elle ne découvrait pas de raisons péremptoires à cette défiance et à cette inquiétude involontaires. Elle s'en voulait même de chercher au dévouement d'un ami des motifs personnels, un peu troubles, et qu'il lui était pénible de définir. Peut-être, après tout, se trompait-elle?... La sympathie trop vive qu'elle croyait apercevoir chez Claude n'était-elle pas le simple reflet de celle qu'elle ressentait pour lui?... Cette pensée la remplissait de terreur. Elle la chassait. Elle en avait eu pourtant comme une soudaine assurance, un soir, au cours d'une de ces réunions où elle exécutait devant lui les œuvres qu'il aimait, tandis que les joueurs enragés battaient leurs cartes.

— Mon neveu était fait pour le mariage! déclara Olympe Morize au milieu d'une conversation. Si vous pouviez le voir jouer avec Pierre quand ils ont fini de travailler, vous sentiriez quel bon père de famille il aurait fait!... Il a la bosse de la paternité autant que celle de la littérature.

— Eh mais! il faut le marier! s'écria Jarry. Il faut le marier au pays... Passons-lui au cou une chaîne qui l'attache ici pour toujours!

— Si je pouvais!... dit la vieille. Ah! Jésus Maria!... Comme je bouclerais le cadenas!...

Tandis qu'ils riaient, Hélène eut la vision subite

de Claude marié, passant devant elle au bras d'une jeune femme qui le regardait avec amour, pendant que des enfants, — *leurs enfants*, — couraient autour d'eux. Son cœur se mit à battre violemment, et le sang brûla ses joues... De sa voix calme et basse, se refusant même à examiner ce qui se passait en elle, elle se contraignit à dire aussitôt :

— Je fais des vœux pour que vôs désirs se réalisent, chère amie... On ne peut être heureux lorsqu'on se sent inutile... Et l'on n'est utile qu'en se donnant à ses enfants...

— Ou à ceux des autres ! répondit Claude en riant. On les prend tout faits, on les choisit,c'est bien plus commode !

— Le fait même que vous puissiez vous y dévouer montre le besoin de paternité qui est en vous, répondit Hélène avec force. Mariez-vous... Il faut vous marier !

Claude la regarda, d'un long regard pénétrant et grave. Elle détourna les yeux. Alors, avec un sentiment de triomphe, il proféra :

— Quand j'aurai soixante ans, j'épouserai ma bonne.

— Il n'y a pas à discuter avec lui... C'est un gamin ! conclut Olympe Morize. Allons, reste garçon... pourvu que tu restes !

Il restait. Il ne parlait plus de partir. Il nourrissait en lui la tremblante douceur de son jeune amour. Sans s'interroger jamais sur l'avenir, il ne se demandait pas s'il se confesserait un jour à

Hélène, ni s'il trouverait le chemin de son cœur. Une crainte inexprimable l'aidait à dissimuler son secret au plus profond de lui-même. Il avait tant aimé déjà !... Il savait que les plus belles minutes de l'amour, celles qui remplissent l'âme d'une émotion religieuse, ce sont celles des premières heures, des heures timides, frémissantes, sans désir encore ; dans ces blancheurs si frêles, si émouvantes, qui précèdent l'explosion du jour, il baignait et purifiait son être. Il se disait, le soir, lorsqu'elle s'asseyait au piano, pour jouer ou chanter :

— Je suis auprès d'elle... Ma tendresse l'enveloppe... Elle ne le sait pas... Elle croit chanter pour un ami. Elle chante dans un air tout palpitant de mon amour...

Les yeux fermés, ne cherchant pas à entendre ce qu'elle jouait, il s'abandonnait, emporté dans le fleuve sonore comme dans un flot de caresses. Lorsqu'elle se taisait, il lui arrivait de demeurer immobile longtemps, les paupières baissées. Tous croyaient que la musique exerçait sur lui sa magique emprise : étranger à tout, il buvait le divin poison.

Parfois, quand elle était un peu lasse, ils causaient, tandis que les joueurs infatigables se disputaient avec acharnement la victoire. Il essayait de la faire parler d'elle-même, et n'y parvenait pas.

— Que vous dirais-je d'intéressant ? répondait-elle en se défendant.

— Tout m'intéresse de ceux que j'aime... répliquait-il.

Il parlait légèrement, gaiement, avec un sourire qui atténuait ses paroles, et privait de sens le mot redoutable. Mais il le laissait résonner en lui, longuement, comme ces échos montagnards qui centuplent un faible bruit ; et il se répétait, avec passion :

— ...J'aime... j'aime... j'aime...

— Que voulez-vous que je vous dise? faisait-elle encore.

— Toute votre vie.

— Ma vie?... C'est mon mari et mon enfant... C'est peu, ou c'est immense, suivant le cœur que l'on y met.

— Pour vous, c'est immense, je le sais... Mais n'avez-vous jamais une heure de tristesse, ou d'ennui?

— De tristesse, jamais. Pourquoi serais-je triste?... D'ennui?... Non, même pas... Je n'ai que des heures de paresse, parfois.

— Comment les passez-vous?

— En travaillant!

Et, avec un sourire, elle se dérobait, refusait de répondre à d'autres questions, interrogeait à son tour.

— Parlez-moi plutôt de vous... non, pas de vous, je ne veux pas être indiscrète,... mais de vos œuvres. Vous ne travaillez pas?

— Non.

— Pourquoi?

— Par dégoût.

— Vous êtes injuste envers le sort. Trouvez-vous qu'il ne vous ait pas assez donné?

— Il m'a donné plus que je ne méritais. Ce n'est pas de lui que j'ai le dégoût.

— De quoi donc?

— De moi.

Mais jamais elle ne le poussait très loin dans la confidence. Comme si un obscur pressentiment l'eût avertie du rôle qu'il jouait, et du secret qu'il lui cachait encore, elle détournait leur conversation sur un autre sujet avant qu'elle ne s'orientât vers les thèmes dangereux. Adroitement, elle s'esquivait vers les banalités, lui indiquait des caractères locaux, intéressants à observer, lui racontait quelques-uns de ces drames paysans, où la possession d'un peu de terre aride et noire soulève des haines sanglantes et met aux prises les enfants et les pères. Il haussait les épaules :

— C'est amusant, oui... Mais ce n'est pas ma partie... Je ne peux peindre que ce que je connais bien... Or je ne connais que des fêtards, des gens de lettres, des grues prétentieuses, et des femmes du monde qui ressemblent à des grues... J'en ai assez... Je suis parti... Maintenant, c'est le vide.

Après ces entretiens qui le mettaient face à face avec lui-même, il passait par des périodes de découragement et de sombre ennui. Le besoin d'écrire le tenaillait soudain. Il cherchait dans ses papiers de vieux plans de romans ou de drames, tout au moins une idée de nouvelle. Tout lui semblait artificiel, insipide, assommant. Il se disait avec violence :

— Je suis fichu !...

Et, accoudé à sa fenêtre, fumant cigarette sur

cigarette, il essayait de se perdre dans l'indifférence et l'oubli. Alors, du fond de lui-même, son amour remontait ; il se rappelait les mots qu'Hélène avait prononcés, le son de sa voix, la nuance, plus mélancolique ou plus heureuse, de son sourire ou de son regard ; il recueillait toute la joie éparse des heures qu'il venait de vivre, des heures pareilles qu'il vivrait le lendemain ; la nuit immense se tendait vers lui, pleine de passion ; et tout le ciel, où tremblait l'or des astres, lui semblait frémissant d'amour.

VII

Lorsqu'il vit Claude sortir du sentier des champs et s'engager sur la route, Pierre Jarry, qui s'exerçait à bicyclette devant la maison paternelle, força brusquement sur les pédales, et, démarrant avec vigueur, fila à toute allure vers son grand ami. Arrivé au niveau de Claude, il tourna autour de lui, lui serra la main sans descendre de machine, et se mit à rouler doucement près de lui.

— Suis-je en retard, petit homme? demanda Claude.

— Oh non !... dit l'enfant. Maman achève seulement de s'apprêter. Vous n'êtes pas en retard pour elle... Mais vous l'êtes pour moi...

Il avait toujours, avec ceux qu'il aimait, le secret des mots tendres, et comme des caresses de pensée. Il en connaissait du reste la valeur et la portée, et, lorsqu'il se livrait ainsi, il cherchait dans le regard de son interlocuteur la clarté de plaisir ou d'émotion qui le récompenserait. Claude lui sourit, d'un sourire où il y avait de la reconnaissance, et peut-être une satisfaction intellectuelle, à laquelle l'enfant était extrêmement sensible. Devant l'approbation silencieuse de son ami,

il rougit de plaisir, et, sans rien ajouter, il continua à pédaler près de lui.

— Tenez, voici maman !... dit-il tout à coup.

La jeune femme, penchée à la fenêtre du premier, leur faisait un signe amical.

— Mon chapeau à mettre, et je descends !

Tandis que le petit cycliste s'exerçait à demeurer sur place, avec de brusques coups de guidon et des mouvements de membres qui lui donnaient l'aspect d'une grenouille acrobatique, Claude se rappelait le premier jour où il s'était arrêté, auprès du même seuil, pour y surprendre un secret musical. Six semaines avaient passé, déjà... La vieille blessure de son cœur saignait encore parfois, mais quelle inquiétude nouvelle exaspérait son angoisse !

La porte s'ouvrit, et ce fut un bûcheron qui sortit le premier, suivi par Hélène. L'homme salua ; il titubait un peu. Claude le connaissait déjà pour un des plus fieffés alcooliques du canton.

— Salut, salut, Lemarchy ! fit-il. On ne va pas au bois, aujourd'hui ?

— Peux pas... ronchonna l'homme. Peux pas travailler... Ah !... ce n'est pas l'envie qui manque... Mais je m'ai écrasé le pouce sous un billot... C'est la dame du garde qui me l'a pansé tout à l'heure... Quelle misère !

— Vous faites de la chirurgie ? demanda Claude à la jeune femme, en lui serrant la main.

— Bonne à tout faire... répondit-elle en souriant.

— Le médecin... pas la peine... continuait l'ivrogne. La femme au Robert Jarry... voilà !... Tiens, petit, deux sous... acheter des bonbons...

— Je vous remercie, je n'en mange pas, fit Pierre, très rouge, en s'éloignant d'un preste coup de pédale.

L'homme se tourna vers Hélène, ses deux sous entre les doigts. Il insistait, d'un air engageant :

— Des bonbons... pour le petit...

— Je ne vous soignerai plus, si vous dites des bêtises ! répliqua Hélène.

— Allez donc les boire, vos deux sous ! fit Claude, non sans rudesse. Vous devez avoir soif.

— Toujours... toujours soif... grogna le bûcheron, qui, les jambes écartées, s'efforçait d'assurer son équilibre. Allons... veux pas vous embêter... Au revoir... Et bien le merci !...

Hélène et Claude marchèrent quelque temps en silence. Le garçonnet allait et venait sur sa bicyclette, faisant dix fois le chemin, tout à la joie de son jeu.

— Cela ne vous dégoûte pas, de soigner des abrutis de cette sorte ? demanda enfin Claude.

— Je ne peux pas le leur refuser, dit-elle doucement. Dès lors, à quoi bon être dégoûtée ?... Cela ne rendrait pas ma tâche plus facile.

— On n'est pas maître de son dégoût ! s'écria Claude.

— Si, dit-elle. Si, je vous assure... avec un peu d'obstination...

— Mais penser que ce rustre vient vous souffler au nez son haleine puante, que vous touchez sa crasse, que vous pouvez panser son doigt sanguinolent, ah !... je vous assure que j'en ai le cœur soulevé !

— Pouvoir de l'imagination... répondit Hélène. La réalité est beaucoup moins pénible... Il est vrai que je n'ai pas vos délicatesses...

Un peu piqué par l'ironie de ces derniers mots, il allait répliquer, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Chassez ces images, puisqu'elles vous déplaisent, continua-t-elle, et jouissez de ce beau jour de mai...

A peine visible encore, le printemps commençait à parer la montagne. Des fils pâles éclairaient la vieille herbe écrasée et sombre des pâtures. Le long des haies, l'écorce noire des rameaux devenait luisante, comme si elle eût été perméable au torrent des sèves qui montaient de la terre. Les bourgeons, comme des milliers de petites graines, d'un vert ou d'un jaune incertain, commençaient à jaillir au bout des branches. Au sommet des sapins s'élançait la nouvelle pousse qui marque la croissance annuelle de l'arbre : c'était, dans toute la basse futaie qui précède la grande forêt, au-dessus des branches ténébreuses sur qui s'étaient posés tant d'hivers, un hérissement de tiges plus claires, fragiles et tendres d'aspect. Déjà élevé sur l'horizon, le soleil n'était pas chaud encore, mais sa tiédeur versait sur le monde une langueur exténuée.

— Reconnaissez-vous le printemps? demanda Hélène.

— Il m'oppresse un peu, répondit Claude.

— Mais en sentez-vous le parfum?

Comme il hésitait, elle lui montra, à leur gauche, les grands prés unis que longeait la route.

— Voyez : l'air tremble au niveau du sol. Ce sont des vapeurs qui s'élèvent... La terre a été chargée d'eau qui maintenant s'évapore. Cette odeur amère, profonde, c'est l'odeur du sol : voilà le parfum qui vous étourdit... le parfum de tout ce qui va naitre...

Et, après un instant de silence, elle continua :

— Le printemps est le plus beau moment de l'année, parce que c'est le moment de l'espoir. L'été réalise les promesses printanières. Mais bien souvent la réalité demeure inférieure à l'espoir... Autrefois je me demandais pourquoi tous les êtres subissaient au printemps une influence de joie... Maintenant j'en sais la raison... Ils sentent cet espoir !...

Ils arrivaient au point où la route commence à s'élever lentement, pour traverser le Mont Noir au col de la Savine. Devant eux, Pierre pédalait avec effort.

— Dès que tu te sentiras las, tu descendras, chéri !... lui cria sa mère.

— Oh ! je vais doucement !... je ne me fatiguerai pas !... répondit-il en se retournant.

— Tu ne dépasseras pas le premier chemin de droite... dit-elle encore. C'est là que nous devons entrer sous bois pour retrouver ton père.

— Je sais, je sais, maman... fit-il en riant. Au revoir, à tout à l'heure !... Vous marchez comme des tortues !

La route, large, blanche, parfaitement unie, s'élevait à travers la forêt et la partageait. Sous les sapins du Mont Noir, l'ombre était presque nocturne : le regard n'allait pas au delà des premiers arbres. Aux tournants, dans les fossés, la neige demeurait amassée, par plaques épaisses. L'odeur de la résine emplissait l'espace, et l'air froid, chargé d'aromes, soulevait en vagues immenses toutes les senteurs du bois.

— Le printemps n'a pas d'espérances pour tous les êtres, dit doucement Claude, continuant la conversation interrompue. Il en est qui ne reçoivent de lui qu'un surcroît de peines. Les saisons tristes conviennent mieux à ceux qui souffrent. Les saisons heureuses leur font, par contraste, sentir plus vivement leur mal.

— Le temps est un grand maître, répondit Hélène.

— Merci ! fit Claude, avec une ironie un peu amère.

La jeune femme rougit.

— Il me trouve stupide... Il a raison... se dit-elle.

Elle avait honte d'avoir pu proférer ce banal axiome. En même temps elle se sentait délivrée. L'entretien s'acheminait vers des confidences qu'elle ne voulait pas solliciter, mais que peut-être elle eût été contrainte d'accueillir. Elle en avait

peur, sans savoir pourquoi, et elle était heureuse de les avoir évitées, fût-ce par une balourdise, tout en tremblant d'avoir blessé Claude, ou de l'avoir peiné.

En effet, il changea de propos. Il l'interrogea sur les occupations de son mari, qu'ils allaient retrouver dans la forêt, sur ses heures de bureau et ses tournées dans les bois, feignant un intérêt courtois pour des besognes auxquelles il n'entendait rien. Il apprit ainsi, distraitement, que le garde général commande à trois brigades de quatre gardes, qu'il opère le balivage des coupes et marque les chablis...

— Mais qu'est-ce que le balivage? et qu'appelle-t-on chablis? se demandait vaguement Claude.

Il ne posa du reste pas la question et continua à écouter les explications d'Hélène. Gênée, sentant à quel point ces propos lui étaient indifférents, elle poursuivait, pour ne pas laisser tomber entre eux le poids plus dangereux du silence.

— En ce moment, si j'ai bien compris, il prépare une coupe? dit Claude.

Elle le renseigna, mais il ne l'écoutait plus. Il essayait de définir le son de sa voix. Calme, grave, sans notes aiguës, elle avait une sorte de douceur argentée. Claude la comparait à la voix plus nuancée d'Yvonne de Forges. Laquelle des deux contenait plus de caresses? Laquelle, se posant sur le cœur, y faisait naitre un plus brûlant désir?... L'une était trop savante, modulait avec trop d'art ses soupirs et ses suavités, se fardait de trop de

prestiges... Mais qu'elle était sensuelle et troublante ! sous quels attouchements, presque physiques, elle savait faire vibrer toutes les forces charnelles !... L'autre, dans sa simplicité, donnait l'impression d'une de ces beautés si parfaites que leur nudité s'expose chastement, sans voiles et sans secours. Elle éveillait en l'âme comme des ondes de noblesse et de pureté, le sentiment d'un idéal qui se réaliserait, et, féminine, avec des inflexions si tendres parfois, elle faisait naître des désirs moins troubles, mais plus profonds peut-être, un besoin d'adoration plus que d'étreinte.

— Je l'aime ! se disait Claude avec angoisse. Ah ! si elle m'aimait, mon amour pour elle dépasserait tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à ce jour ! ...Elle ne m'aimera jamais !...

Si près de lui, l'enveloppant d'un frais parfum de lavande et de verveine, blonde et svelte dans les clartés printanières, elle lui semblait irrémédiablement étrangère, séparée de lui par des obstacles dont aucune force humaine ne triompherait.

— Elle ne pourrait même pas concevoir la possibilité de m'aimer... songea-t-il encore.

Puis une autre pensée traversa son esprit :

— C'est la première fois que nous sortons ensemble, et que je marche seul auprès d'elle... Comme elle est indifférente et tranquille !

Il éprouvait une impression si douce qu'elle était dissolvante, et si douloureuse qu'elle l'oppressait comme un sanglot. Un appel retentissait en lui, et il le savait sans écho. Il était au bord d'un bonheur

qu'il n'atteindrait jamais. De la main, il eût pu la toucher... Et elle demeurait intangible... Sans parler, presque sans remuer les lèvres, il murmura son nom, d'une voix tout intérieure.

— Hélène...

Ce n'était qu'un soupir : il le sentait en lui sans le laisser s'exhaler. Ses lèvres tremblantes en étaient brûlées. Il ne s'apercevait pas de leur long silence. Mais elle, troublée, anxieuse, marchait plus vite, impatiente d'arriver.

— Voilà !... dit-elle enfin.

— Ce chemin? demanda Claude, arraché à son rêve.

— Oui...

— Comme vous avez été longs ! leur cria Pierre qui les attendait, assis sur un tronc d'arbre. J'ai enchaîné ma bicyclette dans un taillis. Un aigle ne l'apercevrait pas... On entend la voix des marqueurs, vous savez !

Le chemin, — une voie forestière de terre et de cailloux grossièrement concassés, — se détachait à droite de la route et conduisait en plein bois. Dans le lointain, on percevait en effet des voix d'hommes qui semblaient se répondre, et qui résonnaient sous les sapins, dans la profondeur des combes.

— Une des plus belles forêts de France !... dit Hélène à voix basse, avec un sentiment presque pieux.

— Comme vous l'aimez ! répondit Claude.

— Davantage d'année en année... à mesure

que je la comprends mieux... Vous verrez, quand vous la connaîtrez !...

Ils marchaient sans bruit sur la terre molle encore, dans un crépuscule violacé. Le soleil posait çà et là sur les aiguilles séchées et sur le feuillage mort du roncier de larges plaques argentées, qui paraissaient éblouissantes. A chaque pas, montait une senteur plus forte d'humus, de mousse détrempée, de champignons. Les framboisiers et les houx formaient un inextricable taillis, qui révélait la fécondité tumultueuse de ce sol. Le vent du col, qui passait sur les branches sans les agiter, emplissait le ciel d'un long chuchotement, sur lequel, d'instant en instant plus distinctes, sonnaient longuement des voix humaines.

Tout à coup, à un détour du chemin, ils se trouvèrent au pied d'une côte sur laquelle s'élevaient par centaines les troncs rigides des sapins. Les voix des forestiers retentissaient nettement. Entre les arbres, on les distinguait, qui cheminaient à pas lents, parallèlement les uns aux autres, en direction oblique. S'arrêtant d'arbre en arbre, ils annonçaient, dans une espèce de mélopée qui se prolongeait sous cette sombre voûte, sa hauteur et son diamètre. Puis, d'un coup de hachette, ils le marquaient. Robert Jarry, qui venait le dernier, portait leurs indications sur une feuille de pointage.

— Papa ! cria Pierre.

Le garde général se retourna.

— Voilà, mon petit !... Nous finissons la virée, et je descends...

Quelques minutes plus tard, il dégringolait la pente à grandes enjambées, tandis que les forestiers, restés au sommet, se groupaient sous un arbre et tiraient de leurs sacs les provisions qu'ils avaient apportées.

— Tu t'es décidé à visiter les hommes des bois dans leur repaire? dit Jarry à Claude Morize. Avoue que tu méprises singulièrement mes occupations !

L'écrivain protesta.

— Pourquoi donc?... Il ne s'agit que d'être heureux... Si ton métier te donne le bonheur...

— Il le lui donne, dit Hélène.

— C'est vrai ! déclara Jarry en riant. Ici, dans la forêt, je suis chez moi !... Je reconnais l'heure à la lumière, je prévois le temps d'après la direction du vent et la sonorité des troncs. Chaque arbre a pour moi sa physionomie et son caractère, et quand je marque, comme aujourd'hui, ceux qu'abattra la hache, j'éprouve presque de la mélancolie.

Assis sur une vieille souche, il s'était mis à manger : Pierre avait apporté le goûter dans un sac, accroché à son porte-bagage.

— Moi aussi, j'ai faim, dit-il.

— Tant mieux, chéri ! lui répondit sa mère. La promenade t'a fait du bien.

— Et toi? demanda Robert à son ami. Tu n'as pas l'estomac creux?

— Pas à ce point ! fit Claude. Pourtant, je consens à goûter, et cela ne m'arrive jamais.

— Nous aurons fort à faire, avant de te transformer en bûcheron, remarqua Jarry. Tu es trop élégant, mon ami !... Regarde-moi : tu verras comment s'habille un forestier.

Chaussé de brodequins, les jambes entourées de molletières, il avait déboutonné sa tunique d'uniforme que maintenait seulement le ceinturon de son revolver. Son teint était coloré par la marche et par l'air, et son regard était limpide comme celui des hommes qui vivent toujours au dehors. Il donnait une impression de force aisée et d'énergie tranquille qui n'était pas sans beauté.

— Évidemment, je suis un freluquet ! dit Claude avec un peu de dépit.

— Accompagne-moi dans quelques tournées, et je te promets du muscle et du souffle.

Il respira longuement, emplissant ses poumons de cet air odorant comme un vin capiteux.

— Sens-tu ces parfums? demanda-t-il. Moi, je les analyse. Je pourrais te dire ce qu'il y a là dedans de sapin ou d'épicéa, quelles sont les plantes qu'a chauffées le soleil, s'il y a des champignons dans la mousse et des cyclamens sous les taillis. Je te dirai, les yeux fermés, toutes les essences de bois qui nous entourent, et je te nommerai les herbes que tu n'aperçois pas. Tout cela est vivant... vivant et grisant !

— Oui, tu es heureux... dit Claude amèrement.

Le bonheur, c'est d'aimer ce qu'on fait, ce qu'on possède, ce par quoi l'on vit... C'est un sentiment que je ne connaîtrai jamais !

— Allons donc ! s'écria Jarry. Et ton métier?

— Mon métier m'embête, répondit Morize avec lassitude. Je suis usé, vidé, dégoûté...

Il s'arrêta brusquement, frappé au cœur par le regard d'Hélène. Aussitôt, elle baissa les yeux, et, très doucement, elle reprit :

— Vous avez tort de vous abandonner. Si vous êtes fatigué de Paris et de la vie que vous y avez menée, le remède est auprès de vous... Mais il faut consentir à en subir l'effet... Essayez d'aimer ce qui vous entoure. Intéressez-vous à la vie des montagnards. Les documents ne vous manqueront pas... Si vous voulez, je vous en ferai connaître... Je vous conduirai, lorsque vous serez en état de grâce, de grâce intellectuelle, chez un paysan de l'Abbaye qui est un des plus grands sages que l'on puisse rencontrer. Il a eu onze enfants. Cinq sont morts. Trois des survivants sont infirmes. Il ne se plaint pas de la vie : il la respecte et il l'aime... Ses parents avaient voulu faire de lui un savant, au moins un curé... Il a fait de fortes études, puis il est revenu à la terre. Extérieurement, c'est un campagnard semblable aux autres... Sa conversation vous étonnera... Voilà les êtres que vous devriez observer... Au lieu de peindre éternellement les ridicules ou les vices d'une société artificielle, vous peindrez des hommes, dont vous verrez la véritable essence, telle que la création l'a pro-

duite... Et peut-être un jour décrirez-vous ces grands bois, que vous ne connaissez pas, que vous ne comprenez pas encore, mais qui renferment plus de magnificence que tous les prodiges de l'art, et plus de religion que toutes les églises... Vous êtes né ici... Vous retrouverez le sentiment de votre terre... Vous la chanterez comme elle mérite de l'être...

Elle s'était animée en parlant. Sa voix grave était devenue plus chaude. Ses yeux brillaient. Claude fut sur le point de crier :

— Avec vous... oui, avec vous... par vous... j'accomplirai cette œuvre !...

Un instant, il abaissa ses paupières, recueillant dans la nuit de son cœur cette vision splendide ; puis, haussant les épaules, il murmura :

— A chacun sa tâche... Pour celle-là, je suis trop petit !...

Il y eut un moment de silence, chacun suivant sa pensée. Après avoir jeté un regard du côté de ses gardes, Jarry reprit à voix basse, et tandis que son visage exprimait une préoccupation assez forte :

— J'ai un ennui, Hélène... une sale histoire en perspective...

— Quoi donc?... fit-elle, alarmée.

— C'est avec cette fripouille d'Anzani... Et, se tournant vers Claude, il expliqua : un Corse qu'on a nommé dans ma brigade... Pourquoi, grâce à quels appuis, je l'ignore. Il a fait venir ici son frère, un maraudeur connu, qui loge dans

une maisonnette près du bois. Il ne se fait pas un mauvais coup en forêt dont il ne soit coupable. Or, ces derniers jours, deux pieds de sapin ont été coupés et emportés mystérieusement, par lui, évidemment. Et c'est ici que l'affaire s'aggrave : ils ont été coupés dans la partie de la forêt que devait surveiller Anzani... Il m'en a prévenu avec toute une mimique d'indignation, qui ne m'a pas trompé. Le vol n'a pu avoir lieu qu'avec sa complicité. Je le lui ai dit, j'ai ajouté que je ferais faire une enquête, et sa pâleur a confirmé mes soupçons. Il a senti que je chercherais sa révocation, et il m'a lancé un de ces regards de haine !...

— Prends garde ! dit Hélène en frissonnant. Prends garde !... Il voudra se venger !

— Oh ! je saurai me défendre... répondit Jarry.

— Veille à ce que ton revolver soit toujours chargé, papa ! murmura Pierre, les mains jointes, les yeux déjà pleins de larmes.

— Mais oui, mais oui, mon bonhomme !... dit Jarry en l'embrassant. Tu le chargeras toi-même !

Puis il se leva, et gaiement :

— Maintenant, remettons-nous au travail ! Vous êtes bien gentils d'être venus me dire bonjour. Il faut que je profite des deux heures de lumière qui nous restent encore. Vous autres, rentrez, avant que la fraîcheur ne vienne... Pierre, ne fais pas cette figure, sacrebleu !... Je te promets de revenir sur mes pieds... Adieu, mon vieux, à ce soir !... En attendant, je te lègue ma famille.

Il embrassa sa femme, et, après avoir serré la main de son ami, il se mit à remonter la pente, à longs pas rapides, comme un homme sûr de son souffle et de ses poumons.

— Il a une rude allure, dans sa forêt ! dit Claude.

— N'est-ce pas? reprit Hélène. Je suis heureuse que vous l'y ayez vu : il faut cela pour le bien connaître.

Ils attendirent quelques instants encore, jusqu'à ce que les forestiers eussent repris leurs formations de travail. D'un geste de la main, Robert Jarry les salua ; et l'on entendit la voix du guide, qui recommençait à annoncer, sur un ton de cantilène :

— Épicéa... soixante sur dix...

— Allons ! dit Hélène. J'ai peur du froid pour Pierre...

Ils repartirent. Quand ils arrivèrent sur la route, le gamin, qui avait extrait sa bicyclette d'un fourré, déclara à sa mère et à Claude :

— Je file en roue libre. J'arriverai une demi-heure avant vous.

— Sois prudent ! recommanda la jeune femme.

— N'aie pas peur, maman !

Tout en parlant, le bonhomme sauta en selle, partit à toute allure, se pencha audacieusement dans le premier virage, et disparut.

— Petits et grands, les hommes sont tous les mêmes, dit Hélène avec un soupir. Ils ne croient pas au danger qui ne menace qu'eux.

Claude se tourna vers elle, et lui sourit tendre-

ment. Les paroles de Robert Jarry résonnaient encore en lui :

— Je te lègue ma famille...

Cette plaisanterie s'éclairait d'une sorte de douceur symbolique, et il la gardait en lui superstitieusement.

Très lentement, ils se mirent en route.

— Vous paraissez lasse? demanda Morize à sa compagne.

— Je le suis un peu... répondit-elle. C'est l'effet du printemps, et de la promenade... Mais c'est une bonne fatigue.

— Laissez-moi vous offrir le bras?... dit Claude, presque à voix basse.

Elle frissonna légèrement, et fut sur le point de refuser, mais elle ne trouva pas les mots simples qui le lui auraient permis, et elle craignit de le froisser. Sans répondre, elle posa sa main sur l'appui qui lui était offert, et une anxiété soudaine l'envahit. Claude sentait son cœur battre en lui à coups précipités. De cette femme, si pure et si distante, ce seul contact lui paraissait un don plus précieux que le baiser d'une autre. Et peu de baisers l'avaient fait frémir autant que le poids presque insaisissable de cette main qui ne se prêtait qu'en se dérobant.

Ils marchèrent longtemps, en silence, suivant la route unie et douce, au-dessus de laquelle s'élevaient les sapins. Ils allaient, regardant devant eux, et ne pouvant parler. Chacun d'eux se croyait seul troublé. Oppressés d'angoisse, chacun d'eux

ne sentait que la sienne. Lorsqu'ils arrivèrent au bas de la descente, près de la scierie, Claude se tourna brusquement vers Hélène. Elle continua à regarder devant elle. Ses lèvres tremblaient. Elle eût voulu s'anéantir. A voix basse, il dit :

— Je ne suis pas heureux...

Elle ne répondit pas, mais, lentement, elle retira sa main, et, désormais étrangère, elle cheminait à côté de lui, sans paraître savoir qu'il était auprès d'elle. Une douleur si cuisante, si profonde, parcourut l'être de Claude, qu'il fut sur le point de crier. Des larmes lui remplirent les yeux. Il les refoula, silencieusement, et ils continuèrent leur route. Comme ils arrivaient à l'entrée du bourg, emporté par une impulsion soudaine, il osa murmurer son nom :

— Hélène...

Elle était si pâle que tout le sang de son visage paraissait avoir reflué à son cœur. Sans doute, elle attendait ce soupir, elle le savait inévitable, car elle ne marqua ni surprise, ni colère ; mais, à voix basse, elle répondit :

— Je serai votre amie... Mais que toute autre pensée vous quitte pour toujours...

Alors seulement, elle le regarda, non pour observer sa douleur, mais pour qu'il vît, dans les yeux qu'elle fixait sur lui, la force sans rémission de sa volonté. Il aperçut en effet, dans ces yeux limpides, assombris par la violence des pensées qu'il ignorait, une telle énergie, tant de pureté et de noblesse, une décision si puissante, qu'il

se sentit faible et presque vil devant elle. Une épouvante le traversa : celle d'être méprisé par elle. Elle le devina, à l'humilité désespérée de son visage ; faiblement, gravement, elle lui sourit, et elle ne se détourna que lorsqu'il vit une larme au bord de ses paupières.

Quand ils arrivèrent au but, Pierre, debout sur le pas de la porte, les accueillit en riant :

— Paresseux !... trente-cinq minutes de plus que moi !...

— Comme il vous ressemble !... dit Claude à mi-voix.

Elle lui tendit la main. Il la serra, sans oser y poser ses lèvres, et, de ces doigts frêles, qui frémissaient un peu, une onde ardente se dégagea qui le parcourut tout entier. Pierre, caressant et gamin, lui offrait son visage : il le saisit, l'embrassa avec tant de violence que l'enfant en fut surpris, puis radieux. Hélène, qui savait sur quelle chair il posait ce baiser, rougit soudain, et frissonna, brûlée jusqu'au sang par cette étreinte silencieuse, qu'elle recevait à travers son enfant.

VIII

Toute pensée de lutte s'abolit désormais : Claude fut tout entier à sa passion, et s'abîma en elle ; la volupté de n'être plus lui-même le saisit ; écrasé avec ivresse sous la domination de l'amour, il le laissa s'emparer de toutes les secondes de sa vie, son âme fut semblable à ces pinèdes méridionales qui, sous le vent du large, lorsqu'une étincelle est tombée sur elles, ne sont plus qu'un brasier. Ses jours, la plus grande partie de ses nuits, toutes ses heures de solitude, furent remplies par la voix unique de cet amour. Un mois se passa, sans qu'il proférât un aveu, sans qu'il prononçât devant Hélène un mot qu'elle eût le droit de lui reprocher, sans qu'il cessât un instant de l'envelopper de sa passion. Il vivait comme en un rêve, sachant bien qu'un jour jaillirait le cri que jusqu'alors il avait pu retenir, et laissant grandir en lui le sentiment que son cœur pouvait dissimuler encore.

Il se disait parfois :

— Quand parlerai-je?... Quand ne pourrai-je plus me taire?...

Le souvenir des mots prononcés sur la route

lui revenait à l'esprit. Il avait dit à Hélène :

— Je ne suis pas heureux...

Puis il avait murmuré son nom : elle avait tout deviné. Mais avait-elle compris l'immensité de sa passion?... Elle avait cru peut-être à un vertige sentimental, dont s'étaient faits complices la solitude, le silence de la forêt, la griserie du jeune printemps. Les jours suivants, elle l'avait, à la dérobée, observé parfois, avec une expression d'angoisse. Il avait surpris ce regard aigu, plongé au fond de lui-même. Mais il avait su se maîtriser, sourire simplement, paraître résigné ; et sans doute elle l'avait cru, puisqu'elle revenait, et que toute apparence de crainte abandonnait peu à peu son visage. Mais pouvait-elle ne pas subir, inconsciemment, la contagion d'un tel amour?... Claude avait en sa puissance muette une sorte de foi mystique. Pourtant il redoutait le moment où lui échapperait l'aveu définitif : l'explosion n'anéantirait-elle pas ce qu'il pouvait conserver d'espoir?... Il n'avait confiance qu'en ce long silence endormeur, qui unissait leurs vies comme la surface d'une onde immobile unit les fleurs qui la parsèment. Éloignées l'une de l'autre, inertes sur ce paisible miroir, les belles fleurs d'or vivent sans contact ; mais, au cœur invisible des eaux, chaque frémissement de l'une, si faible soit-il, se transmet à la sœur lointaine ; ainsi, dans la paix de chaque soir, les ondes d'un cœur devaient se transmettre à l'autre, et tous deux peut-être battaient à l'unisson.

En des minutes plus clairvoyantes, Claude s'épouvantait. Il essayait, par la pensée, de se placer en face de l'avenir, mais son imagination ne pouvait concevoir ce qu'il serait. Il ne croyait pas que l'amour pût se réduire à une ardente amitié, passionnée, mais chastement muette ; et la pensée de tromper un ami, qui autrefois ne l'aurait guère troublé, lui donnait maintenant, sinon une impression de dégoût, tout au moins de malaise et d'impossibilité. Il se disait :

— Si j'étais moins scrupuleux, je pourrais être plus violent, et je serais peut-être plus heureux.

Mais, pour la première fois de sa vie, il se sentait dominé par la hauteur morale d'un être supérieur à lui. Il s'en irritait, il s'en épouvantait. Puis un sentiment d'admiration involontaire venait se mêler à son amour, et y ajoutait une force nouvelle. Il connut alors, ce qu'il n'avait jamais soupçonné, que le besoin de la possession morale peut dépasser parfois celui de la possession physique. Il lui était arrivé, parfois, à la faveur d'un geste soudain, d'une attitude, d'un mouvement du corps, d'avoir la révélation de ce que pouvait être Hélène, dévêtue. Il la devinait, svelte, souple, d'une blancheur d'ivoire, dans cette période unique de la beauté féminine qui sépare la gracilité de la jeune fille de la richesse de la femme mûre, — conservant la fermeté nerveuse de l'une, possédant déjà un peu de la suave plénitude qui bientôt chez l'autre devient épanouissement ; il la voyait parfaite en ses proportions, avec ces jambes un peu

longues qui donnent au corps féminin l'élan d'une haute fleur vivante ; la douceur de son visage et la clarté de ses yeux devaient émaner de sa chair entière, et cette chasteté sensible offrait au désir un aliment nouveau... Mais il écartait ces images lorsqu'elles se présentaient trop vivement à son esprit ; lui qui jusqu'alors n'avait aimé que sensuellement, et aimé jusqu'à souhaiter parfois de mourir dans une étreinte, il éprouvait, à se figurer Hélène de la sorte, l'impression d'une trahison obscure, et d'une profanation envers elle. Si pure, elle dépassait le désir. Il lui semblait qu'il n'avait pas le droit de songer à elle en se la représentant autre qu'elle ne se montrait à lui ; et, sans grand effort, il parvenait en effet à discipliner sa pensée, et à introduire dans son amour, qu'il voulait rendre digne d'elle, un peu de la noblesse dont elle était le foyer. Il avait tout connu de la passion ; mais il commençait seulement à connaître l'adoration. Lui qui jusqu'alors n'avait souffert que de jalousies physiques, il éprouva ce que pouvait être la jalousie morale. La tendresse réciproque d'Hélène et de son mari lui donnait peu d'ombrage ; la pensée qu'un autre homme la tenait entre ses bras ne le torturait pas : elle ne s'offrait jamais à lui. C'était une de ces images impures qu'il ne pouvait unir à l'image d'Hélène. Mais il souffrait de l'amour qu'elle témoignait à son enfant. Là était la véritable racine de sa jalousie, la seule dont il fût parfois rongé. Cette âme qui lui demeurait presque fermée, l'enfant la possédait entière.

Lorsque Hélène parlait de son fils, ou lorsqu'elle lui adressait la parole, son visage changeait d'expression. Il s'animait d'une vie intense, étonnamment complexe. Il s'y mêlait de l'admiration, de l'attendrissement, une angoisse secrète, et pourtant toujours présente, mais aussi une fière et grave espérance. Elle, si savante à se garder toujours, elle se donnait tout entière lorsqu'elle nommait son fils. Il était la vie de sa vie, l'essentiel de son âme, le seul être sans doute au sujet duquel elle consentît à rêver, le seul aussi à qui elle appartînt sans réserve, avec toute la puissance de l'instinct, elle qui avait maîtrisé tous les instincts.

Lorsqu'il y songeait, Claude se demandait parfois si la jalousie, qui lui creusait le cœur, n'allait pas le porter jusqu'à la haine de l'être qui la faisait naître. Mais, dès qu'il le voyait, sa rancune tombait : il avait le visage de sa mère, il en avait les intonations, le timbre de voix un peu grave, la lenteur méditative ; il avait sa réserve craintive, ses silences, son regard limpide, si profond et si pesant parfois. Il était pour Claude une présence atténuée de celle qu'il aimait ; elle vivait en lui. Alors un peu de sa passion se mêlait à la sympathie spontanée que lui inspirait Pierre ; il devenait encore plus patient, plus dévoué, plus tendre ; toutes ses séductions enveloppaient ce petit être qui ne demandait qu'à les subir ; Claude se faisait aimer... Il voulait prendre place dans cette jeune âme, à côté des deux ou trois affec-

tions qui la remplissaient. Il rêvait d'être presque aussi cher à l'enfant que pouvait l'être sa mère ; et, parfois l'espoir le traversait qu'un jour peut-être elle serait jalouse, à son tour, de ce que tous deux seraient devenus l'un pour l'autre.

Claude soutint son rôle et garda son secret jusqu'au point où pouvaient le permettre ses forces, tendues à l'extrême. Il parvînt à endormir, pour un temps, les inquiétudes d'Hélène, et elle le crut guéri. Mais au moment où elle croyait pouvoir se rassurer il arrivait au terme de son énergie, et son visage allait abandonner le masque, chaque jour plus étouffant.

Ce fut un soir de juin.

L'air était d'une telle douceur que l'on avait ouvert toutes les fenêtres. Puis, comme le ciel était presque bleu, et que la terre brillait aux étoiles, Olympe Morize proposa :

— Si nous allions respirer un peu?

Ils sortirent. Par les allées sablées, ils gagnèrent le banc placé sous un antique noyer ; et, de là, ils découvraient, jusqu'aux forêts dorées de lune, toute l'étendue du plateau, avec le scintillement lointain d'un clocher contre la voûte céleste. La terre se recueillait dans le silence, sous l'immobile face d'or qui se penchait sur elle ; il semblait à Claude que, des prairies luisantes et des bois illimités, lui parvenaient des voix que lui seul entendait, et qui gonflaient son cœur de douceur et d'espoir...

Il fut tiré de sa rêverie par la voix d'Olympe Morize qui disait au garde :

— Venez-vous voir ma pépinière de sapins?... Ils ont grandi depuis l'an dernier. Ils dépassent maintenant les soixante centimètres... Au clair de lune, ils ont l'air, tout pressés qu'ils sont, les uns contre les autres, d'une forêt en miniature... une forêt vierge pour Lilliputiens... Venez voir...

— Vous ne craignez pas la rosée? demanda Jarry.

— Je m'en moque un peu ! fit-elle. Mes vieux pieds en ont vu d'autres. Cent mètres de prairie ne me font pas peur.

— Eh bien, allons !

Hélène se leva aussitôt.

— Ah non ! pas toi !... déclara son mari. Ce serait imprudent. Tu n'es pas chaussée pour piétiner dans l'eau.

Et, comme elle allait insister :

— Mais non !... Je ne veux pas que tu te mouilles... Morize te tiendra compagnie ici.

— Avec plaisir ! répondit Claude.

Elle se rassit sans un mot, et tous deux demeurèrent seuls, dans la nuit du grand arbre, dont les rameaux sous la lune semblaient déchiqueter de l'or. Tandis que s'éloignaient les voix du garde et de sa vieille amie, ils demeuraient silencieux, d'un silence qui semblait traduire le trouble de leurs cœurs, et s'appesantir avec lui. Il était si chargé d'angoisse qu'Hélène eut la soudaine intuition d'une catastrophe inévitable. Elle se leva

brusquement, et regarda tout autour d'elle, comme pour chercher un refuge dans l'ombre ; et, dans cette ombre la voix de Claude monta tout à coup, presque indistincte, tremblante, si exténuée d'amour qu'elle n'était qu'un murmure dans la nuit, tandis qu'il disait :

— Hélène... Hélène !... Écoutez-moi !...

D'une voix plus basse encore, elle répondit :

— Jamais !...

Elle s'éloigna d'un pas, droite et blanche, pour entrer dans une région plus ténébreuse, où disparaîtrait son visage. Elle aurait voulu fuir, et n'osait se mouvoir, parce que l'obscurité était son seul refuge. Sans s'approcher, il lui parlait encore. Il ne voyait d'elle qu'une silhouette aux contours vagues ; il ne savait même pas si elle entendait ses paroles.

Il lui disait, d'une voix sourde, haletante, rapide :

— Hélène, Hélène, je ne puis plus me taire, et je ne sais ce que je vais vous dire... Si vous avez cru mort l'amour que je vous avais laissé deviner, c'est que je jouais un rôle dont j'ai honte aujourd'hui... J'ai pu vous tromper, mais mon amour ne m'a jamais quitté. Il a grandi pendant que je le dissimulais, maintenant il est toute ma vie... Il n'y a pas un instant du jour, Hélène, pas un instant qui pour moi ne soit rempli de vous... Lorsque je ferme les yeux, je vous vois paraître, et partout, dans la maison, j'entends votre voix, je trouve votre sourire... Laissez-moi parler, ne me fuyez pas, Hélène !... Si vous saviez ce que j'ai souf-

fert, vous auriez pitié de moi... Je suis arrivé ici usé, brisé, sans espoir. Je n'avais plus rien d'intact dans le cœur ni l'esprit. J'attendais l'heure où le dégoût de moi-même serait assez fort pour me donner le courage d'en finir... Je vous ai vue... Je vous ai aimée... J'ai compris ce que pouvaient être certaines âmes. Je me suis méprisé, mais d'un mépris qui m'a soulevé au-dessus de moi-même... Aujourd'hui, si vous le vouliez, Hélène, si vous me l'ordonniez, pour vous, par la puissance de votre amour, je redeviendrais un homme... Je trouverais en moi des facultés nouvelles, une puissance que vous ne soupçonnez pas, une bonté, aussi, qui me viendrait de vous... Vous ne pouvez imaginer de quel effort je serais capable pour me rendre un peu digne de vous... Pour vous, par vous, je posséderais une invincible énergie, j'aurais un idéal, je marcherais vers lui... Ah ! Hélène !... Hélène !... Vous ne pouvez imaginer la violence de mon amour !...

— Aime-t-on ce qu'on méprise? répondit-elle presque brutalement et en se tournant à peine vers lui. L'aveu de votre amour est un cri de mépris. Si vous m'aviez aimée, vous auriez su vous taire... Vous n'avez su que m'insulter !... Qu'attendiez-vous ! Qu'espériez-vous?... Une trahison?... De moi?... Pourquoi me parlez-vous d'énergie, de bonté, d'idéal?... Pour m'attirer dans votre piège?... Pour que je mente à ce qui, selon vous, vous a séduit en moi?... Il vous faut une

femme !... J'ai un mari qui est votre ami, un enfant qui vous adore... Vous déshonorerez le mari, vous détruirez peut-être le bonheur de l'enfant... mais vous séduirez la femme !... Ah ! pourquoi n'avez-vous pas gardé le silence? Il me permettait de vous estimer, de vous plaindre, de vous conserver, au fond du cœur, une amitié fidèle... qui m'était douce peut-être... Vous avez tout tué !...

Sous la violence de cette riposte, Claude demeura stupéfait, écrasé. Toutes ses pensées, brisées, se heurtaient en tumulte. Il balbutiait :

— Hélène !... Hélène !...

Avec passion, avec désespoir, avec l'impression que tout ce qu'il avait pu rêver venait de tomber dans un gouffre, il la suivait d'un regard égaré, tandis qu'elle s'éloignait de lui. Elle alla jusqu'au bord d'une haie qui séparait le jardin des prairies. Là, elle s'arrêta. Les buissons épais l'enveloppaient. Claude la devinait à peine. Pourtant il lui sembla qu'elle portait un mouchoir à ses yeux, et il crut entendre un sanglot étouffé. Alors son amour fut plus fort que sa crainte. Il se leva, courut à elle, et il la supplia :

— Hélène ! Je vous ai offensée... Mais ce n'est pas mon cœur qui a commis l'offense. Je vous jure que mon amour est pur, si pur que vous n'en pouvez pas rougir !... Je ne vous en parlerai plus... J'avais trop demandé à la vie... Qu'elle m'accorde votre pitié, qu'elle me laisse l'amitié que vous m'aviez promise, et je m'estimerai heureux... Je

saurai faire taire mon amour... Vous pourrez l'ignorer...

— Il se dressera toujours entre nous ! répondit-elle d'une voix moins dure, et qui tremblait. Il ne fallait pas parler !... Maintenant, vous avez fait l'irréparable. Je ne puis croire à vos promesses : vous savez trop vous-même que vous ne les tiendrez pas !... Toujours, auprès de vous, je penserai à cette minute, j'en redouterai le retour... Vous n'avez pas su vous en contenter, de cette amitié que je vous avais offerte, vous n'avez pas compris le pacte qu'elle vous imposait... Comment pourrais-je vous revoir?...

— Puisque vous êtes sûre de votre cœur, que craignez-vous de moi? s'écria Claude douloureusement. Ah ! votre conscience, votre raison, sont des armes si dures !... Elles vous protègent contre tout !... Que peut vous faire ma présence?

Hélène baissa la tête. Claude, debout tout auprès d'elle, distinguait son visage, blanc dans la nuit. Elle avait les yeux presque fermés, et, dans toute son attitude, se peignait une soufffrance qui l'accablait.

— C'est moi qui vous en supplie !... murmura-t-elle enfin. Accordez-moi de ne plus vous voir... Je ne le pourrais pas sans angoisse et sans peur... Non, certes, je ne crains pas de manquer jamais à ma foi... J'aime ceux que je dois aimer : il ne m'en coûte pas de leur rester fidèle... Mais je suis trop votre amie pour ne pas ressentir votre peine.

— Loin de vous, sera-t-elle moins cruelle?

Hélène demeura un instant hésitante.

— Je ne la verrai pas... fit-elle à voix basse.

— Il vous suffit de ne plus la voir pour n'y plus penser?... dit Claude amèrement. Quelle amitié vivante vous ressentiez pour moi !

— Vous me faites mal... Taisez-vous !... répondit-elle dans un mouvement de brusque passion. Peut-être ai-je peur de ma faiblesse et de ma pitié ! Peut-être ai-je l'espoir que l'éloignement, l'absence, la certitude que tout effort est vain, vous aideront à m'oublier et à vous consoler... Je ne sais... Vos paroles m'ont bouleversée... J'ai besoin de repos, d'isolement, d'un long silence... Je vous supplie de ne pas me revoir !

— Vous me chassez? demanda Claude.

— Je vous conjure de rendre à ma vie la paix et la sécurité, répondit Hélène lentement.

Il resta un instant silencieux. Tout se brisait et se déchirait en lui. Il eût voulu crier de douleur et d'impuissance ; et, tremblant, les dents serrées, il retenait un sanglot. Tout à coup, il entendit la voix de Jarry, qui revenait. Il se tourna vers Hélène, et, une seconde, il la considéra, incertain, vacillant, se demandant s'il allait se jeter dans ses bras et la briser contre sa poitrine, ou s'agenouiller devant elle et lui demander pardon.

— Je partirai... dit-il enfin.

Hélène le regarda. Pendant un instant, leurs yeux brillants de fièvre, sombres dans les ténèbres,

se pénétrèrent avec une violence muette. Puis elle lui tendit la main, en murmurant :

— Merci...

Et jamais elle ne devait oublier la sensation de brûlure que fit courir jusqu'à son cœur la chute d'une larme sur sa main nue.

IX

Le lendemain matin, lorsque Claude descendit de sa chambre, vers huit heures, Mlle Morize l'accueillit avec une surprise inquiète :

— Es-tu malade, mon grand? lui demanda-t-elle. Tu es pâle, tu as les traits tirés et les joues creuses. Tu n'as pas dormi?

Il saisit aussitôt le prétexte qu'elle lui offrait.

— Non, dit-il. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. La migraine m'a empoigné, et elle me tient bien.

— Les campagnards auraient-ils raison? reprit la vieille fille. Ils prétendent que rien n'est plus dangereux que de s'arrêter sous un noyer. Tu y es resté longtemps, hier soir... Peut-être en as-tu senti l'influence?

— Votre diagnostic est d'une sûreté qui fait frémir! répondit Claude. J'ai pris mon mal sous le noyer... Je me l'étais déjà dit... Mais là n'est pas le plus grave.

— Qu'y a-t-il? demanda la vieille fille, subitement effrayée.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin, de mon agent de change, une lettre qui me rappelle d'urgence à Paris. Vous savez que j'ai toujours quelque peu

joué à la Bourse. Certaines valeurs ont baissé ces temps-ci... Je ne vous explique pas tout cela, c'est assommant... Bref, la situation est sérieuse, et il faut que j'aille m'en occuper si je ne veux pas me voir rogner les maîtresses plumes des ailes.

— Tu perds beaucoup? fit Olympe Morize anxieuse.

— Je ne sais... — Et il lança un chiffre au hasard : — Cent mille, peut-être... Peut-être moins, si l'on arrange les choses.

— Mais as-tu bon espoir?

— Excellent... Oh ! je suis plein d'espoir... Ma vie est pavée d'espoir !

— Comme tu es bizarre, ce matin ! dit Mlle Olympe... Me promets-tu que tu ne me caches rien?... Tu ne vas pas te battre en duel, au moins?

— Non, ma parole !... je vais m'occuper d'affaires d'argent, comme je vous l'ai dit... A mon âge, il vaut mieux songer à l'argent qu'à l'amour.

— Oh !... l'un va souvent avec l'autre... fit Olympe distraitement. Mais tu me parais souffrant, et tu m'inquiètes... Tu ne vas pas partir dans cet état?

— Il le faut !

— Aujourd'hui?

— Ce matin.

— Mais c'est insensé !

— C'est indispensable.

Pendant quelques secondes, la vieille femme le regarda, de ses yeux restés clairs. Elle avait un petit mouvement sénile et saccadé de la tête ; et

ses mains, posées sur le dossier d'un fauteuil, tremblaient.

— Ce départ m'effraie... murmura-t-elle enfin.

— Que craignez-vous donc?

— De ne pas te revoir... dit-elle à voix plus basse encore.

— Mais c'est enfantin, ma bonne tante! s'écria Claude. Voyons!... De nous deux, lequel est le plus malade?... C'est moi!... Vous ne me condamnez pourtant pas?... Vous m'accordez encore quelques années de vie... Alors, que redoutez-vous?

Elle haussa un peu les épaules. Ses yeux, qui ne savaient plus pleurer, avaient rougi. Elle dissimula pourtant son angoisse du mieux qu'elle put.

— J'étais trop heureuse de t'avoir auprès de moi, expliqua-t-elle enfin. Je m'y habituais... et on a toujours tort de s'habituer au bonheur... Peut-être aurais-je été plus brave si ce départ avait été moins brusque... J'ai été surprise, je me suis laissée aller. A mon âge, tu sais, on n'est jamais sûr, si solide que l'on se sente, de voir se coucher le jour qui commence... J'ai rêvé de t'avoir près de moi quand je fermerais les yeux... Tu me promets que tu reviendras?

— Mais sûrement, ma bonne tante... Sûrement... Si vous vous sentiez fatiguée, à peine souffrante, ou même inquiète sans raison, télégraphiez-moi, et, le jour même, je reviens...

— Tu ne dis pas cela pour me tranquilliser?... Tu le promets?... C'est bien vrai?

— Rien n'est plus vrai... Je le promets... Je le jure si vous voulez ! Et vous pouvez me croire : je m'en vais parce qu'il le faut... Mais si je m'écoutais, je reviendrais demain !

Le soir même, Claude arrivait à Paris, et rentrait dans son appartement du quai Voltaire. Il habitait là une très vieille maison, et son cabinet de travail, vaste, démesurément haut de plafond, donnait d'une part sur le quai, d'autre part sur une large cour pavée, moussue, silencieuse comme un jardin de couvent.

La concierge fut stupéfaite de le voir.

— C'est vous, monsieur Morize?... Vous voilà de retour?... Mais vous ne m'avez pas écrit pour me prévenir?... Si vous m'avez écrit, je n'ai pas reçu la lettre !

— Non, dit-il laconiquement. J'ai dû partir à l'improviste.

— Ah ! c'est ça !... Je me disais aussi : C'est bien curieux !... Dans la vie, n'est-ce pas, on ne sait jamais?... Mais c'est ennuyeux, tenez !... J'ai justement fait suivre des lettres ce matin. Si j'avais su que vous étiez pour revenir...

— On les renverra, dit Claude. Je ne suis pas pressé.

— Oh ! bien sûr !... Des lettres, n'est-ce pas... Si c'est bon, ça reste bon, n'importe quand ça arrive... Et si c'est mauvais, ça peut attendre... Faut-il vous chercher un valet de chambre?... Précisément, ce matin, le boucher me disait que le

chauffeur de M. Weiss-Godchaux... vous savez bien, le banquier d'en face !... avait son frère qui voulait se placer...

— C'est inutile, répondit Claude en coupant net ses explications. Je ne sais quelle sera la durée de mon séjour. Peut-être devrai-je partir en voyage. Vous me ferez mon service, et je mangerai au restaurant.

La concierge se confondit en expressions de gratitude.

— Sûrement, monsieur Morize... Ce sera avec plaisir... Des locataires comme vous, on n'en a pas souvent, je le dis tous les jours... Si jamais vous voulez manger chez vous... une supposition qu'il pleuvrait, par exemple... vous savez que je suis été cuisinière chez Mme la baronne de Vineuil...

— Entendu ! dit Morize. Vous me ferez porter mes bagages !...

Et, tournant le dos, il monta le large escalier de pierre que bordait une rampe de fer forgé. La tête basse, il entra chez lui. Dans la pénombre de cette demeure taciturne, qui sentait le passé, il éprouvait une impression d'accablante solitude. La tristesse des choses s'ajoutait à la sienne. Pour alléger un peu le poids du crépuscule, il tourna tous les commutateurs, et le logis s'embrasa de clartés, comme aux jours de fête, lorsque, jadis, il attendait une maîtresse. Cette sensation de lumière violente lui fut si pénible qu'il éteignit aussitôt presque toutes les lampes, et ne

laissa brûler que celles dont la flamme était adoucie par des verreries mates. Mais les aspects familiers de son cabinet de travail lui demeuraient douloureux. Il restait là, le chapeau sur la tête, les mains dans les poches, comme un étranger qui inspecte une chambre d'hôtel. Tous ces objets, qui formaient jadis le décor de sa vie quotidienne, lui étaient devenus indifférents. Ces tableaux de primitifs italiens, ce divan revêtu de chasubles aux tons fauves, les livres, les bibelots, tous ces souvenirs qui évoquaient des désirs, des recherches, des conquêtes, des heures de joie, tout ce qui s'était uni à ses pensées d'autrefois, s'imprégnant de sa présence et s'animant de ses rêves, tout s'était détaché de lui. Les liens s'étaient brisés entre son cœur présent et son existence passée. La tête alourdie par le voyage, il ne se sentait pas souffrir. Son âme était lourde, chargée de dégoût.

Lentement, en homme pour qui chaque seconde est un ennemi qu'il faut vaincre, il se défit de son manteau ; le plus petit effort l'accablait. Il jeta son chapeau sur un fauteuil, puis, allumant distraitement une cigarette, il vint à sa fenêtre, l'ouvrit, regarda...

Le carillon de Saint-Germain-l'Auxerrois sonnait huit heures. C'était l'un des moments du jour où la rue parisienne gonfle ses flots et accélère son allure de fleuve emporté. En une vision confuse, dans le tumulte des timbres, des sifflets, des cornes d'appel, Claude apercevait la cohue

mouvante des voitures et des autos, le passage furieux des longs tramways, sous les roues desquels jaillissaient des gerbes d'étincelles bleues, comme s'ils eussent fendu de leurs roues des nappes de liquide enflammé, l'agitation de ces milliers d'êtres humains, affairés, noirs, qui débusquaient des ponts, couraient sur les quais, s'engouffraient dans les rues, enveloppés dans une rumeur confuse et tourbillonnante, cependant qu'entre ses parapets de pierre, la Seine, lente, obscure, moirée d'or, de pourpre et de vert, creusait aux piles des ponts des gouffres de ténèbres. Sur l'autre rive s'allongeaient les bâtiments du Louvre, les Tuileries, l'Orangerie... Dans le lointain s'étalait une fournaise trapue et gigantesque, dont l'embrasement faisait du ciel comme une coupole de feu : le Grand Palais... Tout ce décor, dans lequel s'agitait la vie la plus intense de l'univers, Claude le considérait jadis avec cette émotion altière que donne à l'artiste un spectacle de noblesse, de force, d'humanité toute-puissante. Il se sentait alors un des éléments de ce vaste creuset où se fond la pensée humaine ; Paris lui parlait par toutes ses voix, et, à chaque retour, il y retrouvait sa patrie véritable. Il ne le reconnaissait plus désormais. Son âme avait épousé une autre terre ; un nouvel amour l'avait réuni au sol de tous ses morts ; et, devant ce frémissement de fourmilière humaine, il ferma les yeux pour voir, au fond de lui-même, la forêt droite, muette et religieuse, dont

l'ombre enveloppait tout ce qui l'attachait à la vie.

Il ferma sa fenêtre, et rentra. Il se trouvait en cet état de stupeur où nous laissent les douleurs trop déchirantes, comme si, dans leur violence même, se trouvait une puissance d'engourdissement, qui nous aide à reprendre des forces pour mieux souffrir ensuite. C'était la veille au soir qu'il avait prononcé les mots irréparables... Il revoyait la nuit immense, dorée par la lune, la brume au fond de la vallée, et, dans l'ombre du noyer, une forme pâle, la plus harmonieuse des formes humaines... La vie était-elle autre chose qu'un rêve?

— Pourquoi penser?... se dit-il encore. Pourquoi souffrir?...

Machinalement, il ouvrit ses valises, en tira ses vêtements, fit sa toilette, se changea. Puis il sortit. Il était près de neuf heures, il allait dîner.

Et la morne vie solitaire recommença pour lui.

Il passa ainsi quelques jours, indifférent et étranger à tout. Un seul goût lui restait : celui de la solitude. Pour ne voir aucun de ses amis, il fuyait les restaurants et les cafés où il eût risqué de les rencontrer. Une brasserie alsacienne, qu'il avait découverte boulevard Saint-Germain, devint

son refuge, lorsqu'il était chassé de son cabinet par la présence de sa concierge. Parfois, il prenait une auto, et se faisait conduire au Bois. Là, il marchait longuement, poursuivant la fatigue. Près de Neuilly, il avait trouvé une petite sapinière, grêle de troncs, pauvre de branches, n'ayant pour sous-sol que des aiguilles desséchées. Il s'en dégageait pourtant un bon parfum résineux, et ces arbres dégénérés lui rappelaient ceux de la terre natale. Il se disait parfois :

— Ce n'est pas le pays que j'aime... Il se confond pour moi avec l'être qui l'anime à mes yeux.

C'était vrai. Mais, pour avoir passé par cet intermédiaire humain, l'attrait qu'il éprouvait pour ce sol âpre et sans douceur n'en était pas moins réel, et l'éloignement l'augmentait encore.

Les lettres qui, de deux jours en deux jours, lui étaient adressées par Olympe Morize, lui portaient une senteur agreste. Elle lui disait :

— Jamais je ne m'étais sentie si épistolière. Il a fallu ton passage pour me donner cette manie. En t'écrivant, je me crois auprès de toi ; je supplée un peu au vide qu'a laissé ton absence... Combien de temps se prolongera-t-elle?... Ne vas-tu pas te laisser reprendre par tous les plaisirs de Paris?... Comme notre bourgade et notre vieille maison doivent te paraître mesquines, maintenant que tu retrouves tes habitudes anciennes, tes théâtres, tes livres, tes amis !...

Dans ces bavardages affectueux, il cherchait, avant tout, le mot qu'espérait son cœur. D'un

coup d'œil rapide, il parcourait la lettre. S'il trouvait le nom auquel se suspendaient toutes ses pensées, l'émotion le saisissait. Il lisait avec avidité, les yeux brûlants, la gorge serrée. Presque chaque fois, la vieille fille lui parlait de ses amis.

— Pierre a été désespéré de ton départ imprévu. Il paraît qu'il en a pleuré. Son père lui a tant affirmé que ton absence serait courte, qu'il s'est enfin apaisé. Mais il répète obstinément : Pourquoi ne m'a-t-il pas envoyé prévenir?... Je serais au moins allé à la gare !... Moi, jamais je n'aurais pu partir, même pour trois jours, sans lui dire adieu !... Je l'aime plus qu'il ne m'aime !... Il a, paraît-il, pris une grande résolution : chaque matin, il étudie son latin, tout seul. Il fait des versions et des thèmes. Il entasse les devoirs. Quand tu reviendras, tu seras stupéfait de ses progrès... C'est du moins lui qui l'affirme, et il a décidé qu'il en serait ainsi...

Elle lui écrivait, un autre jour :

— Les Jarry sont mon salut. Ils viennent me voir tous les soirs. Te dirai-je que mon sempiternel piquet me passionne moins depuis que tu n'es plus là pour te moquer de moi?... Hélène, ces temps-ci, semble distraite et préoccupée. Je suis convaincue qu'elle ressent quelque mélancolie de ton absence. Elle ne m'en a rien dit, mais elle ne peut être impunément privée des bonnes causeries qu'elle avait avec toi. Je crois du reste qu'elle a d'autres soucis, que j'ignore. Mais tu sais comme elle est fière !... Elle dissimule ses

faiblesses, et je la froisserais en l'interrogeant. Depuis ton départ, je n'ai pas pu la décider une seule fois à se mettre au piano, ni à chanter. Elle s'assied à côté de nous, et brode toute la soirée. Il faut lui parler de Pierre pour qu'elle redevienne elle-même... Tu avais donné à notre vie un charme nouveau... Elle reprend son ancienne monotonie, mais ce qui nous paraissait naturel autrefois nous pèse aujourd'hui... Tâche d'expédier tes affaires, et viens vite nous secouer un peu... Nous nous momifions sans toi !...

Quelques lignes, enfin, dans une lettre par ailleurs indifférente, devaient le bouleverser.

— Hier matin, écrivait Olympe Morize, je suis descendue au village pour demander au menuisier de venir refaire un bout de la barrière, qu'ont démolie les vaches. En passant devant la maison des Jarry, j'ai entendu qu'Hélène jouait. Je me suis arrêtée. C'était ce prélude de Chopin que tu avais écouté un jour, debout sur le trottoir, et que tu t'es fait rejouer trois ou quatre fois depuis. Cela m'a rappelé les soirs où tu étais là et, ma foi, je suis restée sur la route, à mon tour, pour écouter aussi. Le morceau fini, je suis entrée en coup de vent, et j'ai dit à Hélène : « C'est ainsi, petite capricieuse, que vous jouez pour vous, quand vous refusez de jouer pour moi?... » Elle m'a répondu qu'elle avait seulement voulu vérifier l'accord de son piano. Puis ce pauvre Pierre est arrivé, et il t'a réclamé une fois de plus... Du reste, il va t'écrire...

A mesure qu'il lisait ces phrases, Claude sentait son cœur battre à coups plus violents. Frémissant d'émotion, il se disait :

— Elle ne m'a donc pas complètement oublié !... Mon souvenir ne lui est pas odieux, puisqu'elle ne redoute pas de l'évoquer, pour elle seule... Elle a voulu mon départ, mais elle me garde auprès d'elle... Peut-être, un jour, me pardonnera-t-elle, et me rendra-t-elle le droit de la voir !...

Se laissant emporter par ces rêveries où tous ceux qui souffrent aiment à se perdre, il se représentait Hélène, *fière*, comme disait la vieille Olympe, et n'avouant pas ses faiblesses, même vis-à-vis d'elle-même, mais accessible à la pitié, et peut-être même au pouvoir d'un amour qu'elle subirait en le détestant.

— Qui sait, se demandait-il, si ce n'était pas pour se sauver qu'elle m'a contraint de partir? Si sa dureté avait été feinte?... Sa résolution, sa hauteur, son indignation, cachaient peut-être le trouble de son âme. Sans quoi, pourquoi m'aurait-elle dit :

— Je vous adjure de rendre à ma vie le calme et la sécurité?...

Plus il y songeait, plus ce dernier mot lui apparaissait comme la supplication d'un être qui ne veut pas succomber, mais qui se sent au bord de l'abîme. La pensée qu'elle s'était approchée de l'amour le soulevait. Il se disait :

— Je n'aurais pas dû partir !... Toute femme

succombe à une volonté opiniâtre... Notre amour l'aurait torturée, mais elle y aurait trouvé des joies égales à ses souffrances...

En même temps qu'il se plaisait à ces rêveries, il les sentait chimériques. Il s'était trouvé devant un cœur où ne pouvaient pénétrer le mensonge et la tromperie. S'il avait continué à suivre son impulsion, Hélène eût tout brisé entre eux ; elle n'eût reculé devant rien pour sauvegarder la paix de son foyer et rester fidèle à sa foi.

— C'est parce que je suis parti, se disait-il alors avec une conviction désespérée, c'est parce que je suis parti et qu'elle n'a plus à me craindre, qu'elle consent à penser à moi... Mon souvenir ne l'épouvante pas : il est désarmé devant elle. Elle peut y trouver une douceur : elle n'aurait pas supporté ma présence !

Au reste, il reconnaissait qu'un tel amour était insensé. Même légère, et semblable à tant de femmes, elle ne pouvait tromper son mari dans ce village où tous les pas sont épiés, où tous les cœurs sont transparents. Il eût donc fallu l'éclat d'un scandale, d'une fuite, qui aurait brisé le ménage et peut-être tué l'enfant?... Cet amour impossible n'eût pas dû naître !... Il fallait le détruire et s'en délivrer. !

— Il le faut !... Il le faut !... se répétait Claude. Nous nous résignons bien à l'inévitable : la vieillesse... la mort... Ici aussi, je dois consentir... A quoi bon m'obstiner?... Il faut consacrer toutes

mes forces à chercher l'oubli, à tuer mon cœur. Mais comment? Comment?...

Il attendait impatiemment cette lettre d'enfant, qui lui était annoncée. Pendant deux jours, il ne pensa qu'à la minute où il la recevrait, tout animée du charme de celle près de laquelle elle aurait été écrite, pleine d'une âme qui serait un peu la sienne, et d'un cœur formé par le sien.

Il la reçut enfin. Ses yeux étaient pleins de larmes tandis qu'il lisait ces pages, à la fois candides et riches d'une sensibilité déjà subtile :

Mon cher maître et mon ami,

Je ne vous ai pas encore écrit parce que j'étais fâché contre vous, mais j'ai pensé que cela vous était égal de ne pas recevoir de lettres de moi, puisque vous m'aviez quitté sans me dire au revoir. Tandis que moi, j'avais de la peine parce que je ne vous écrivais pas. Alors je vous écris pour mon plaisir. Je m'ennuie beaucoup depuis que vous êtes à Paris. Je m'ennuie beaucoup plus qu'avant de vous connaître. Tous les jours je vais à bicyclette par le petit chemin qui conduit chez vous, et je regarde la maison à partir du tournant. Vous n'êtes plus dans le jardin. Je demande de vos nouvelles à Mlle Olympe. Elle ne sait pas quand vous reviendrez et elle me dit que vous ne le savez pas non plus. Chaque jour, je pense : « Ce sera pour demain !... » Ce n'est jamais vrai. Mais en me le disant tous les jours de ma vie, un jour, il faudra bien que ce soit vrai... Je fais beaucoup de latin tout seul. Je récite mes leçons à maman, et elle me dit que je les sais très bien. Je fais des tas de devoirs, un plein cahier. Jamais vous n'aurez le temps de corriger toutes mes fautes !...

Si vous saviez comme il fait beau, vous reviendriez plus vite. Les chardonnerets font des nids dans mon jardin. Vous ne reconnaissez pas les oiseaux, mais les

chardonnerets sont faciles à reconnaître. Ils sont très petits, avec des bandes jaunes sur les ailes, et du rouge. Je sais faire des pièges pour les prendre, mais je leur rends leur liberté. Maintenant, je suis moins triste, parce que je vous écris, mais le soir, dans mon lit, je pleure en pensant que vous êtes parti sans me dire au revoir. N'ayez pas de chagrin à cause de moi : j'aime beaucoup pleurer. On a toujours de la peine, même sans savoir pourquoi : quand on pleure, la peine s'en va avec tous ces petits diamants brillants... Ce sont les larmes, vous savez?... Je suis sûr que vous me trouvez bavard. Si j'avais d'autres idées, j'écrirais encore. Papa n'est pas là ; il est dans la forêt. Il surveille toujours le garde corse. Un jour, il le prendra... Gare à lui !...

Je viens de demander à maman ce qu'il fallait vous dire de sa part. Elle est restée si longtemps que je croyais qu'elle ne voulait pas me répondre. Alors je lui ai redemandé, et elle m'a dit de vous dire : « Courage !... » Moi, je vous embrasse bien fort, mon cher maître et mon ami.

Votre élève,

PIERROT.

Toute cette lettre, qu'il avait lue avec émotion, s'effaça pour Claude lorsqu'il arriva à ce mot : « Courage !... » C'était un mot d'*elle* et qu'elle avait prononcé pour lui, après avoir longtemps pensé à lui. Il entendait la belle voix grave, pure, si douce et si ferme, qui, dans ces deux syllabes, mettait tant de pitié, d'amitié fidèle, et le désir, profond et triste, de le sauver. Il eut à cet instant la volonté de se rendre digne de l'amie lointaine. Courage !... lui disait-elle. Il serait courageux !... Il tâcherait d'oublier et de reprendre sa tâche interrompue. S'il appelait encore dans ses rêves ce visage trop aimé, ce serait avec un sentiment d'adoration pieuse, en suppliant qui demande

secours, et cherche dans un regard la force que n'a pas son cœur. Il serait tel qu'elle l'adjurait d'être !... Un élan intérieur le soulevait, le portait vers la noblesse morale, le renoncement aux passions égoïstes, l'asservissement au devoir.

— Que ferait-elle à ma place? se disait-il.

Il le savait :

— Elle s'imposerait une besogne quotidienne. Elle s'y donnerait de toute son âme. Elle saurait se forcer à l'oubli, jusqu'au jour de la guérison totale. Sa devise serait le mot qu'elle m'adresse : « Courage !... » Je comprends sa pensée... Il me reste à trouver la force d'y conformer ma vie !...

X

Durant quelques jours, Claude lutta ; il se répétait, dans les minutes de défaillance, le mot venu de là-bas, qui lui donnait momentanément une énergie factice. Il prenait des résolutions ardentes et vagues, ramassait sa vigueur pour un effort indéterminé, se sentait poussé par un enthousiasme qui bientôt l'abandonnait dans le vide. Aussitôt qu'il songeait à un travail précis, son courage le quittait. Il ne pouvait lire, car son esprit flottait sur les paroles sans pénétrer l'idée. Écrire lui était plus impossible encore : son amour remplissait sa pen ée !... A s'exalter ainsi sans objet, ses forces s'épuisèrent vite. Il reconnut qu'il avait trop présumé d'elles. Il s'était formé une généreuse image de ce que devait être sa vie, mais c'était une pure abstraction qui l'avait séduit. Les réalités qu'elle exprimait lui demeuraient inaccessibles ; il n'avait pas acquis la puissance qui permet à un cœur de maîtriser ses désirs. A peine était-il parvenu au degré intermédiaire du renoncement, à celui d'où nous voyons et souhaitons le sacrifice suprême... Vision tout intellectuelle, vœu platonique, d'où il est plus aisé de retomber

à notre premier état que de passer à l'acte qui nous délivrera.

Quand il eut pris nettement conscience de sa faiblesse, Claude eut quelques heures de découragement absolu. Puisqu'il ne pouvait vivre noblement en gardant son amour intact et pur, comme un ami qui le soutiendrait dans ses durs chemins, l'existence ne lui devenait possible que par l'oubli. Mais comment l'obtenir?... Il n'avait pas la force de travailler. Rien de la vie parisienne ne l'intéressait plus. Les expositions, les conférences, les concerts, les sports même, qu'il avait tant aimés, lui inspiraient du dégoût. Il demeurait partout seul en face de lui-même, ne découvrant plus aucun lien entre le monde et lui. D'où lui viendrait l'oubli?...

Ainsi sa pensée se retourna vers le seul être qui pourrait peut-être, par la violence de ses caresses, tuer en lui le souvenir et la conscience de vivre, et il lui sembla que la destinée lui imposait sa route. Il prit un journal, consulta le programme de la Comédie, et constata que le soir même, Yvonne de Forges jouait *Phèdre.* Alors, sa résolution fut prise : elle était l'aveu définitif de son impuissance. A la minute où il décida de revoir son ancienne maîtresse, il ne fit que céder sans combat à la seule impulsion qu'il fût capable de sentir encore. Il se rendit aussitôt au bureau de location du théâtre, trouva une baignoire vacante, la loua tout entière : ainsi, du moins, il ne risquerait pas d'avoir pour voisin un ami ou

un confrère, avec lequel il faudrait échanger des banalités exaspérantes. Cette démarche accomplie, Claude retourna chez lui, et, jusqu'au soir, vécut dans une absence totale de lui-même.

Que serait l'avenir?... Il ne se le demandait pas. A vrai dire, il ne s'y intéressait plus. Il tentait la seule expérience utile. Que l'objet de cette expérience fût son être propre, il n'y songeait guère : aucune existence, à coup sûr, ne lui paraissait moins précieuse que la sienne. Quelle catastrophe pouvait l'atteindre, puisqu'il renonçait à tout? L'oubli qu'il poursuivait lui apparaissait comme une sorte de mort. Il le voulait, moins encore pour lui que pour Hélène, qu'il ne se reconnaissait pas le droit de torturer : c'était à elle, à son bonheur, à sa paix, qu'il allait essayer de sacrifier son amour, comme il lui eût sacrifié, s'il l'eût fallu, sa vie.

C'était la première fois qu'Yvonne de Forges s'essayait dans le rôle de Phèdre. Les triomphes qu'elle avait obtenus dans les théâtres des boulevards, en y jouant la comédie moderne, l'avaient amenée aux Français. Tous les auteurs dramatiques la voulaient pour interprète de leurs héroïnes. Mais, consciente de son talent, de sa puissance et de son style, servie par une des voix les plus émouvantes que l'on pût entendre, elle avait voulu aborder les grands rôles classiques ; et, après avoir fait vivre une Hermione admirable, dévorée d'amour, d'orgueil, de jalousie, elle s'at-

taquait à Phèdre, la plus redoutable et la plus complexe des créations raciniennes. Tous les critiques étaient là. Claude, dissimulé au fond de sa baignoire, passait distraitement la revue de ces visages trop connus. Il reconnaissait des artistes, des écrivains, des gens du monde.

— Deux cents imbéciles qui seraient bien aises de voir ma tête, se disait-il, et qui dormiraient d'un meilleur sommeil s'ils avaient pu me trouver l'aspect vieilli et fatigué !...

Puis une soudaine inquiétude le traversa :

— Sa loge sera pleine à tous les entr'actes... Comment pourrai-je la voir sans rencontrer personne?

Mais, évoquant rapidement la pièce, il se rappela qu'au cinquième acte Phèdre ne paraissait que pour la dernière scène, et il se sentit tranquillisé : il irait la voir quand le rideau se lèverait, et que la salle se serait à nouveau remplie.

On frappa les trois coups. L'obscurité se fit, les rumeurs s'apaisèrent, et, tandis que le rideau se levait, découvrant l'harmonieux décor d'un palais, avec la vision lointaine de collines plantées d'oliviers, et la brume lumineuse des flots contre l'horizon, Claude éprouva une émotion violente : il allait revoir la femme pour qui il avait tout brisé, sa force d'homme et sa puissance d'artiste... Il écouta distraitement les scènes du début, insensible à la majesté dyonisiaque et à la l'intangible jeunesse du tragédien qui représentait Hippolyte. Il se disait :

— Je vais la voir... Tout à l'heure, elle paraîtra...

Déjà, en lui-même, il se récitait les premiers vers qu'elle prononcerait, il essayait d'entendre idéalement sa voix. Son cœur battait tumultueusement ; un trouble si fort l'agitait que les deux images, se poursuivaient et se succédaient en lui, celle de la maîtresse infidèle et celle dont il adorerait à jamais l'inaccessible beauté. C'était elle qu'il attendait, qu'il espérait ; c'était sa voix qu'il lui semblait devoir entendre ; et les deux femmes se fondaient en une seule, énigmatique, cruelle acharnée à sa perte.

Brusquement, un frémissement parcourut la salle, Claude pâlit un peu, Phèdre parut.

Défaillante, immatérielle dans ses voiles blancs brodés d'or, avec ses yeux immenses au regard épouvanté, la tête penchée sous le poids de ses cheveux ardents, elle prononça les premiers vers dans un murmure brisé, d'une voix que la mort semblait avoir touchée, comme un être marqué par le destin. Dans la salle, le silence devint plus profond. Ces artistes blasés, ces mondains futiles, sentirent leurs âmes trembler au souffle de la tragédie souveraine. Il ne fallut que quelques secondes à l'interprète, et tous ces cœurs furent animés des seules souffrances de Phèdre ; il y eut un frémissement quand, les bras dressés, statue du désespoir et symbole de toute la faiblesse charnelle, elle prononça l'invocation :

Soleil, je viens te voir pour la dernière fois !...

Lente, hiératique, chacun de ces gestes traçait un nouvel aspect de la beauté antique ; chacun de ses mouvements créait une harmonie ; comme dociles à sa volonté, ses voiles l'enveloppaient ou s'élargissaient autour d'elle. Par une hardiesse que seule elle pouvait se permettre, elle avait lacé ses sandales sur ses pieds nus, et sa tunique, en se soulevant, laissait apercevoir sa jambe nue aussi et fardée. Son corps tout entier se laissait deviner à travers la tunique légère, presque transparente, et Claude retrouva là le génie de la tentatrice, qui, s'identifiant à son rôle, voulait être toute rayonnante de désir à l'instant même où elle appelait la mort.

Tous les accents, toutes les nuances de sa voix, il les reconnut. Chacun d'eux éveillait un souvenir, et quelques-uns, s'associant à des réminiscences physiques, le faisaient frissonner.

Durant toute cette scène, la plus prodigieuse que Racine ait écrite, la salle entière haletait d'angoisse. Tous ceux qui étaient là avaient aimé, souffert, trahi ; et toute la somme de leurs expériences, de leurs vilenies, de leurs douleurs et de leurs désirs, ils retrouvaient tout cela dans les remords de Phèdre, dans ses élans vers la libre et sauvage nature, dans ses réticences, dans la terreur avec laquelle elle retenait l'aveu qu'elle brûlait de proférer, dans la pitié qui lui décelait sa souffrance au cœur de tous ceux de sa race, dans ses larmes, dans ses cris, dans ses soupirs de mort. Lorsqu'elle jeta le :

C'est toi qui l'as nommé !...

une espèce d'horreur religieuse remplit la vaste salle.

Yvonne de Forges se dépassa encore à l'acte suivant, dans la scène de la séduction. A genoux devant celui qu'elle aimait, les bras lancés dans un geste d'appel et d'enlacement, ses cheveux fauves à demi dénoués, ses voiles, dans leurs mouvements, découvrant sa chair éclatante, elle trouva des accents inouïs, des inflexions de désir, des cris de désespoir, une harmonie qui caressait, qui enveloppait, un timbre haletant, martelé, qui emportait la scène dans un mouvement de vertige, puis, devant le recul d'Hippolyte, une si terrible révolte, un tel sentiment de haine contre le destin, de honte de soi-même, de douleur, de folie, d'amour éperdu, que lorsque, avec un sursaut d'égarement, elle lui arracha son épée, le théâtre éclata en applaudissements frénétiques, et l'orchestre entier se tendit vers la scène soulevé par un vent d'enthousiasme, d'admiration et de désir.

— Jamais elle n'a été si belle ! se disait Claude avec angoisse. Ah ! que ne lui pardonnerait-on, pour sa voix et son génie !

Le souvenir des anciennes étreintes se réveillait en lui. Une impatience, maintenant, le faisait frémir. Comment l'accueillerait-elle?... Que se diraient ils lorsqu'ils seraient face à face?... Il essayait de le deviner, de prévoir les questions, de préparer ses réponses. Mais il était si troublé que toute pensée le fuyait. En dehors même de l'interprète, la beauté de la tragédie le captivait. Arraché à

lui-même, il vivait avec ces héros, sur lesquels le destin exerce son inexorable puissance, et demeurait absorbé en eux quand il voulait songer à lui.

Le chef-d'œuvre racinien se développa, l'horreur grandiose s'accrut, un souffle de mort remplit la scène ; la salle, silencieuse pendant les répliques rapides, puis délirante à la fin de chaque tirade, n'était plus qu'une âme multiple, — l'âme même du poète surhumain, abîmée par la fatalité, puis jetée vers le ciel par la splendeur du vers et la magie de l'antique beauté.

Comme il l'avait décidé, Claude attendit pour quitter sa place le début du cinquième acte. Lorsque tous les spectateurs eurent regagné leurs fauteuils, et que le régisseur eut frappé les trois coups, il sortit, et, d'un pas rapide, en habitué de la maison, il franchit le passage du foyer des artistes, puis monta l'escalier des loges. Quelques employés du théâtre le reconnurent et le saluèrent. Il soulevait son chapeau et passait. Son angoisse croissait. Lorsqu'il arriva devant la loge d'Yvonne de Forges, il s'arrêta un instant. Il écouta, l'oreille tendue. On ne parlait pas : Yvonne devait être seule. Il frappa, plus fortement qu'il n'eût voulu. Une voix calme, un peu interrogative d'accent, répondit aussitôt :

— Entrez...

Il ouvrit. Ils étaient face à face. Immobile, le dos à la porte qu'il venait de refermer, les lèvres

tremblantes, il regardait la blanche statue vivante qui s'était dressée devant lui. La jeune femme avait eu un mouvement de surprise, puis, se maitrisant aussitôt, elle sourit. Ses yeux, agrandis par le maquillage, se remplirent d'une douceur candide. Dans un geste qui paraissait involontaire elle ramena son voile sur sa gorge. Claude ne vit plus que ce visage un peu incliné, si frêle parmi toutes ces blancheurs et le bras nu qui retenait les plis de l'étoffe.

Il murmura :

— M'aimes-tu encore?

Elle répondit simplement :

— Je t'attendais toujours.

Puis, comme il s'avançait, elle recula légèrement.

— Je suis maquillée, dit-elle avec un gai sourire. On ne peut pas me toucher !...

Comme il la contemplait silencieusement, avec une expression dure, son sourire changea : il se fit douloureux, presque craintif. Puis, dans un mouvement souple et prompt, elle posa le pied sur un siège, fit tomber un pan de sa tunique, et sa jambe apparut, nue jusqu'au sommet de la cuisse. Sans un mot, Claude se pencha, et, avec une force qui la fit chanceler, il imprima ses lèvres dans la chair lisse et chaude. Yvonne riait, d'un rire un peu rauque. Lui se sentit enveloppé tout entier par le parfum de ce corps. Tremblant, les yeux troubles, il se redressa en chancelant et regarda la jeune femme d'un regard égaré. Yvonne, inquiète, se précipita vers lui.

— Qu'as-tu?... Tu te trouves mal?

Mais déjà il reprenait possession de lui-même.

— Ce n'est rien, dit-il.

Amèrement, il ajouta :

— Es-tu contente de ta victoire?

— Ma victoire, répondit-elle, c'est celle que je remporte sur mon rôle. Toi tu m'apportes ma récompense.

— Où te retrouverai-je? demanda-t-il. Je ne veux être vu de personne.

— Eh bien, remonte à pied lentement l'avenue de l'Opéra. Je me dépêcherai, et je te rattraperai avec mon auto au coin des boulevards.

Comme Claude restait immobile, les yeux absents, elle lui dit doucement, en se voilant à nouveau :

— Retourne dans la salle, veux-tu?... Il faut que je me recueille pour la dernière scène.

Il s'inclina.

— A tout à l'heure. Je vais t'applaudir... Tu as dépassé les plus grandes, ce soir.

Elle sourit, d'un sourire heureux, candide comme celui d'une jeune fille.

— Où es-tu placé? dit-elle.

Et, quand il lui eut donné le numéro de sa baignoire :

— Bien... Je te regarderai... Je mourrai pour toi.

Il partit sur ces mots, qui, tandis qu'il regagnait sa place, résonnaient ironiquement à son oreille, avec leur signification ambiguë. Il eut

tout à coup le pressentiment que lui, peut-être, mourrait un jour pour elle !... Mais il eut assez de force pour chasser cette pensée funèbre : il cherchait l'oubli, qui lui tiendrait lieu de courage, mais il ne souhaitait plus la fuite suprême.

Jusqu'à la dernière scène, il demeura, la tête entre ses mains, tout au fond de sa loge, ne percevant plus qu'un murmure lointain, et, parfois, comme un frémissement de houle. Des images obsédantes se formaient en lui : une forêt sombre où chantait la brise, des rochers nus, un plateau sauvage, la grâce d'une femme au cœur fier... Soudain il tressaillit, brusquement rappelé au présent. Phèdre avait paru devant Thésée, soutenue par ses suivantes ; d'une voix à peine distincte, que l'approche de la mort étouffait, dans un effort qui lui arrachait ses derniers restes de vie, elle révélait son crime ; l'immensité de sa souffrance abolissait l'horreur de l'inceste. Sous le poison qui la brûlait, tout son corps fut agité de frissons, puis tordu par la douleur ; livide, elle montrait, dans ses prunelles sombres, l'épouvante de cette mort à qui survivait l'amour ; comme si elle eût aperçu le fantôme glacé qui s'en venait vers elle, elle fixait, de ses yeux terrifiés, le même point de l'espace : et Claude savait qu'avec cette faculté de dédoublement propre à l'acteur, elle le voyait fort bien quand elle semblait privée de tout regard vivant. Il le savait, et pourtant, comme s'il l'eût regardée au moment de sa mort véritable, il éprou-

vait l'angoisse que cette voix ne s'éteignît, que ces prunelles pour jamais ne cessassent de voir... Elle tomba brusquement, dans un spasme qui projetait sa vie au dehors d'elle-même ; quelques frémissements parcoururent ses membres, qui se raidirent tout à coup puis retombèrent lourdement dans la paix de la mort...

Toute la salle se dressa. De toutes parts des bouquets tombaient sur la scène.

On n'entendit même pas les derniers vers du rôle de Thésée au milieu des bravos, des cris, des hurlements d'enthousiasme qui détendaient les nerfs.

Alors, tandis que le rideau se baissait, sans attendre les rappels, Claude sortit, précipitamment, et, par les couloirs déserts, il s'esquiva vers le péristyle et la place.

La nuit était bleue, caressante, pénétrée des tiédeurs printanières. Moins bruyante que durant le jour, la vie continuait. Des voitures filaient en tous sens. Des autobus ébranlaient le sol de leur masse. Des promeneurs allaient tranquillement, le cigare aux lèvres ; pâles auprès des lumières de la grande ville, les étoiles semblaient s'enfoncer humblement dans les profondeurs du ciel.

Claude traversa le carrefour, puis se mit à remonter lentement l'avenue de l'Opéra. Il vacillait un peu, la tête pleine encore d'une rumeur de foule et d'images tragiques. Lui aussi, il succombait au destin !... Les yeux vagues, coudoyant les passants et ne les voyant pas, l'âme inerte et déliée de tout, il allait où le poussait la vie...

Lorsqu'il atteignit l'angle du boulevard, il s'arrêta. Au même instant, une longue auto fermée, dont il reconnut la carrosserie bleue et les cuivres, stoppa devant lui. La portière s'ouvrit ; une tête de femme apparut. Impassible, il monta. Il s'aperçut alors qu'Yvonne avait gardé son costume grec, et n'avait pris que le temps de se démaquiller. Elle se tourna vers lui, et, dans le regard lourd. qu'elle appuya sur ses yeux, il crut reconnaître toute la passion, toute la grandeur et toute la beauté qui, pendant deux heures, avaient rayonné de cette femme sur tous ces êtres assemblés. Immobile, elle lui donnait aussi l'impression d'une statue antique, qu'eût fait revivre un miracle. Mais les bras blancs et flexibles sortirent lentement des voiles qu'ils retenaient ; ils s'ouvrirent, se tendirent, et Claude, en frissonnant, laissa tomber son visage sur l'épaule de sa maîtresse, tandis que leurs lèvres s'unissaient dans un baiser où s'abîma sa conscience.

DEUXIÈME PARTIE

I

Comme tous les êtres que leur existence place un peu à l'écart du monde, et dont la vie intérieure est d'autant plus active, Hélène Jarry se plaisait aux examens de conscience, au contrôle journalier de ses pensées, à une réflexion sentimentale, pénétrante et assidue, qui ne laissait s'insinuer en elle aucun élément inaperçu. Plus jeune, elle avait, comme beaucoup de fillettes, tenu un journal soigneux des moindres événements de son existence. Elle l'avait abandonné, avec la crainte qu'il n'y eût trop d'orgueil dans cette mise en scène de mille petits riens. Pourtant, à certaines époques, elle avait senti le besoin de rouvrir ce cahier de sa jeunesse, et d'y noter encore ses peines ou ses joies. Elle y avait ainsi retracé pour elle-même toute la douloureuse période de sa vie qui avait suivi la mort de sa mère, puis ses fiançailles, et plus tard, la naissance et les premières années de son enfant. Lorsque Pierre, devenu un garçonnet délicat, intel-

ligent et tendre, eut attiré sur lui toutes les pensées de la jeune maman, elle cessa de s'intéresser à elle, et ne vécut plus que pour lui. Les quelques pages qu'elle écrivit encore rappelaient toutes des épisodes, heureux ou mélancoliques, de la vie de l'enfant ; c'étaient les seuls endroits de son journal qu'elle se plût à relire, parce qu'ils lui représentaient, d'année en année, le développement intellectuel et physique de ce petit être qu'elle adorait.

L'arrivée à Saint-Laurent de Claude Morize, qui nécessairement allait modifier sa vie quotidienne, la troubla un peu. Avec ce besoin de limpidité morale qu'elle éprouvait jusqu'au scrupule, et son ancienne habitude de ne s'analyser complètement que par écrit, elle avait ainsi été amenée à reprendre son journal, et à y fixer au jour le jour, avec des alternatives de sécurité et d'angoisse, les événements même les plus menus qui formaient cette nouvelle période de sa vie. Elle seule lisait parfois ces pages, qu'elle n'écrivait que pour elle ; elle ne s'y proposait qu'un mérite, la sincérité, et qu'un but, la domination d'elle-même.

10 *avril*. — Notre existence est si unie, si semblable à elle-même, si dépourvue d'accidents imprévus, que l'arrivée d'un nouvel être ou l'éclosion d'une nouvelle pensée y apportent toujours un peu d'inquiétude. J'ai éprouvé, malgré moi, ce sentiment de contrariété en apprenant de notre vieille amie que son neveu viendrait prochainement s'installer chez elle. Comme nous sommes

égoïstes, alors même que nous nous efforçons sans relâche au sacrifice et au dévouement !... Elle était si heureuse, l'excellente femme, que j'aurais dû partager sa joie sans arrière-pensée... Je lui en ai peut-être donné l'illusion, mais je n'étais pas sincère. Que deviendront nos bonnes soirées dans la petite villa de la colline?... Nous montons chez Olympe Morize comme nous monterions chez la meilleure et la plus tendre des parentes. Il semble que nous soyons ses enfants. Rien de ce qui nous touche ne lui est étranger. Bien souvent, Pierre l'appelle bonne-maman. C'est un jeu câlin... mais ce n'est pas seulement un jeu. Nous qui avons perdu tous les nôtres, nous trouvons auprès d'elle cette affection indulgente dont tout être a besoin. Ah ! qu'il doit être dur de n'avoir plus d'aînés, en qui l'on puisse se réfugier !... Garder ses parents, garder son aïeule... suprême douceur de la vie... Lorsque s'anéantit tout ce qui nous rattache au passé, comme le monde nous paraît vide et solitaire !... C'est pourquoi les vieillards, d'un amour désespéré, s'attachent à leurs enfants et aux fils de leurs fils : ils cherchent des liens. Notre cœur a besoin d'esclavage : être libre de tout, c'est être mort à tout...

Je bavarde. Quelle sottise que cette passion de se confier ainsi à soi-même, et d'étaler ses pensées !... Pourtant, en des jours semblables, de tels aveux ne me procurent qu'un peu de honte... Tant mieux, si cela peut m'aider à devenir meilleure !...

J'ai été jalouse. J'ai craint de perdre quelque

chose d'une tendresse que je m'étais habituée à considérer comme mon bien, et à ne diviser qu'avec ceux en faveur desquels le partage n'est pas une diminution : mon mari, mon enfant... J'ai redouté que de vieilles habitudes ne fussent modifiées, que la paix de nos longues soirées ne fît place à des conversations mondaines... Je ne me suis pas assez dit que j'avais tort de m'approprier trop étroitement ce que la vie me prêtait, mais ne me donnait pas... Oui, j'ai été égoïste, — jalouse et égoïste... Ma part est assez belle pour que je n'aie pas à former de plus vastes souhaits.

17 *avril*. — Voilà une semaine que M. Morize est arrivé, une semaine que nous n'avons pas vu notre vieille amie. Elle savoure sa joie !... Peut-être aussi son neveu ne tient-il pas à nous voir?... Que sont des provinciaux, des campagnards perdus dans un coin du Jura, pour ce Parisien brillant, illustre, dont les œuvres sont annoncées, attendues, discutées avec tant de passion?... Nous n'offrons pas à son observation un aliment précieux. Il y a tant de flamme dans ses livres, une telle puissance dans la peinture de ces amours souvent malsaines, une poésie si intense dans ces âmes coupables !... Que peuvent représenter pour lui les humbles personnages que nous jouons sur terre?... Pourtant, les existences les plus simples comportent quelque grandeur aux yeux de qui les pénètre. Accepter une vie sans avenir, renoncer à toutes les joies légères qui sont la grâce quotidienne des desti-

tinées heureuses, attendre, dans une abdication totale et consentie, les jours gris de la maturité, les soirs de la vieillesse, s'oublier pour faire le bonheur des autres et savoir remercier le sort qui nous donne la tendresse et l'amour... Peut-être n'est-ce pas un destin sans beauté. Beauté voilée, qui se cache, qui cesserait d'être si elle s'accompagnait d'orgueil. Qu'elle aime donc son obscurité !... Et qu'elle perde le goût puéril de se laisser deviner en se dissimulant !...

20 *avril.* — Tout le village est plein d'une même curiosité. Des clans le divisaient, mille petites haines le traversaient, mais un étranger survient, et sa présence rétablit l'accord. Pour l'épier, tous se sentent alliés.

Debout derrière ma fenêtre, je le voyais ce matin passer sur la route ; les yeux se détournaient sur son passage ; personne ne semblait le voir : ils sont à la fois si orgueilleux et si timides !... Mais, dès qu'il avait passé, un mouvement soudain les tournait vers lui, et ils le suivaient du regard, aussi loin qu'ils le pouvaient, observant son attitude, sa démarche, ses vêtements, tirant de son aspect des conclusions sans doute malveillantes, qui nourriront tout le jour leurs conversations.

Impossible d'entrer chez un fournisseur sans qu'il me demande, d'un ton faussement indifférent :

— Mlle Morize doit être contente que son neveu soit venu au pays?

Ou bien :

— On ne vous voit plus monter sur la colline, depuis quelque temps?

C'est vrai... Cet abandon me peine un peu, je ne puis le nier. Mais je ne veux pas que d'autres que les miens s'en aperçoivent.

A midi, j'ai dit à Robert :

— Ne trouves-tu pas qu'on nous néglige beaucoup, depuis l'arrivée du grand homme?

Il m'a répondu :

— C'est bien naturel et bien juste. Après plusieurs années de séparation deux êtres qui s'aiment véritablement doivent avoir besoin de quelque solitude, pour se retrouver l'un et l'autre. Nous aurions tort de nous en piquer. Cela ne prouve nullement que l'amitié de Mlle Morize ait diminué pour nous. Nous retrouverons notre place.

Il a évidemment raison. J'aime ce jugement calme, sain, toujours équilibré. Robert est équitable sans effort. Sa vie lui plaît. Il ne voit pas au delà d'elle. Son fils et sa femme, de rares amitiés, puis sa forêt, qu'il adore comme le marin adore la mer, voilà le tissu de sa destinée. Il est fidèle, simple et droit. Il a les qualités de son cœur... Que je me sens loin du but, quand je me compare à lui !...

Un dialogue avec Pierre :

— Maman, les amis de nos amis sont nos amis, n'est-ce pas?

— On le dit, mon chéri.

— Mais c'est vrai?

— C'est parfois vrai.

— C'est vrai quand nous aimons beaucoup nos amis et qu'ils nous aiment beaucoup?

— Dans ce cas, leurs amis sont souvent nos ennemis.

— Nos ennemis?... Tu dis nos ennemis?... Pourquoi?

— Pour plaisanter... C'est une mauvaise plaisanterie.

— Alors ils sont nos amis, n'est-ce pas?

— Oui. Pourquoi?

— Bonne maman Olympe est ton amie?

— Oui.

— Alors, M. Claude, qui est son neveu, est aussi ton ami, et celui de papa?

— Sans doute... Un ami lointain, puisque nous ne le connaissons pas.

— Ça ne fait rien... Il est ton ami d'avance.

— Je veux bien.

— Mais moi, je suis aussi ton ami, ton petit ami et ton grand ami... tout, enfin?

— Mon petit ami, mon grand ami... mon amour.. tout... oui!

— Donc je suis l'ami de M. Claude?

— C'est bien possible. L'as-tu déjà vu?

— Oui, je l'ai rencontré auprès de la poste. Je trouve qu'il a l'air de s'ennuyer beaucoup. J'ai eu envie d'aller lui dire bonjour, mais je n'ai pas osé.

— Tu as bien fait. Il ne faut pas être indiscret.

— Mais puisque c'est mon ami?

— Un ami n'est pas un camarade.

— Oui... Du reste, tu sais, j'ai eu envie de lui parler, mais je savais que je ne le ferais pas... Si j'avais dû le faire, je n'en aurais plus eu envie !...

21 *avril.* — Il paraît que ce matin, comme je jouais du Chopin, M. Morize a passé sur la route, et s'est arrêté pour m'entendre. Aussi longtemps que j'ai joué, il est demeuré là, immobile, sous le regard des voisins qui l'observaient ironiquement. Faut-il qu'il ignore l'esprit campagnard pour se soucier aussi peu des bavardages et des commentaires !... Pour des paysans, rien n'est innocent.

Quant à moi, j'ai été mécontente en apprenant qu'il m'avait écoutée. Il m'est indifférent que des villageois m'entendent. Ils ne peuvent comprendre ce que je joue : c'est pour eux un bruit vide de sens... Lui, jusqu'où est-il descendu en moi?... Chopin, âme héroïque et tremblante, farouche et désespérée, pure et souillée... âme humaine, trop humaine !... Lorsque je joue ses œuvres, c'est en lui que je vis, ce n'est plus en moi-même...

Que sait-il maintenant de moi?...

22 *avril.* — Nous remontons ce soir à la villa.

J'avais mal jugé notre amie lorsque j'avais cru qu'elle nous négligeait. Robert, plus indulgent, avait raison... Sans nous faire de confidences, elle nous a laissé entendre que M. Morize était revenu dans nos montagnes, abandonnées

depuis tant d'années, pour s'y refaire physiquement et moralement, et oublier peut-être une peine assez grave... Lui aussi, je le jugeais donc mal... Je ne croyais pas qu'un homme, qui fait son œuvre artistique de la souffrance des autres, pût être capable d'en éprouver. Je me demande maintenant si ce n'est pas lui-même que l'écrivain figure en tous ses livres?...

23 *avril.* — Comment démêlerai-je ces impressions confuses, que j'évoque avec trop de complaisance et un peu de gêne?... L'amitié sans doute était prête entre nous. Pour la rendre plus sûre et plus rapide, le destin a voulu que Robert et M. Morize fussent d'anciens camarades. Nous avons eu le sentiment de nous connaître déjà, et de nous retrouver. J'avais bien tort de craindre pour l'intimité de notre vie. Elle s'est élargie, et son charme s'est fortifié. Ce n'est plus la tranquillité affectueuse et monotone de nos anciennes réunions : c'est quelque chose de plus ardent, l'élan d'une vie nouvelle, le jaillissement de mille pensées imprévues, amusantes parfois, souvent profondes. Une autre forme d'intelligence s'est révélée à nous... Je ne la préfère pas, mais quelle agréable compagne!... Connaître tous les livres et tous les arts, pénétrer les hommes, juger vite, un peu durement, mais avec un esprit toujours ingénieux et fin, mêler l'ironie et le sérieux, c'est, dans la conversation, le talent de M. Morize. Il n'a pas, sans doute, cette sincérité de convictions, cette gravité dans les sentiments, cette reli-

gion du devoir et du dévouement, qui sont l'incomparable noblesse de Robert. Il est moins viril et moins puissant que lui ; mais c'est un ami délicat et séduisant...

Pourtant, son regard me trouble. On sent qu'il s'est posé sur trop de femmes. Il accompagne d'une caresse les mots les plus indifférents. Il semble qu'il ait des curiosités défendues, et que, s'insinuant trop loin dans les âmes, il s'arrête aussi trop volontiers sur ce qui les enveloppe. Regard d'un homme qui fut trop aimé... Il ne l'a pas été toujours. Il n'est pas malaisé de deviner que c'est une histoire d'amour qui l'a rejeté parmi nous. Tous les liens étaient rompus avec le pays natal : il avait perdu le souvenir des siens, celui de son enfance, et le souci de la bonne vieille qui se résignait à mourir sans l'avoir revu. Une trahison a suffi pour briser tous les ressorts en cet homme, et il a cherché un refuge dans ce qu'il connaissait de plus désolé. C'est certainement une fuite plus qu'un départ... Je ne le méprise pas pour cette faiblesse. Toutes les âmes ne sont pas également trempées. Pour exprimer dans ses œuvres tous les frémissements des passions, il faut sans doute que l'artiste soit leur esclave. Sa faiblesse vis-à-vis d'elles est la rançon du pouvoir qu'il a sur elles. On ne peut appliquer à de tels êtres les jugements communs.

M'en aura-t-il voulu de mon silence sur ses livres ?... Robert lui en a parlé, avec son goût très sûr et son net bon sens. Moi, je n'ai rien trouvé

à lui dire. Je les ai lus avec admiration, parfois avec fièvre ; mais il ne me venait aux lèvres, pour le lui dire, que des paroles si banales, que j'ai préféré me taire. A vrai dire, je ne voulais pas lui laisser connaître l'impression réelle que j'en avais conservée. Il eût fallu imaginer une appréciation flatteuse, mais sans fadeur... C'est un jeu que j'ignore?... Il me semble qu'il a été déçu, et qu'il attendait les compliments que je n'ai pas formulés. J'éprouve quelque fierté à me dire que je suis sans doute la seule femme qui l'ait approché, et qui lui aît parlé comme à un inconnu!... J'aurais peut-être dû demeurer plus distante, et refuser de jouer quand il m'en a priée... Je n'ai pas osé... Mais, tandis que je chantais le *Lamento* de Duparc, je sentais son regard sur moi, si lourd, si intense, plein de tant de passé, de tant de songes, de tant de douleur peut-être, que jamais, je crois, je n'ai trouvé des accents plus sincères, mais jamais non plus je n'ai ressenti tant de honte... Je voudrais être assez sûre de moi pour tenir la résolution que j'ai prise hier au soir : celle de ne plus chanter devant lui... Il ne m'a pas adressé de félicitations mondaines ; je crois qu'il était sincèrement ému ; peut-être cet hymne de la douleur exprimait-il vraiment ce dont son âme est pleine... Ses lèvres tremblaient quand elles ont effleuré mes doigts, et j'ai tremblé moi-même. J'espère qu'il n'a pas vu mon angoisse : j'étais à l'une de ces minutes désarmées où, sans raison, on se sent tout au bord des larmes.

Pourtant, j'ai confiance en lui. Sans quoi, comment expliquerais-je que j'aie pu accepter son offre, et lui laisser la charge d'enseigner le latin à Pierre?... C'était si cordialement proposé !... Je n'ai vu là qu'un secours précieux, et j'ai acquiescé. Robert ne m'a pas donné tort : je pouvais donc le faire.

Je suis troublée encore, mais ne suis pas inquiète. Nous vivions, depuis tant d'années, dans notre solitude et notre paix un peu terne, que ces parfums violents venus de Paris m'ont grisée. Mais l'accoutumance viendra promptement, et nous trouverons à la vie un charme renouvelé.

Je me suis laissée aller à écrire trop longtemps, comme aux soirs fiévreux de mon adolescence, où je veillais, ardente et tourmentée, pour confier au papier le secret de mes émotions quotidiennes... Robert en a profité pour mettre à jour ses dossiers ; et, demain à l'aube, il sera debout... Je vais aller doucement le surprendre. J'entrerai sur la pointe des pieds, je lui passerai tout à coup les bras autour du cou, et je le gronderai d'avoir travaillé si longtemps !...

5 *mai*. — Je n'ai plus le goût ni le désir d'écrire. La vie me paraît trop douce...

N'est-ce pas une faiblesse que de l'aimer ainsi?

10 *mai*. — Les jours et les jours passent. Je garde le silence devant moi-même, et je n'ouvre

plus ce livre de mes confidences... C'est peut-être par lâcheté !...

Jamais printemps ne m'a procuré tant de langueur et d'incertains élans. Il me semble que quelque chose m'attend dans la vie, et que chaque jour est un délai, avant celui de la révélation. Mais si captivantes que soient ces rêveries, je ne m'y laisserai pas aller. Je ne les ai que trop longtemps subies. Il est temps de les désarmer. Je n'ai rien à craindre, et suis sûre de ma force. Il y a des âmes que rien ne fait dévier de la route qu'elles doivent parcourir. Je veux que la mienne soit de celles-là... Mais ne me suis-je pas abandonnée avec trop de complaisance au plaisir inattendu d'une amitié qui maintenant devient envahissante?... Il me semble que nous nous connaissons depuis vingt ans. Et il y a si peu de temps que nous nous sommes vus pour la première fois !... Je ne peux même pas marquer les étapes de notre intimité. Il s'est écoulé une durée sans heurts, sans nuance qui permît de discerner les instants. C'est un flot continu, qui me paraît immense parce qu'il fut une immense douceur, et dont la brièveté réelle, quand je la considère, m'épouvante. Ah ! comment pourrait-on s'arrêter sur certaines pentes, si l'on n'exerçait pas sur soi le contrôle auquel j'aime à recourir?...

Non, je ne suis pas coupable. Je ne saisis même pas en moi les simples velléités sur lesquelles je pourrais me condamner. J'aime ceux dont je partage la vie, d'un amour aussi fort, aussi sûr, aussi

fidèle que le sont leurs cœurs. Mais j'ai laissé un peu de tendresse inutile se mêler à mon amitié pour Claude, et c'est cette tendresse que j'arracherai.

L'existence nous a trop rapprochés. Je l'aperçois le matin lorsqu'il reconduit Pierre après lui avoir donné sa leçon. Il s'est emparé de cette sensibilité d'enfant à tel point qu'il habite avec lui ma demeure. Combien de fois par jour dois-je entendre parler de lui?... Il a, pour ce que j'aime le plus au monde, tant de bonté, de dévouement, d'ardeur presque paternelle, qu'une reconnaissance émue me porte vers lui. Il m'a semblé parfois qu'à travers mon fils il travaillait pour moi... Que je voudrais me tromper !

Sa voix est trop caressante, ses regards s'appuient trop sur moi. Je ne veux pas qu'il m'aime, je le lui ferai comprendre. Il n'a que trop souffert dans le passé : que deviendrait-il devant une nouvelle souffrance?... Et qui suis-je pour lui plaire, après celles qu'il a aimées, qui l'ont aimé?... Ma présence le grise peut-être, parce qu'aucune autre femme n'entre plus dans sa vie. Faut-il qu'il soit fragile, et qu'il s'offre à tout amour, comme une proie toujours prête, pour qu'il se laisse si vite captiver !... Mais je parle comme si déjà son cœur s'était abandonné. Il n'en est rien, sans doute, mais il n'est pas loin de succomber, et peut-être même cherche-t-il l'amour. Ce n'est pas moi qu'il aimerait, s'il m'aimait jamais : il aimerait en moi

ce que toute femme peut lui donner, et cette pensée me rassure. L'oubli doit lui être aussi prompt que le caprice. Qu'un hasard le rappelle à Paris, en trois jours mon souvenir se sera dissipé. Puisqu'il en est ainsi, qu'il résiste donc à cette tentation légère et quotidienne, et qu'il cesse de voir en moi ce que jamais je ne serai pour lui !... Je le lui dirai, je tâcherai du moins de le lui faire entendre, j'essaierai de lui parler avec assez de douceur pour ne pas lui faire mal. Il n'est pas coupable, sans doute ; mais, plus sensible peut-être et moins attentif sur soi que je ne suis moi-même, il s'abandonne sans résistance à ses impressions momentanées. Tout nous rapproche. Tandis que notre vieille amie et Robert brassent leurs cartes sempiternelles, nous sommes aussi seuls que s'ils étaient absents. Rien ne dissout les âmes comme ces causeries dans la pénombre du soir, l'échange des pensées sur les livres qu'on aime, et la communion plus profonde des cœurs dans la voix surhumaine de Beethoven ou de Bach... Ce sont là les éléments du charme auquel je me soustrairai aisément, parce que c'est mon devoir, auquel je veux l'arracher, lui, parce qu'il le faut pour son bonheur...

12 *mai.* — Je crains que Pierre ne s'attache trop violemment à son maître. Parfois, j'essaye de le retenir un peu. Je lui dis :

— M. Morize n'est pas ici pour bien longtemps. Le jour de son départ arrivera plus tôt que nous ne

pensons ; plus tôt qu'il ne le pense lui-même. Il faut te le répéter souvent, mon petit, pour ne pas éprouver un chagrin excessif quand l'heure sonnera.

Mais Pierre reste incrédule. Il a l'optimisme de l'enfance, qui ne peut se représenter un avenir menaçant. Il me répond :

— S'il part, il reviendra. Je suis sûr qu'il ne peut plus se passer de nous.

— Il a d'autres amis, plus anciens, plus brillants, plus intéressants que nous.

Pierre secoue la tête avec assurance. Rien n'ébranle sa confiance. Ne m'a-t-il pas déclaré hier soir :

— M. Morize a peut-être d'autres amis, mais je suis celui qu'il aime le plus.

— Il te l'a dit ?

— Bien sûr !

— Tu le lui avais demandé ?

— Naturellement.

— Il s'est peut-être moqué de toi ?

Ses yeux sont devenus rouges, les larmes étaient au bord, et j'ai eu honte de ma cruauté. Mais son beau regard a vite repris son calme supérieur, et il a répliqué, sur un ton d'immense sécurité :

— Je sais qu'il ne s'est pas moqué de moi, parce que je sais ce qu'il m'a dit, et toi, tu ne le sais pas.

— Répète-le-moi ?

— C'est mon secret.

Puis il s'en est allé jouer. Une demi-heure après,

il est venu, câlin, un peu repentant, craignant de m'avoir peinée, et, blotti contre moi, il m'a proposé :

— Tu veux savoir mon secret?

— Tu consens donc à me le révéler?

— Oui... Eh bien, M. Morize m'a dit : « Je n a pas de petit garçon, moi... Mais maintenant, j'ai l'illusion d'en avoir un... Et il me semble que vous êtes un peu mon fils !... » Tu vois, maman, qu'il ne s'est pas moqué de moi !...

Il ne s'est pas moqué de lui, mais il a été imprudent. Il ne connaît pas la valeur que prennent, dans les cœurs enfantins, les paroles d'un adulte. L'affection que Pierre lui porte me fait trembler parfois. L'instant de la séparation viendra, inévitable... Quel déchirement le suivra?... Je n'ose pas y songer !

16 *mai*. — Je lui ai conseillé de se marier. Il a répondu par des plaisanteries, mais avec un regard que je n'ai pas voulu soutenir, que je n'ai pas voulu *avoir vu*.

Trop de questions sur ma vie, ces derniers soirs... L'amitié n'en permet pas tant. Pourquoi se laisse-t-il aller?... Qu'espère-t-il?... Qu'attend-il?... Aime-t-il donc la souffrance?... Il se dit dégoûté de lui, usé, épuisé. Veut-il se faire plaindre?... Est-il sincère?... Il pourrait utiliser son temps, et trouver ici des sources d'inspiration, plus pures et plus vastes que celles où il a

coutume de chercher. Mais le courage lui manque pour se mettre à l'œuvre. Il a d'autres pensées...

Sans froideur, je me montre un peu plus distante, et moins familière. Je laisserai parfois Robert monter seul à la villa. Une fatigue quelconque me servira de prétexte. Pour la paix de ma conscience, je me redis sans cesse que je ne suis pas coupable. Mais je sens trop souvent ses yeux posés sur moi avec une violence insoutenable... Je ne veux pas qu'il souffre à cause de moi... Je ne veux pas qu'il m'aime... Il n'en a pas le droit !...

17 *mai.* — Il m'a dit :

— Dans les rêves des sculpteurs et dans ceux des poètes, Pallas Athéné devait avoir votre visage, votre aspect, et votre âme. Vous avez tant de calme et de sagesse que vous m'irritez souvent. Votre cœur ne doit jamais se tromper...

Je l'ai remercié de ce portrait trop flatteur, et j'ai ajouté :

— Ma sagesse est sans mérite. Je suis si indifférente qu'aucune tentation n'a jamais pu venir jusqu'à moi.

Il m'a considérée de son long regard muet, puis il a murmuré :

— Je l'avais deviné !...

Tant mieux !... J'ai donc pu lui donner de moi l'impression que je souhaitais. Qu'importe qu'en effet mon cœur hésite et se trouble, si jamais mes yeux et ma voix n'en laissent rien paraître !...

C'est une force dont j'ai l'orgueil : aucune sauvegarde ne vaut celle-là !...

18 *mai.* — Robert est monté là-haut. J'ai prétexté la migraine, et je suis restée seule. Dans la chambre voisine, Pierre dort, de ce sommeil magnifique, que nul soupir ne traverse. La nuit est si douce que je puis écrire près de la fenêtre ouverte... Ces nuits de la montagne font trembler mon cœur d'une tendresse pareille à un désespoir... Sous la lune ardente, les ondulations du sol m'apparaissent tour à tour lumineuses et sombres, comme des vagues dont la base plonge encore dans les ténèbres, et dont le sommet jaillit dans la clarté. Au loin, contre le ciel bleuté, se dressent, massifs et durs, les sapins du Mont Noir... Mes beaux arbres farouches, quelle gravité surhumaine est en vous !... Votre écorce couturée, moussue, tourmentée, recouvre un bois fragile. Vous opposez pourtant à la tempête votre rigidité héroïque. L'ouragan seul peut vous abattre, et vous tombez d'un coup, dans un éclat de tonnerre, sans avoir plié...

Mon cœur, ô mon cœur, comprends ce symbole !... Montre à tous une hautaine armure, et que nul ne connaisse ta faiblesse à jamais cachée !

19 *mai.* — Robert passe sa journée, demain, à marquer une coupe du côté de la Savine. Il a invité son ami à l'y rejoindre, en notre compagnie, dans l'après-midi. Pierre se fait une joie de

cette promenade. Et moi... Je veux être heureuse de son plaisir... Ne pas redouter de malheurs imaginaires, ne pas accueillir, lorsque le soleil brille, ces rêveries dissolvantes auxquelles l'on s'abandonne sous l'influence des nuits, garder son calme, sa force, la conscience de sa félicité et la vue de son devoir, est-ce donc si difficile?...

20 *mai.* — Je ne suis plus que faiblesse, angoisse, terreur... A peine puis-je écrire encore... Je ferme les yeux, je me recueille et ne trouve en moi que tumulte. Je ne sais plus même où il m'a parlé. Était-ce dans la forêt, dans ces épaisseurs vertes que je revois vaguement, toutes traversées de rayons?... Était-ce sur la route?... Je ne sais plus... J'ai pu l'arrêter au bord de l'irréparable. Il n'a pas dit les mots que je ne voulais pas entendre... Mais pourquoi ai-je souhaité de lui donner ma vie, lorsqu'il a murmuré, de cette voix lointaine, abattue : « Je ne suis pas heureux?... » Comment a-t-il eu l'audace de prononcer mon nom?... Je n'ose plus, maintenant, espérer qu'il se taise... Mais je serai sans pitié!... S'il méconnaît mon cœur jusqu'à dire ce qui ne doit pas être dit, je ne le reverrai pas. Qu'il se taise!... Ah! qu'il se taise!... De toutes les forces de mon être, je veux qu'il se taise!

26 *mai.* — Il a compris. Je l'ai revu hier pour la première fois. Il a été tel que je le souhaitais.

La résignation lui est peut-être plus facile que je ne supposais...

C'est à moi, maintenant, d'oublier...

1er *juin.* — Il a souffert : son visage en témoigne. Mais son attitude présente me permet de le plaindre. Il n'était pas indigne de l'amitié que je lui ai offerte...

12 *juin.* — J'essaye en vain de me mentir : je n'ai pas retrouvé ma sérénité. Je voudrais croire que la vie continuera, semblable à elle-même, tranquille et sans orage, et je garde l'oppression d'un malheur imminent...

. . . .

Je n'ai que deux amours : mon mari, mon enfant...

16 *juin.* — Courage, mon cœur !... La vie est droite, unie, facile. Ta part est belle, faite de devoirs simples et doux. Recueille-toi en toi-même. Ta petite demeure est un grand univers. C'est l'ivresse du printemps qui te trouble et t'étonne.

18 *juin.* — Je sais maintenant jusqu'où va la souffrance... Il a parlé... Il a prononcé les mots irréparables... Et je les attendais !... Comme les bêtes sentent la bourrasque, je pressentais le désastre. C'était l'anxiété de l'heure incertaine qui me tenait ainsi, haletante et sans conscience. Il a parlé. Tout est fini. Mon Dieu, je voudrais retrou-

ver la foi de mon enfance pour vous remercier de la force que vous m'avez donnée !... Vous m'avez sauvée !... Vous seul pouvez savoir à quel point j'étais près du crime !... Je ne me rappelle pas quels mots j'ai prononcés. Mais je lui ai demandé de partir, et je suis sûre de lui : il partira... On peut vivre encore, puisque je vis... Les blessures se cicatrisent, le sang se refait, l'ouragan a saisi l'arbre, mais n'a pu le briser... Il a passé, le calme revient, et toute ma vie est devant moi, non pour moi, mais pour ceux dont elle est le bien...

Que je rapprenne, mon Dieu, les mots de la prière !...

Et je dirai comme naguère : « Je n'ai que deux amours... »

24 *juin*. — Que la duplicité est aisée aux âmes les plus droites !... Je vis avec un secret que nul ne soupçonne... Ai-je assez entendu parler de lui, pourtant, dans les premiers instants qui ont suivi son départ !...

— Il y a une femme là-dessous !... m'a dit mon mari.

Je n'ai rien répondu : la honte me glaçait. Aucun soupçon du vrai ne peut effleurer un être aussi fidèle que Robert. Tous ceux qui lui sont chers lui paraissent semblables à lui. Jamais il n'aurait aimé, ni même *pu* aimer, la femme d'un camarade. Quelques conditions que je suppose, solitude, tristesse, séduction, il n'aurait pas aimé parce qu'il n'en avait pas le droit !... Toute son honnêteté

aurait opposé à l'amour une barrière infranchissable... Il ne devinera jamais rien de ce qui s'est passé près de lui et je saurai lui faire le bonheur qu'il mérite. Ce départ l'a attristé : c'est à moi, qui en suis responsable, de lui tisser une vie plus souriante encore que par le passé.

Il me disait aussi :

— On s'habitue trop vite à une forme d'existence agréable. Dans ce trou sauvage, c'était une rare aubaine que cet échange quotidien avec un homme instruit et raffiné. Toi-même tu sentiras le vide... Pour Pierre, c'est un vrai malheur !...

Un malheur, oui... Le pauvre enfant ne se doute pas encore. Nous lui avons assuré qu'il s'agissait d'un voyage d'affaires, mais que bientôt son ami reviendrait. Il le croit : sa confiance n'est pas inquiète. A peine lui en veut-il un peu d'être parti si vite, et sans lui dire adieu. Il lui a écrit hier, et se promet de recommencer souvent. J'ai peur de cette correspondance, qu'il aura tant de joie à me faire connaître...

Quand il verra passer les semaines, puis les mois, sans que revienne son ami, comment cette petite nature ardente supportera-t-elle sa première désillusion sentimentale?... Il faut que je l'égaie, que je le captive, que de nouveau je sois tout pour lui...

Il faut aussi que je songe à cette brave vieille, qui s'efforce de croire au retour, et ne veut pas trop l'attendre, de peur de souffrir. A-t-elle deviné quelque chose?... Je ne puis le penser. Pourtant, de quel ton elle m'a dit :

— Nous voilà seules, ma pauvre Hélène !...

J'aurai donc du courage pour eux tous, puisque c'est par moi que tous sont frappés. J'ai fait la solitude autour d'eux : à moi de la remplir !...

10 *juillet*. — Voilà quinze jours que je n'ai pas pu, ou pas voulu, tracer une ligne dans ce journal. Je suis si peu sûre de moi que je n'ose pas m'interroger. Que découvrirais-je en moi?... Je devrais oublier l'homme qui a un instant troublé ma vie, et ceux qui m'entourent semblent se conjurer pour me le rappeler sans cesse. Tous les trois jours, Pierre lui écrit. Il lui parle des efforts qu'il fait pour ne pas perdre ce qu'il a appris de latin, pour ajouter même à son petit bagage. Puis il exulte de joie quand une réponse lui arrive. Elles sont frémissantes de tendresse, ces réponses !... Mais lorsqu'il les trace, n'a-t-il devant les yeux que l'image de Pierre?...

Je voudrais comprendre le mot qu'il a envoyé hier à Robert. Le ton en est énigmatique, et si découragé !... Il lui dit :

« Des nécessités très fortes m'ont rappelé à Paris. Je n'y ai pourtant cédé qu'avec répugnance, et cela t'expliquera la soudaineté de mon départ. Comme tous les êtres faibles, j'ai voulu me placer moi-même devant le fait accompli, sans me laisser le temps d'hésiter. Mais j'ai éprouvé, en rentrant dans ma demeure et mes habitudes passées, un sentiment inattendu. Les vingt ans de ma vie qui

viennent de s'écouler n'ont rien laissé en moi qui me permette de me rattacher à eux. Je me trouve étranger parmi tout ce qui a toujours formé l'ensemble de mes pensées et le domaine de mon activité. Je découvre que ma vraie patrie, l'air dont j'ai besoin, l'horizon nécessaire à mes yeux et à mon cœur, c'est ce coin de la terre natale que j'avais déserté sans esprit de retour, et auquel m'ont rattaché avec tant de force trois mois qui ont fui comme un jour... Je ne sais pourtant si j'y retournerai jamais. Qu'y ferais-je?... Je suis né pour écrire, et me sens inférieur à tous les sujets que peut m'offrir cette rude nature. Le plus sage est peut-être de l'oublier, et de faire l'effort qui me replacera dans les ensembles de toute mon existence littéraire. Je tente une expérience décisive. D'anciennes amitiés que je renoue vont peut-être me rendre le goût des choses d'autrefois, et débarrasser mes poumons de cet air trop pur, qu'ils aiment, mais que j'ai commencé de respirer trop tard... »

— Tous les artistes subissent ces crises de neurasthénie, a dit Robert. Il avait quitté Paris pour fuir une femme, et il y est retourné pour la retrouver... Voilà la simple réalité. S'il ne peut la reprendre, il se figurera que Paris lui est devenu odieux, et que le village est sa vraie patrie. Si elle l'accueille, comme il semble l'espérer, il aura vite fait d'oublier les trois mois dont il parle... quitte à nous revenir lorsqu'elle l'aura trompé !

Et, après un instant d'hésitation, corrigeant d'un sourire ce que ses hypothèses avaient d'un peu sévère, il a ajouté :

— Un grand enfant !...

Un grand enfant, oui... Si cela est vrai, n'ai-je pas été trop dure? C'est pour ma paix, c'est pour mon bonheur, que je l'ai supplié de partir. L'aurais-je fait si j'avais songé à lui? Je me demande parfois si je ne suis pas plus coupable que je ne me plais à le croire. J'aurais pu prévoir ce qui est arrivé, et je l'ai pressenti assez tôt pour qu'il m'eût été possible de le détourner de moi. Dès les premiers jours, j'aurais dû me montrer plus froide, éviter ces causeries amicales, ne pas consentir à jouer, à chanter devant lui. Moi aussi, je me suis laissé bercer par le plaisir de cette camaraderie toute neuve, et j'ai fermé les yeux, par lâcheté, pour ne pas voir où il allait... Lorsqu'il fut trop tard, au lieu d'essayer de réparer le mal, je me suis dérobée... S'il se porte, dans son découragement, à des extrémités funestes à son talent, à son avenir, à son bonheur, n'en serai-je pas responsable?...

Cette pensée me torture !

12 *juillet.* — Est-ce possible?... Ce sont les paroles de Robert qui m'épouvantent. S'il avait deviné une partie de la vérité?... Si vraiment c'était par un désespoir d'amour que Claude a été jeté au milieu de nous, et si, chassé par moi, il était retourné à cet ancien amour?... Alors qu'il avait oublié, qu'il se reprenait à la vie, que cette terre

lui devenait maternelle et salutaire, c'est moi qui l'aurais précipité à nouveau dans ce qu'il avait fui !... Et si tout cela est vrai, si cette femme le repousse, ou l'accueille pour le tromper encore, et qu'il en meure, c'est moi qui l'aurai tué?... Ah ! vivre avec ce poids qui m'écrase !... Mais que puis-je maintenant?... Et que dois-je, surtout?... Il me semble qu'un filet m'enveloppe, un coup me menace, je le sens qui s'approche, je ne puis me mouvoir !...

19 *juillet.* — Il y a un mois qu'il est parti... J'ignore tout de lui. Malgré moi, je me laisse aller aux suppositions les plus folles. Je me rappelle le ton dont il m'a dit un soir :

— Votre cœur n'a jamais dû se tromper !...

Et je ne sais même plus ce qu'il y a dans mon cœur !...

20 *juillet.* — Neuf jours de silence, puis il a répondu un mot à une lettre de Pierre. Sa réponse me semble indifférente, lointaine. Les formules restent affectueuses, mais je sens que son cœur devait être distrait. Il oublie, peut-être? Une autre femme a pu l'aimer... Qu'il soit heureux par elle !... Je l'ai assez fait souffrir pour lui souhaiter tous les bonheurs, et même *ce* bonheur...

A quel titre lui refuserais-je le droit d'aimer encore?

28 *juillet.* — Plus rien de lui, après la carte banale de la semaine dernière. Cela vaut mieux ainsi.

Nos routes sont maintenant séparées. Il a repris celle qu'il parcourait autrefois : qu'elle lui soit douce et sans obstacles !... Moi, je continue la mienne. L'ai-je jamais quittée?... Peu à peu, la force me revient. Tant que j'ai redouté d'avoir causé un mal irréparable, le remords et le désespoir me déchiraient. Mais cette froideur et ce silence sont de sûrs indices qu'il a retrouvé la quiétude. J'avais tort de tant craindre pour lui. Son cœur n'est pas de ceux qui s'attachent à jamais. Le regard d'une autre femme aura écarté de sa mémoire le souvenir de celle à laquelle il n'aurait pas dû songer... Nous ne pouvons, ni lui ni moi, désirer de plus grand bonheur. Ma sécurité revient...

Étrange sécurité !... Pourquoi est-elle si troublée, agitée de frissons d'orage?... Cette paix immense, que rien ne saurait plus altérer, me met aux lèvres un goût de mort...

Non, je n'aurais pas dû tracer ces mots !... Je suis lâche, lâche, plus lâche maintenant qu'à l'heure où je l'ai chassé pour n'avoir plus à me défendre !... Eh bien oui, il aime, il est aimé, il reconquerra par l'amour sa force et son génie !... Je l'ai voulu... Je le veux encore !... Je saurai me contraindre au bonheur, j'arracherai de moi tout ce qui prétend m'empêcher d'être heureuse !...

Tout est fini. Assez hésité, louvoyé, pactisé. Ces mots sont les derniers que j'écris ici. Quand je les relirai, ils me guériront de l'orgueil, comme un

fer rouge guérit les plaies envenimées... Adieu, folie déchirante et délicieuse !... Ma vie garde son idéal : la pureté...

30 *juillet.* — Un mot de lui...

Il revient... Pitié !... Ah !... pitié !...

II

— Monsieur?

— Il est en forêt.

— M. Pierre?

— Au jardin.

— Et Madame?

— Madame est au salon. Faut-il la prévenir?

— Ne la dérangez pas. Je connais le chemin. Je m'en vais la surprendre.

La servante s'écarta, et Claude prit le petit couloir qui menait au salon. La porte était entr'-ouverte. Un instant, il s'arrêta, recueillant ses forces, cherchant à dominer son émotion. Mais il sentit que l'attente, au lieu de le calmer, l'exaspérait. Alors, d'un mouvement soudain, il entra, et ses yeux, aussitôt, rencontrèrent ceux d'Hélène, posés sur lui. Elle avait entendu sa voix et reconnu son pas. L'angoisse avait fait tomber de ses mains le livre qu'elle essayait de lire, et elle n'avait pu se lever. Le salon était presque obscur; par les volets mi-clos passait seulement un rayon de soleil. Il traversait la pièce et tombait aux pieds de la jeune femme. Hélène et Claude esssayèrent l'un et l'autre de sourire. Leurs bouches demeurèrent immobiles et sérieuses. Ils restaient silencieux et

s'observaient sans prendre garde au temps qui passait. Chacun d'eux scrutait sur la face de l'autre les marques qu'y avait imprimées la séparation. A un regard distrait, Hélène n'eût pas semblé changée. Son visage tranquille, auquel donnait un aspect si jeune et si candide la frange des cheveux coupés net au bas du front, gardait son éclat intérieur, son frémissement de passion contenue, sa chaste noblesse. Mais Claude observa l'expression nouvelle de ses yeux. L'ombre des cils paraissait plus profonde, et obscurcissait la clarté des prunelles. Dans cette sombre flamme vivante transparaissait une inquiétude et une crainte, comme si toutes les angoisses, toutes les luttes intérieures, tous les mouvements secrets de cette âme si puissante et si maîtresse de soi, ne s'étaient traduits au jour que dans le trouble du regard.

Claude avait été plus nettement éprouvé par l'absence. Il avait maigri et ses joues s'étaient creusées. Le pli qui se marquait entre ses sourcils, l'inclinaison de ses lèvres, l'expression plus âpre de ses traits, étaient l'aveu de ce qu'il avait souffert.

Il dit enfin, à voix basse :

— Vous me pardonnez d'être revenu?

Elle lui répondit sur le même ton :

— Vous me pardonnez de vous avoir fait partir?

Et ils demeurèrent face à face, de nouveau silencieux, prenant soudain une conscience plus violente de leur amour, qui avait grandi en eux pendant qu'ils travaillaient à le détruire. Alors

qu'elle avait appris son retour avec terreur, Hélène sentait maintenant s'élever sous son angoisse un sentiment de joie qui remplissait son être : il était là, ayant quitté pour elle celle qu'il avait rejointe pour l'oublier, il était sien et non autre, il lui revenait !... Mais son amour triomphant se déguisait à sa conscience sous de spécieux prétextes : elle se disait que Claude renonçait, pour toujours sans doute, à la vie d'aventures, de fièvres, de trahisons sentimentales, et que, s'élevant au-dessus de lui-même, aidé par une amitié pure et forte, il retrouverait enfin toute sa puissance de création et de pensée... Quelles tortures elle avait subies, lorsqu'elle songeait qu'en le rejetant loin d'elle, au milieu de tout ce qu'il avait voulu fuir, elle l'avait peut-être livré à la souillure et à l'inertie définitive !... De ce remords, qui eût empoisonné sa vie, elle était désormais affranchie, et la joie de voir sauvé celui qu'elle n'avait pas voulu secourir, la fierté de sentir que son souvenir l'avait soutenu, tous ces sentiments ardents et confus, en lui masquant la vérité de son amour, formaient une atmosphère de passion où il s'exaltait sans qu'elle s'en aperçût.

Claude, lentement, s'approcha d'elle, interrogeant ses yeux d'un humble regard. Comme il ne vit en eux que de la tendresse et du pardon, il s'agenouilla auprès d'Hélène, et posa ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait.

— Qu'avez-vous fait?... murmura-t-elle.

Il comprit qu'elle voulait connaître sa vie pen-

dant tout le temps de l'absence, et une amère douceur emplit son âme.

— J'ai tenté de vous oublier, fit-il. Je n'ai pas pu.

— Avez-vous travaillé? demanda-t-elle encore.

— J'ai essayé. J'ai loyalement essayé... C'était impossible aussi...

Il se tut, laissant sa phrase suspendue.

— Qu'avez-vous fait? redit-elle.

Il baissa la tête, et posa son front sur les doigts de la jeune femme. Une fraîcheur s'insinuait en lui, qui l'apaisait et l'engourdissait.

— J'ai essayé de réveiller un ancien amour, le plus âpre et le plus dangereux de tous. Je ne suis parvenu qu'à m'abreuver du dégoût de moi-même, et j'ai compris que je ne me détacherais plus de vous... C'est vous que j'aime, Hélène... Je vous aime comme je n'ai jamais aimé, parce que vous êtes différente de toutes les femmes que j'ai aimées... Votre seule présence me grandit... Vous ne pouvez inspirer que de l'héroïsme et de la noblesse... L'air où vous vivez participe à votre grâce... Lorsque j'évoquais cette terre, vous m'apparaissiez comme son âme... Pour vous, par vous, je deviendrai capable de sacrifice et d'abnégation... Depuis que je vous revois, il me semble que ma force ressuscite... Mais ne me chassez plus !... Je n'existe plus si je suis loin de vous !..

Elle avait fermé les yeux ; les paroles de Claude coulaient sur elle comme une caresse brûlante.

— Levez-vous, dit-elle enfin, levez-vous... Et, par pitié, taisez-vous !

— Pourquoi ne me laissez-vous pas cette misérable joie de vous dire mon amour? demanda-t-il avec passion. Vous le dire, et que vous me le laissiez dire, c'est tout ce que m'accorde la vie!... Ne soyez pas plus cruelle qu'elle!

— Taisez-vous!... Ah!... taisez-vous!... murmura Hélène en joignant les mains et en se détournant.

— Mais pourquoi?... Pourquoi me taire?... Vous savez mon amour... Vous ne pouvez l'ignorer... Il suffit que vous me regardiez pour que vous l'aperceviez... Si j'ai du bonheur à vous le dire, pourquoi me le défendez-vous?

— Il doit rester secret parce qu'il est coupable! reprit Hélène avec force.

— Mais qu'importe, puisque, même secret, même muet, tout vous le révèle, tout mon être le crie au vôtre?...

— Je puis ne pas l'entendre si vous ne parlez pas!

— Non!... s'écria Claude violemment. Non, non, vous ne pouvez pas ne pas l'entendre!... Mon cœur parle sans cesse au vôtre!... Mes paroles n'ajoutent rien à sa voix, qu'un peu de joie pour moi.

— Et pour moi, un danger!... Je vous en supplie, ne m'y exposez pas!

— Quel danger?... Que redoutez-vous?

— Je ne sais... Je ne puis le définir... répondit Hélène avec angoisse... Je ne sais pas... Je suis sûre, pourtant!... Je vous en supplie, taisez-vous!...

Soyez généreux, comprenez ce que je redoute !... le trouble que de tels mots versent dans les âmes... l'atmosphère qu'ils nous font... ce souffle de trahison qu'ils mettent dans la vie... L'amour trouve tant de voies pour pénétrer les êtres... Je vous en conjure, n'y ajoutez pas la puissance des mots !

— Mais que craignez-vous d'eux? demanda Claude avec plus de douceur. Vous êtes si forte, si cruellement forte !... Vous exercez sur vous un si ferme contrôle !... Ah ! non, je ne tremble pas pour vous !.. Je vous sais intangible, supérieure à toute tentation, accessible à la pitié, mais pas à l'amour ! Les étincelles du mien n'allumeront pas en vous le brasier !... Vous n'avez rien à craindre !

— Qu'en savez-vous? demanda lentement Hélène en se penchant un peu vers lui.

Il se redressa soudain, et la regarda d'un regard si intense, si violent qu'il semblait vouloir s'emparer d'elle et la dompter.

— Hélène !... fit-il d'une voix sourde et tremblante. Hélène !... Que voulez-vous dire?

Et comme elle demeurait silencieuse, avec une expression d'épouvante et de passion, il s'écria, en la saisissant entre ses bras :

— Hélène !... mon amour !... vous m'aimez !...

Cette étreinte rendit à la jeune femme la conscience du péril, et, dans une puissante reprise d'elle-même, elle le repoussa. Avec un regard douloureux, mais animé d'une énergie qui ne se laisserait pas abattre, avec un geste d'arrêt qui dressait comme une armure devant elle, elle s'éloigna de

Claude, dont les lèvres avaient approché les siennes.

— Jamais ! dit-elle.

Puis, après quelques secondes de silence, pendant lequel s'affrontèrent et se mesurèrent leurs âmes, elle lui montra la place auprès d'elle.

— Ici, fit-elle... Et laissez-moi vous parler...

Frémissant, la gorge serrée par un sanglot, il laissa tomber sa tête sur ses mains ; les coudes sur les genoux, défaillant de désespoir, gardant au fond des yeux l'image d'elle-même qui venait de s'y graver, dans cette minute à jamais enfuie de l'aveu, il l'écoutait, tandis que de sa voix grave, si pure, si chastement tendre et miséricordieuse, elle essayait d'apaiser sa peine.

— Vous savez maintenant mon secret, lui dit-elle très bas. Je ne rougis pas de vous l'avoir livré... Le sentiment était en moi... Je ne suis guère plus coupable de l'avoir exprimé que de l'avoir conçu. Si c'est un bonheur pour vous — un bien triste bonheur ! — que de m'avoir arraché ce cri, conservez-en le souvenir comme récompense de ce que vous avez souffert par ma faute, comme rançon des dangers que je vous ai fait courir... Conservez-le comme une chose unique, car il ne se renouvellera pas, et préparez-vous à la promesse, au serment même, que je vais vous demander... Nous n'avons peut-être pas le pouvoir de ne pas nous aimer... Nous devons pourtant travailler de toutes nos forces à détruire en nous des sentiments qui ne peuvent être qu'une cause de souffrance pour nous et pour d'autres... Et nous y travaillerons...

— Pas moi ! s'écria Claude.

— Vous comme moi... reprit Hélène avec la même douceur. Je vous aiderai. La tâche vous sera plus aisée qu'à moi, puisque je travaillerai seule pour nous deux... Je veux que vous arriviez au calme, sinon à l'oubli, et que vous remplaciez en vous ces chimères criminelles par une amitié digne de nous, qui vous fortifie au lieu de vous affaiblir...

— Comme vous êtes sûre de votre pouvoir ! dit Claude amèrement. Vous me voyez à votre image... Vous me croyez capable de ce qui vous est possible !...

— Ne parlons pas de moi... continua Hélène. Arriverai-je à détruire... ma tendresse... je l'ignore... Mais si même elle demeurait en moi, vous ne le sauriez jamais... Ce n'est pas mon salut que je veux, c'est le vôtre... Ma vie, à moi, est toute tracée... Elle sera ce qu'elle doit être... Mon mari, mon enfant, ne me verront pas changer... Croyez-moi, Claude, ce que j'éprouve pour vous n'a rien modifié à ce que j'éprouve pour eux... C'est là ce qui m'aide à me pardonner.... Vous, qui vous complaisez à souffrir, je veux vous sauver... Je vous sauverai !

— On ne sauve ceux qu'on aime qu'en se donnant à eux ! répondit Claude presque brutalement.

— Et si je vous donne le meilleur de ma pensée?... demanda Hélène avec passion. Si je vous donne tout ce que j'avais gardé, pour moi seule, de ma vie?... Si je vous donne mon âme, qu'oseriez-vous désirer?

Sous son regard volontaire, chargé de défi, il baissa la tête, saisi de honte.

— Pardonnez-moi... murmura-t-il... Je ne suis pas digne de vous... Je me livre à vous... Que me prescrivez-vous...? Que voulez-vous de moi?...

— Ce que je veux?... fit-elle. Que vous réalisiez votre destin. Vous avez créé de belles œuvres... vous pouvez en créer de plus belles encore, et de plus puissantes... Vous nous les devez... Le génie d'un artiste est le trésor commun... Il n'a pas le droit de le dilapider !

— Je n'ai pas de génie ! répliqua Claude.

— Vous en avez... Vous en aurez... Mettez dans une œuvre toutes les puissances qui sont en vous, jusqu'à votre douleur, et vous aurez du génie !... Je veux vous voir aimer votre travail... Vous l'avez quitté, vous le reprendrez... Vous lui donnerez toute votre âme... En la lui donnant, c'est à moi que vous la donnerez... Dans vos livres, j'ai le droit de vous aimer... mais pas autrement, pas ailleurs !... Vous les écrirez en pensant à moi... Je vous verrai chaque jour... Mes yeux interrogeront les vôtres, qui ne mentiront pas... Je veux que chaque jour vous pensiez, vous luttiez, et que le premier livre qui naîtra de votre plume soit à la hauteur de mon attente !...

— A quoi bon?... fit Claude, avec un geste de lassitude. Comment aimerais-je mon œuvre?... Mon cœur n'est plus à moi !

— Vous l'aimerez, si vous faites d'elle ce que je veux qu'elle soit ! s'écria Hélène avec force.

— Mais quoi?... mais quoi?... demanda Claude avec désespoir.

— L'enfant, l'idéal enfant de notre amour!... Si nous ne pouvons abolir ce qui nous a liés l'un à l'autre, essayons du moins de le sanctifier comme se sanctifient toutes les unions!... Votre œuvre sera notre douleur, notre pensée, notre sacrifice, notre victoire!... A ce prix seulement, et seulement sur ces sommets, nos cœurs ont le droit d'être l'un à l'autre!... Me comprenez-vous, Claude?...

— Je vous comprends... Je vous admire..., dit-il à voix très basse, après un long silence, avec une sorte d'accablement et de soumission désarmée. Oui, vous me faites connaître une grandeur et une noblesse que mon âme ne soupçonnait pas... Serai-je jamais assez fort pour vous suivre?... Je ne sais... En cet instant, tout mon être n'est que désespoir... Mais j'essaierai... je vous jure que j'essaierai... La route est longue, dure, mais vous me tendrez la main... Je tâcherai de vous suivre... Hélène!... Hélène!... Je vous aime jusqu'à l'adoration!...

— Maintenant, fit-elle comme si elle n'avait pas entendu ses derniers mots, maintenant, voici quel serment j'exige de vous... Jamais plus, jamais, vous entendez, jamais plus vous ne me parlerez de votre amour... Jamais vous ne prononcerez un mot qui l'évoque entre nous... voilà ce qu'il faut me jurer!

— Ah! cela, non!... s'écria Claude avec un mouvement de révolte. Ne me le demandez pas... je ne pourrais pas!

— Il le faut, répéta Hélène... Il le faut... ! C'est pour moi que je vous le demande... comprenez-vous?... pour moi !... Je vous ferai un aveu qui me livrerait à vous si vous aviez le cœur bas... C'est que je ne suis pas sûre de moi, Claude !... J'ai peur des mots trop doux qui font chanceler mon âme !... Songez qu'après la faute, je n'aurais plus qu'à mourir... Protégez-moi !... Écartez de moi ce danger... C'est votre secours que j'implore !... Je vous en supplie, au nom même de l'amour que vous me portez, et qui ne peut vouloir ma perte, jurez que jamais plus vous ne me parlerez d'amour !

Il demeurait frémissant, égaré, tremblant, sous le regard de la jeune femme. Elle lui prit les deux mains, et, approchant son visage du sien, elle répétait :

— Jurez !... Jurez !...

Il la regardait, et il lui semblait que sa volonté tourbillonnait, s'abîmait, se noyait dans ces grands yeux limpides, douloureux, éclatants de franchise, de passion et de volonté.

— Jurez !... jurez !... répétait-elle.

— Je jure..., murmura-t-il enfin.

Dans un geste soudain, presque emporté, elle lui saisit les tempes entre ses deux mains, et lui posa sur le front un baiser violent. Puis elle courut à la fenêtre, l'ouvrit, et, tandis qu'il demeurait inerte, anéanti, elle appelait, d'une voix haletante :

— Pierre !... Pierre !... Mon chéri, viens vite !... Ton grand ami est là !

III

Des jours passèrent, dont Claude ne sentit pas la fuite ; il les vécut sans savoir qu'il vivait. Le soleil de juillet brûlait la terre desséchée. La chaleur exaspérée de l'été jurassien semblait rayonner de mille foyers épars. Chaque buisson des pâtures devenait un brasier. Un sommeil de feu engourdissait la glèbe. L'âme du jeune homme était dévastée de soleil et d'amour. Le serment qu'il avait dû prononcer s'était perdu dans l'ombre de sa pensée. De cet entretien avec Hélène, qui eût dû lui laisser plus de désespoir que de joie, il ne gardait qu'un souvenir : celui des mots par lesquels elle avait avoué sa faiblesse. Parfois, cependant, il se disait vaguement :

— A quoi bon ?

Mais ce découragement sentimental ne faisait que glisser en lui. L'ivresse demeurait la plus forte. Il était à l'une de ces heures où l'être est altéré de pureté et croit à la possibilité d'un lien idéal. Le mois qu'il venait de passer auprès d'Yvonne de Forges l'avait accablé de dégoût. Il n'avait pu retrouver auprès d'elle les anciens élans. Les caresses ne lui suffisaient plus. Si violent, si ardent

que fût le parfum de cette chair infatigable, il ne s'en contentait plus. Il avait appris un autre amour, plus malaisé à satisfaire, et dont on ne peut se déprendre lorsqu'il vous a saisi : celui qui s'attache au plus profond de l'âme, à la vie intérieure, au mystère de la pensée. C'est ainsi qu'il aimait, et qu'il était aimé ; et il s'abandonnait à l'illusion que jamais il ne désirerait au delà.

Pour tous ceux qui partageaient sa vie, son retour avait été une fête. On l'entourait, on le choyait, avec cette tendresse émue et prudente dont on admire et dont on escorte la première sortie d'un convalescent.

— Tu as bien fait de revenir !... lui disait Olympe.. Les heures me deviennent lourdes. Moi qui mettais mon orgueil à ne pas vieillir, je sens que chaque jour m'ajoute maintenant une année !

Il se récriait, mais elle haussait gaiement les épaules.

— Pourquoi protester, mon grand?... Je sais ce qu'il en est et je ne me plains pas. Je t'assure que si tu me tiens la main aux derniers instants, je m'en irai avec confiance, et je remercierai Dieu de ce qu'il m'a donné !

Parfois il la taquinait :

— Vous croyez en Dieu? Vous y croyez vraiment?

— Comme à la lumière ! s'écriait la vieille fille. Il est la seule explication de la vie, la seule consolation à toutes nos souffrances, le seul espoir.

— Heureux ceux qui peuvent croire ! répon-

dait Claude. Mais quand notre raison s'y refuse?

— Fais taire ta raison, laisse parler ton cœur. Je suis sûre que lorsque tu aimes, tu crois en Dieu !... La foi est l'amour suprême, et c'est pourquoi on en découvre un peu au fond de tous les amours... Dieu seul peut te promettre que tu retrouveras au delà de la mort ceux que tu as aimés dans la vie.

De telles paroles versaient une nouvelle angoisse dans l'âme de Claude. L'amour ne lui donnait pas la foi, mais la tristesse de ne pas la posséder. Il éprouvait cet état de mysticisme et de spiritualité latente qui forme l'atmosphère des grandes adorations lorsque la pensée charnelle ne s'y mêle pas ; et, comme si son cœur eût été surchargé de tendresse, il éprouvait des sympathies plus chaudes, plus nombreuses, qui touchaient à plus d'êtres.

Il se levait, le matin, aux premiers rayons du jour. Dès quatre heures, le soleil tombait sur son lit. Il descendait. La maison était silencieuse, fraiche ; seul il laissait ses fenêtres et ses volets ouverts. Les autres pièces étaient obscures, traversées, comme par des flèches, de minces rais éclatants qui filaient par les fentes des persiennes. Tous dormaient encore. Seul le vieux Padsa était déjà debout. On entendait ses sabots sur le gravier, dans les allées du jardin : il se couchait avec le jour et se levait avec lui. Son visage de casse-noisette se plissait de satisfaction quand il apercevait Claude. Il l'estimait beaucoup parce

qu'il se levait aussi tôt que lui. Cassé en deux, tordant sa tête pour regarder son maître, avec son menton en galoche toujours couvert de salive et son long nez maigre incliné sur sa lèvre, il ressemblait aux gnomes des légendes bretonnes. Il parlait intarissablement, sans observer si son interlocuteur l'écoutait.

— Salut bien, monsieur Claude, salut bien !... Beau temps, oh ! on ne parle pas de ça !... J'ai entendu chanter la caille dans les blés, on ne parle pas de ça... Il y en aura cette année !... Vous chassez, bien sûr?... On ne parle pas de ça !... Je connais un beau levraut en dernier des maisons, on ne parle pas de ça...

Aussi longtemps que Claude consentait à demeurer près de lui, il discourait. Quand son maître le quittait, comme si son élan l'eût emporté, il prononçait quelques phrases encore, entremêlées de ses éternels : « On ne parle pas de ça !... » Son silence même grommelait et résonnait sans trêve. Au début, Claude éprouvait un peu de dégoût pour lui. Maintenant, il se sentait plein d'une affectueuse pitié. Il provoquait les confidences du vieillard, lui portait du tabac, le questionnait sur son passé. Le jardinier avait pour lui l'attachement d'un vieux chien. A qui voulait l'entendre, il répétait :

— Il n'est pas fier, le Claude... Il n'est pas fier !... On ne parle pas de ça !...

Le jeune homme descendait la colline, traversait les prairies, marchait vers le bois. L'herbe,

baignée de rosée, était molle, grise, neigeuse. Du fond de la vallée se levaient des brumes qui s'évanouissaient en montant dans l'espace. Les forêts s'enveloppaient d'un halo bleuté. Il allait, dans la solitude et le silence glacé du matin, sous le ciel argenté, soulevé d'un inexprimable bonheur, avec le sentiment vague d'une oppression indéfinie, d'une absence. d'une tristesse apaisée, et qui reviendrait. Mais, sur cette confusion de son âme, flottait une buée de joie.

Vers neuf heures, il revenait, d'un pas plus rapide : son petit élève l'attendait.

Depuis son retour, Pierre le considérait parfois avec un peu d'inquiétude, redoutant encore quelque mystère. Il n'avait pas admis ce brusque départ, sans avis, sans adieu. Comme s'il eût volontairement résisté à son affection, par crainte d'une déception nouvelle, il se montrait maintenant moins confiant, plus réservé, plus silencieux aussi. Il observait son maître ; il attendait, avant de lui rendre tous les témoignages de sa tendresse passée. Claude, qui apercevait aisément les détours de cette âme transparente, s'efforçait de la reconquérir. Il y parvint au bout de quelque temps, quand aux leçons de latin il eut imaginé d'en ajouter d'escrime. Aussitôt l'enfant s'épanouit. Ce jeu lui parut le plus beau de tous ceux qu'il connaissait. La bicyclette même lui semblait moins captivante !... Tenir un fleuret !... Apprendre à combattre !... Ce fut un enivrement. Il ne résista plus à celui qui lui procurait cette joie, et il rede-

vint avec lui ce qu'il était naguère. Le hall d'entrée résonnait sous les appels de pied, s'emplissait d'un cliquetis d'armes, amplifiait, comme une grande caisse de sapin, les ordres de Claude :

— Battement, coup droit !... Battement, doublez !... Trompez le contre !... Une, deux... Un coup droit...

Sérieux, tendu, les sourcils froncés sous le masque, s'appliquant à bien faire les mouvements, à serrer le jeu, à accélérer sa détente, le petit Pierre se passionnait pour ces exercices, sans en éprouver la monotonie.

— Quand pourrai-je faire assaut? demandait-il.

— Pas avant six mois... au moins !... Et encore, ce ne sera pas très sérieux. Il faudrait un an de leçon avant de commencer.

— Je voudrais tant vous battre !... déclarait Pierre, les yeux brillants.

— Sois tranquille, tu me battras, quand tu seras devenu un grand jeune homme, et que je serai un vieillard tout édenté, tout chauve, tout tremblotant.

— Vous ne serez jamais si laid ! affirmait le petit.

— Qu'en sais-tu?

— Ce n'est pas possible ! reprenait Pierre, blessé dans sa tendresse.

— J'aurai une perruque, un tuteur, et un râtelier !

— Oh !... si je pouvais vous battre, pour me venger !...

— Il faut donc prendre la leçon, pendant très longtemps... Allons, en garde !

Et les exercices recommençaient, sous l'œil amusé de tante Olympe qui parfois venait voir s'escrimer « les enfants », comme elle disait.

Souvent, l'après-midi, Robert Jarry invitait Claude à l'accompagner en forêt. Il lui faisait connaître des coins ignorés, de petites sources d'eau pure jaillissant entre les rochers, des clairières roussies par le soleil, pleines de framboisiers et de fraisiers. Jamais il ne l'interrogeait sur les raisons de son départ, de son séjour à Paris, de son retour. Il s'efforçait de le distraire, de lui donner le goût de la marche, de l'intéresser à la vie puissante des choses ; Claude lui était reconnaissant de cette amitié virile, de son dévouement et de sa discrétion. Tous, il le sentait, s'étaient mis d'accord pour lui faire une existence occupée et heureuse, et pour le rattacher à ce sol dont il était le fils, dont celle qu'il aimait voulait qu'il devînt l'interprète. C'était d'elle, il le devinait, que venait cette sorte de mot d'ordre. Elle veillait sur lui, elle créait autour de lui cette atmosphère de sympathie, d'indulgence et de douceur ; et tout ce que lui portaient les heures, il le recevait comme un don de l'amour.

Les soirées étaient si chaudes qu'ils les passaient dans le jardin, sous un berceau de roses qui versaient sur eux leur parfum. Olympe Morize et son adversaire faisaient trêve à leur jeu coutumier ;

ils savouraient tous les quatre le calme illimité de la nuit, aux clartés d'une lune ardente qui bleutait les prairies et dorait la cime des forêts.

Les premières fois, Hélène était venue, avec le sentiment qu'elle ne devait rien changer aux anciennes habitudes, mais avec une anxiété qui parfois l'étreignait jusqu'à l'oppression. Elle avait peur que Claude ne pût tenir sa parole et qu'une expression d'amour ne lui échappât. Qu'aurait-elle fait alors?... Mais quand elle vit qu'il l'abordait avec une tendresse presque craintive, quand elle put croire qu'il s'était soumis, qu'il acceptait le sacrifice, et que, pour écarter d'elle la souffrance, il savait se maîtriser et se taire, elle accueillit la confiance qui ne demandait qu'à renaître en elle, et une gratitude heureuse vint s'ajouter à tout ce qu'elle éprouvait pour lui. Elle lui avait dit vrai lorsqu'elle lui avait affirmé que ses sentiments pour son mari n'avaient pas changé. Elle l'aimait, parce qu'elle l'avait toujours aimé, parce qu'il était le père de son enfant, parce qu'elle ne connaissait pas de caractère plus généreux, plus droit, plus fort que le sien ; c'était une affection inébranlable, qui se mêlait si étroitement à tous les éléments de sa vie que ni les années ni les événements ne pouvaient l'atteindre. Et c'est dans cette fidélité à tout son passé et à tous ses devoirs qu'Hélène trouvait une excuse à son amour pour Claude. Car elle le chérissait plus ardemment qu'il n'avait pu le soupçonner après l'aveu, plus violemment peut-être qu'elle ne le croyait elle-même. Mais elle se disait,

dans un inconscient désir de se donner le change :

— Si j'avais un frère, c'est là ce que j'éprouverais pour lui !...

Il lui arrivait, au cours de ses méditations, de se demander parfois, si ayant rencontré Claude lorsqu'elle était libre, elle l'eût épousé. Mais elle chassait aussitôt cette pensée et n'acceptait pas d'y répondre : la question ne devait pas être admise puisque la vie ne l'avait pas posée ; et elle repoussait avec la même force toutes les velléités de comparaisons qui essayaient de s'insinuer en elle. La douceur sérieuse de Claude, cette paix un peu mélancolique qu'il semblait goûter, une sorte d'humilité qu'il avait vis-à-vis d'elle, tout lui laissait espérer qu'il avait compris et partagé son rêve d'amitié fraternelle, et que le temps achèverait de le réaliser. Ainsi la sécurité pénétrait à nouveau dans son âme. Pourtant, dans certaines minutes d'abandon, au cours de ces vagues songeries où les êtres les plus conscients cessent de gouverner les pensées qui se forment en eux, mais sans eux, une brume douloureuse s'élevait du fond d'elle-même ; à travers ces obscurités mouvantes se dessinait comme un regret informe : celui que Claude se fût peut-être résigné trop vite... C'était la tristesse d'une victoire trop aisée, ardemment voulue, et cependant un peu redoutée. Un autre être, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne voulait pas connaître, vivait en elle ; à défaut de l'amour défendu, celui-là sans doute aurait trouvé une joie amère dans le déchirement d'une lutte prolongée ; il eût adoré cette

souffrance, fruit empoisonné de sa passion, mais né d'elle, nourri d'elle, imprégné d'elle... Puis, à d'autres instants, comme des fleuves souterrains qui mêlent leurs eaux dans l'ombre éternelle, un autre courant de pensées, aussi obscur, aussi éloigné de la conscience, venait s'unir à celles-là : c'était un bonheur secret à sentir qu'aucune autre femme, jamais, ne posséderait Claude, puisque son amour présent avait tué en lui le plus violent de ses amours passés... Mais, également troubles, également fugitives, cette anxiété ou cette allégresse s'évanouissaient aussitôt. Elles n'avaient pas la force de traverser l'âme d'Hélène et de monter jusqu'à la région lumineuse où sa raison les eût scrutées. Il ne lui restait de leur passage en elle qu'une lassitude indéfinie et le désir d'un repos immense comme la mort.

Un soir, éclata un de ces orages qui, pendant l'été, déversent en quelques heures des torrents d'eau sur la terre desséchée. Il fallut rentrer et fermer les portes.

— Un piquet, pour n'en pas perdre l'habitude? proposa Olympe.

— J'allais vous le demander ! reprit Robert en riant. Le combat sera chaud : j'ai de l'électricité dans les doigts !...

Alors Hélène et Claude demeurèrent isolés, et, pour la première fois depuis son retour, il la pria de se mettre au piano et de chanter. Devant cette requête, Hélène, un instant, se troubla. Elle éprouva

l'émotion qui lui serrait la gorge lorsqu'elle devait chanter devant des étrangers. Mais elle domina aussitôt cette faiblesse, et, avec sa simplicité coutumière, elle alla s'asseoir devant l'instrument.

— Que faut-il chanter?...

— Le *Lamento*... murmura Claude. Il me rappellera le passé...

Hélène le regarda, d'un long regard. Pourquoi voulait-il réveiller ses souvenirs?... Était-il si sûr de sa force, ou voulait-il la mesurer?... Il soutint la clarté de ses yeux avec tant de douceur et une résignation si désarmée, qu'elle s'en voulut d'avoir hésité. Ses mains se posèrent sur la clavier, et elle redit le chant désespéré, de cette voix où semblait palpiter toute la souffrance humaine. Quand elle eut achevé, elle resta un moment immobile, emportée au loin par le pouvoir de la mélodie. Puis, étonnée tout à coup du silence de Claude, elle se tourna vers lui, et elle pâlit en voyant le regard qu'il tenait fixé sur elle. Il avait les yeux pleins de larmes, ardents, égarés ; ses lèvres tremblaient ; il frémissait, tendu vers elle, et elle eut l'impression qu'il allait, oublieux de tout, lui crier une fois de plus son amour. Épouvantée, elle se leva ; à voix basse, elle lui dit :

— Claude !... Claude !... Je vous en supplie... Revenez à vous !

Elle devina sa réponse :

— Je ne peux plus... Je vous...

— Vous avez juré... Taisez-vous !... fit-elle de la même voix basse et violente.

Il dit encore :

— Je ne peux plus, Hélène, je ne peux plus !...

— Vous avez juré !... reprit-elle. Voulez-vous ma mort ?

Il ne répliqua pas et la regarda, du même regard fixe et brûlant, tout chargé d'un invincible amour.

Se détournant alors, elle fit quelques pas en chancelant jusque vers la fenêtre entr'ouverte, et elle respira l'air nocturne comme un mourant boirait un élixir de vie. Après quelques instants, elle marcha vers les joueurs, calme en apparence, mais aussi pâle que si tout son sang avait abandonné ses veines.

— Il ne pleut plus, dit-elle... Le ciel est pur... On voit les étoiles. Si nous sortions un peu ?... L'orage m'a brisée...

IV

Lorsque la maison fut toute plongée dans le sommeil, Claude quitta sa chambre, descendit furtivement, et sortit par la petite porte qui donnait sur le jardin. La lune était si brillante et si pure qu'elle semblait remplir le ciel de clarté. Entre les buissons, dont elle allongeait les ombres sur le sol argenté, Claude descendit la colline. Puis, par le sentier qui coupait les champs, il marcha vers le village. Une fois de plus, sans conscience, sans pensée, il obéissait à son amour.

Sa vie était là-bas, dans la calme et blanche maisonnette où reposait celle qu'il aimait. Il passa devant toutes ces demeures closes qui abritaient de rudes existences lassées. Un sentiment d'envie le pénétrait... Être un de ceux-là, qui n'ont de tendresse que pour leur terre, et qui peuvent dormir sans angoisse, lourdement, profondément, lorsqu'ils se sont, tout le jour, courbés sur elle !... Être un de ceux-là, qui n'ont pas de rêves, dont le cœur est sans détour et pour qui le déroulement des saisons forme le code impérieux d'une vie à jamais identique !... Le silence et la paix de la nuit rendaient plus sensible à Claude le tumulte

de son être. Il allait, machinalement, sans savoir pourquoi, vers la demeure élue.

Comme il passait devant une grange entr'ouverte, il entendit sortir de l'ombre de rauques soupirs. Il se pencha, s'arrêtant une seconde. Il perçut alors un rire énervé, des mots entrecoupés, puis un cri de volupté... Le cœur battant plus fort, les tempes en feu, il continua sa route. L'image physique de l'amour se représentait à lui. Valet d'écurie, fille d'auberge... Qu'importe?... Ils unissaient leurs lèvres, ils étaient heureux... Tous sur terre avaient droit à l'amour : fallait-il qu'il en fût seul privé?...

Lorsqu'il arriva devant la maison des Jarry, il eut la gorge serrée par l'émotion qui le paralysait, jeune homme, à l'heure de ses premiers rendez-vous. Avec une amertume douloureuse, il songea qu'il ne donnait désormais de rendez-vous qu'à son rêve, et que celle qu'il aimait ignorait sa présence.

Un haut tilleul s'élevait sur le bord de la route. Il fleurissait, et une odeur de miel chaud coulait dans l'ombre autour de lui. Sous son feuillage épais, Claude s'assit sur un petit mur de pierre. Un chat qui rôdait en chasse s'enfuit d'une course preste et veloutée. Claude appuya la tête au tronc de l'arbre et son regard ne quitta plus la claire demeure, dorée par la lune. Tandis qu'il était là, immobile, un élan intérieur, violent et désordonné, le jetait vers Hélène. En quelques instants s'étaient évanouis ces songes chimériques de pureté, de

spiritualité, dans lesquels s'était bercée son âme pendant près d'un mois. Pendant qu'elle chantait auprès de lui, pour lui, il avait senti brusquement qu'il l'aimait, non seulement comme une idéale amie, mais comme une femme, pour sa grâce simple et noble, pour la netteté de son long regard transparent, pour le charme unique de ses gestes et de ses attitudes, pour sa voix, — pour sa beauté. L'homme, en lui, s'était éveillé. A l'amour s'ajoutait le désir ; et c'était de désir qu'il frissonnait maintenant, devant cette porte close et ces fenêtres obscures, dans ces parfums trop forts qui l'étourdissaient, dans l'ardent silence de cette nuit qui l'enveloppait d'haleines amoureuses.

Comment ne devinait-elle pas sa présence?...

Il lui semblait que cet appel de toute sa volonté tendue était assez puissant pour qu'elle le sentît retentir en elle. Il regardait sa fenêtre, avec l'impression qu'elle allait tout à coup s'ouvrir doucement et qu'Hélène paraîtrait, troublée, irritée peut-être, mais succombant à l'amour, pour lui jeter au moins un sourire, une prière, un baiser !...

Si intense était sa rêverie que le temps s'abolissait. A peine entendait-il, de quart d'heure en quart d'heure, le chant des cloches s'élever et mourir.

A de rares instants plus lucides, il s'accusait de folie. Puisqu'elle ne trahirait jamais, puisque l'amour qu'il avait pour elle tirait sa grandeur de ce qu'il la savait incapable d'y céder, puisqu'il

l'aimait pour cette pureté qui disait : « Non !... » au désir, pourquoi ne pas fuir définitivement après cette expérience désastreuse, et ne pas écraser enfin sous la distance et le temps ce qui ne pouvait pas survivre?... Mais il sentait aussi que sa volonté demeurait impuissante et que rien ne le sauverait. Il ne pouvait guérir, car il tenait à sa souffrance : elle était quelque chose encore de son amour !...

Hélène dormait dans sa fière innocence : il se l'imaginait, avec l'ombre des cils sur sa joue et ses cheveux blonds qui couvraient son front, pareille aux Madones des vieux peintres italiens. Elle avait ce sourire navré de tendresse, et l'on eût voulu s'agenouiller près de son repos. Entre ses bras, qu'il eût été doux de mourir !...

La lune pâlissait, la nuit était moins dense et l'œil commençait à en pénétrer l'épaisseur. Le monde, redevenant visible, semblait grandir à l'infini. Déjà les toits de zinc sortaient de l'ombre et apparaissaient gris et pâles. Le sommet des forêts se dessinait sur le ciel... Lorsque Claude aperçut l'aube naissante, il frissonna, saisi d'un froid soudain, stupéfait. Les heures avaient passé. Il avait, sans relâche, fiévreusement, tourné, retourné les mêmes pensées, les mêmes images, devant ces fenêtres fermées. Sans doute Hélène dormait encore... Elle ne saurait jamais qu'il était demeuré toute une nuit si près d'elle, aimant comme une part d'elle-même la maison qui l'abritait !...

Tout à coup, des volets s'ouvrirent chez un

voisin. C'était un douanier qui s'apprêtait au départ. Claude, précipitamment, se leva. Redoutant d'être aperçu, s'il suivait la route, il franchit un petit mur, sauta dans un pré et, coupant à travers les pâturages, longeant les blés et les avoines, mouillé jusqu'au genou par la rosée, il marcha en ligne droite vers son logis, sous le ciel qui peu à peu s'éclairait.

Lorsqu'il arriva au jardin, il avisa Padsa qui, debout près de la porte, son couteau dans une main, du pain et du fromage dans l'autre, déjeunait en regardant l'herbe. Il leva la tête au bruit des pas et s'émerveilla :

— Oh ! c'est déjà vous, monsieur Claude?... On ne parle pas de ça !... Vous êtes allé ramasser des collets?... On ne parle pas de ça !... Beau temps, hein?...

— Je suis trempé, je vais me changer..., répondit Claude pour esquiver l'entretien.

Et, tandis que le vieux marmonnait : « Les pieds mouillés... On ne parle pas de ça !... », il monta rapidement dans sa chambre et se jeta sur son lit, fiévreux, l'âme dévastée.

Pendant cette nuit qu'il avait passée si près d'elle, Hélène n'avait cessé de songer à Claude. Jamais, pas même à la minute de l'aveu, elle n'avait senti l'invincible violence de leur amour autant que dans le regard qui s'était tout à coup appuyé sur elle, comme une ardente et muette imploration. Comment avait-elle pu croire qu'il

se fût apaisé?... Elle avait tant désiré cette paix sans luttes et sans tentations qu'elle avait pris une apparence momentanée et trompeuse pour la plus impossible des réalités. A peine concevait-elle comment elle avait pu s'égarer ainsi. Elle se disait maintenant, avec un mélange de terreur, de désespoir et de joie :

— Il m'aimait trop pour renoncer si vite à son amour !...

Et elle reconnaissait ce qui lui avait donné le change : dans le bonheur du retour, dans la douceur de leurs entrevues renouvelées, dans l'ivresse d'être aimé aussi, il avait trouvé un enchantement qui l'avait engourdi. Quelque chose l'avait soulevé au-dessus de la vie, et il s'était abandonné à ce flot de pureté. Puis ces influences s'étaient dissipées peu à peu ; et, abattant les derniers obstacles, l'amour, une fois de plus, avait triomphé.

Elle ne se demandait pas :

— Que vais-je devenir?

Elle se demandait :

— Comment va-t-il vivre?

Ses sentiments la portaient toujours au delà d'elle-même, et elle était la dernière dans toutes ses pensées. Sur ce qu'elle éprouvait, elle ne s'arrêtait pas, elle ne voulait pas s'arrêter. Elle savait que le seul moyen d'ôter leur force à nos passions, c'est de ne pas nous complaire à les évoquer. Puisqu'elle ne devait pas entretenir en elle cet amour, elle ne se demandait même pas

s'il survivait. Elle ne voulait pas le connaître. Il lui demeurait étranger. Lui résister, c'eût été lui concéder l'aveu de son pouvoir. Chercher des raisons de le repousser et des armes pour le vaincre, c'était encore penser à lui, et c'était trop. Mais faire la nuit sur lui, l'oublier, se représenter la vie à venir toute semblable à la vie passée, tel était le plus simple et le meilleur devoir.

Parfois elle frémissait de tous ses membres, ses lèvres se desséchaient, altérées peut-être de la caresse qu'elles avaient donnée une fois ; ses paumes la brûlaient, et elle les appliquait contre le drap pour qu'un peu de fraîcheur descendît en elles ; une brusque oppression, pendant une seconde, coupait sa respiration ; pendant que des lueurs traversaient l'espace devant elle, elle éprouvait une angoisse aiguë, faite de désir et d'effroi. Mais sa volonté plus forte ne s'arrêtait pas sur ces défaillances physiques : si elle ne pouvait encore imposer silence à sa chair, du moins pouvait-elle ignorer ses appels. Sa pensée demeurait très haute, limpide et sans orage. Elle songeait aux moyens de sauver celui qu'elle s'accusait d'avoir perdu. C'était le cri obstiné de son cœur : « Je le sauverai !... Je le sauverai !... »

L'amour, qui jamais n'avoue ses défaites, trouvait ce détour pour s'exprimer et se satisfaire. La femme ne peut aimer sans s'offrir comme victime. Qu'elle sacrifie à l'amant sa virginité, son honneur ou son devoir, elle trouve dans ce don la plus âpre et la plus merveilleuse des joies.

Mais aller jusqu'au sacrifice de l'amour même, rêver de consacrer ses jours à l'être aimé pour tuer en lui la passion qui absorbe sa vie, le guérir en s'exposant au danger, comme l'infirmière qui meurt près d'un malade du mal dont elle l'a guéri et qu'il lui a donné, c'est, pour des âmes d'une certaine qualité, l'offrande la plus totale et la plus enivrante ; la communion des pensées, le vertige du baiser, ne sont rien auprès de cette immolation presque religieuse ; sous le cilice, au milieu des macérations et des tortures, dans l'anéantissement de leur personnalité, c'est ainsi que les mystiques sentent couler en elles la caresse de Dieu. Et c'est vers cette sorte d'amour qu'Hélène était emportée.

V

Dès lors, elle se consacra toute à lui.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, le jour suivant, il comprit, au coup d'œil inquiet dont elle l'enveloppa, qu'elle voulait savoir s'il avait souffert, s'il avait lutté. Il lui serra la main en tremblant ; elle lui répondit par une pression un peu longue, comme si elle eût tenté de lui communiquer sa résolution, sans sourire, sans détourner les yeux. Il avait redouté sa colère, et ce regard ne lui déclarait qu'une amitié plus miséricordieuse, secourable et vigilante. Il sentit qu'elle l'aimait toujours, mais que rien n'abattrait l'obstacle qui les séparait. Pendant quelques secondes, il souhaita d'être digne d'elle. Il se dit :

« Il est plus beau de renoncer... puisque aussi bien c'est impossible !... »

Et, comme répété par un écho, le même mot sans cesse résonnait en lui :

« Impossible..., impossible... »

En admirant la force d'Hélène, il s'en irritait pourtant. Moins maîtresse d'elle-même, moins asservie à son idéal, elle eût cédé à l'amour. Mais

l'eût-il aimée de même, si elle s'était montrée semblable aux autres?... Il la considérait. Ses pensées ne pouvaient s'enchaîner et s'agitaient en tumulte dans son âme obscure. L'idée qu'en d'autres circonstances Hélène eût pu être sienne triompha tout à coup. Un vertige sensuel s'empara de Claude. Il la dévêtit du regard, et il vit, avec l'intensité d'une hallucination, la chaste beauté de ce corps, flexible et clair, comme une longue fleur. Il imagina son sourire douloureux, et le soupir brûlant qui devait s'échapper de ses lèvres au moment de la suprême étreinte. Il la devinait virginale, pâlissant peut-être en sacrifiant sa pudeur, et fermant lentement ses yeux trop limpides, pour ne succomber que dans l'ombre. Tout son être se soulevait, se tendait vers elle... Et, soudain, revenant à la réalité, il rencontra de nouveau son regard : elle avait suivi sur son visage les marques du délire qui le bouleversait, ses yeux s'étaient obscurcis, l'angoisse creusait ses traits ; elle le considérait avec désespoir, et un reproche passionné frémissait sur ses lèvres... Alors il baissa les yeux. Il se sentit rougir et il eut honte de lui-même. Avec dégoût, avec horreur, il se disait :

« Je l'ai souillée !... »

Puis il se demandait, dans un sursaut d'épouvante :

« A-t-elle deviné les images que je contemplais ? »

Éperdu, il la considéra avec tant d'humilité qu'elle en fut touchée. Son regard s'éclaira d'une nouvelle douceur. Il semblait lui dire :

« Courage ! J'ai pitié de toi. Ma force ne t'abandonnera pas ! »

Intérieurement, Claude lui parlait ; et il entendait sa voix qui lui répondait. Ils échangeaient ainsi, dans le silence, un dialogue muet :

— Je t'aime jusqu'à vouloir mourir ! disait Claude. En dehors de toi, il n'y a plus de vie pour moi !

Mais il savait ce qu'elle eût répliqué :

— Il faut que tu vives pour que je continue ma vie. Mon salut me viendra du tien !

— Je n'ai pas de courage.

— J'en aurai pour nous deux.

— J'aime trop mon amour pour renoncer à lui.

— L'aimes-tu assez pour détruire la vie de celle que tu aimes?

— Que dois-je faire?... Oublier? Je ne peux !

— Non pas oublier, mais purifier. On peut aimer avec son âme. Un tel amour nous est permis, si nous savons le mériter.

— Je ne peux. Ma vie est vide. Aucun devoir ne marque ma route.

— Ton art t'en imposera.

— La force me manque.

— Je te la donnerai...

Peu après, comme ils s'étaient réunis tous quatre autour de la table couverte de gâteaux et de ces douceurs dont les maisons provinciales gardent le secret, Robert Jarry dit tout à coup à Claude :

— Eh bien ! voyons, quand te remets-tu au travail?

L'écrivain haussa les épaules.

— La flemme...

— C'est un paresseux, déclara Olympe Morize. Depuis son retour, il n'a pas ouvert un livre. Ah ! ce maudit Paris !... Si j'osais dire tout ce que je pense !

— Dites, tante, dites !

— Non, je ne le dirai pas, répondit la vieille fille. Je ne le dirai pas... Mais je le déteste, ton Paris !... Tu ne peux pas y vivre, et tu ne peux pas t'en passer... Tu en reviens plus désemparé que tu n'y étais parti !... Tu viens à nous, ce n'est pas que tu nous aimes, c'est que tu étais trop malheureux là-bas !

— Vous êtes pourtant tout ce que j'aime, dit Claude.

— Pourquoi donc songes-tu sans cesse à ce que tu as laissé ailleurs?

— Je n'ai rien laissé, fit-il encore. Je n'ai rien derrière moi.

— Alors, travaille !...

— Mais oui, s'écria Robert Jarry. Mets-toi vite à l'ouvrage !... Fixe-toi un but... Tu t'ennuies, ici. Le travail seul peut te rendre ta gaieté. Travaille !...

Claude les écoutait, en souriant un peu, avec une amertume au fond du cœur. « Faut-il que nous soyons impénétrables les uns aux autres, se disait-il, pour que ceux qui vivent avec nous demeu-

rent si étrangers à nous !... » On ne devinait pas son amour et ses souffrances. Sa tristesse passait pour de l'ennui, ses rêveries désespérées pour du désœuvrement... Il fallait s'en féliciter, au surplus !... Mais quelle fausseté dans les diagnostics les plus affectueux !...

Il leva un peu les yeux et regarda Hélène. Renversée en arrière, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, elle plongeait son visage dans l'ombre et l'on n'en pouvait apercevoir l'expression. Dans le silence, sa voix s'éleva, grave et lente :

— Votre tante et Robert ont raison, dit-elle. Notre vie ne tire son sens et sa valeur que des occupations qui la remplissent. Vous êtes seul : le travail est votre devoir. C'est aussi le remède à toutes les tristesses, à tous les maux d'imagination. C'est l'unique moyen d'acquérir des forces contre la solitude, contre la rêverie, contre nous-mêmes. Il faut travailler !

— A quoi?... Mais à quoi?... demanda Claude.

— Je connais, reprit-elle sans lui répondre directement, je connais, et tous ici connaissent un paysan qui habite l'Abbaye. Il s'appelle Francis Michaux. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, qui a fait de bonnes études au séminaire, puis ne s'est pas senti assez sûr de sa vocation pour accepter la prêtrise. Il s'est marié et a voulu redevenir un campagnard. Il n'a que peu de champs et les cultive lui-même. De treize enfants qu'il a eus, sept sont morts, un de ceux qui restent est sourd-muet, deux filles sont in-

firmes, trois seulement sont valides. La vie de cet homme a été un martyre. Il adorait ses petits ; il a travaillé et il travaille encore comme aucun forçat n'y sera jamais condamné. Il est intelligent, presque lettré ; il a conscience de toutes ses souffrances : ce n'est pas un de ces êtres primitifs, durs d'écorce, dont la sensibilité ne s'émeut que lourdement et grossement... Le croyez-vous malheureux ?

— Il a de quoi l'être... fit Claude.

— Il ne l'est pas ! déclara Robert. Il ne l'est certainement pas !

— Malheureux, le Francis ?... reprit Olympe Morize. Il a bien trop la foi pour être malheureux !

— Il a la foi, et il est heureux, continua Hélène. Mais ce n'est pas sa religion qui lui donne son bonheur. C'est quelque chose de plus désintéressé que la religion : c'est une sorte d'abdication de sa personnalité devant la nature. Il considère que le monde est bon, que tout a sa raison et obéit à sa loi, et que la souffrance même est utile à l'homme... Il faut le lui entendre dire... Chacune des morts qui ont creusé un vide dans sa maison l'a élevé au-dessus de lui-même. Il est parvenu à une sérénité presque sublime... Savez-vous pourquoi je vous ai parlé de lui ?

— Vous me le proposez en exemple ? demanda Claude. Il est trop haut !

— Je ne vous le propose pas en exemple, je vous demande d'étudier sa vie et de la raconter. Vous chercherez les raisons de sa force. Vous les

trouverez dans son attachement à son pays et aux idées traditionnelles. Vous les trouverez et vous les comprendrez... Et vous écrirez sur ce pauvre paysan un livre qui pourra devenir la bible de bien des cœurs... N'est-ce pas un beau sujet?

Claude la contempla avant de répondre. Elle s'était un peu penchée, son visage baignait maintenant dans la lumière. Ses yeux semblaient regarder au dedans d'elle-même, comme s'ils eussent contemplé encore le tableau de cette vie. Elle était un peu pâle, avec une expression sérieuse et tendue. Claude sentit à quel point elle devait souffrir de leur amour. Il se laissait aller, elle luttait. Ceux qui l'entouraient la trouvaient toujours égale, attentive, apaisée. A peine soupçonnaient-ils quelque lassitude lorsqu'ils lui voyaient les traits tirés ou les yeux trop brillants. Elle disait en souriant :

— C'est la fièvre de ce trop bel été qui m'abat... Il me dévore comme il dévore la montagne !

Son sourire atténuait ses paroles. Claude seul lisait dans son cœur.

— N'est-ce pas un beau sujet? redit-elle après un silence assez long.

— Très beau..., trop beau..., répondit Claude lentement. Il faudrait, pour toucher à une telle vie, avoir les mains pleines de poésie et se faire une âme semblable à celle-là. L'écrivain doit être le frère des êtres qu'il peint, s'il veut les com-

prendre. L'intelligence n'y suffit pas, il faut la parenté.

— Nous sommes tous les frères de ceux qui souffrent ou qui luttent pour une belle pensée ! reprit Hélène. Tous, nous renonçons à quelques-uns de nos rêves pour nous soumettre à la destinée. C'est le sort commun, le vôtre ; j'en suis sûre, comme celui de cet homme. Les circonstances diffèrent, mais le combat est semblable, le triomphe a la même valeur.

Chacun suivait sa pensée. Robert, le premier, parla.

— Tu devrais essayer, Claude. Je ne crois pas que ce sujet dépasse tes forces ; et si la tâche est rude, tant mieux : un artiste ne grandit qu'en se mesurant avec de grands desseins.

— S'il n'est pas écrasé..., répondit Claude.

— Il faut se battre d'abord ! reprit Hélène avec passion. Pour vaincre, il faut accepter le combat !

Puis, comme il se taisait, elle reprit, plus doucement :

— C'est un caprice, si vous voulez. N'avez-vous jamais cédé au caprice d'une femme? Pour moi, pour mon plaisir, par curiosité, par vanité peut-être, puisque je vous apporte l'idée, je vous demande de tenter l'aventure. Ne me dites pas non. Je vous conduirai chez Francis. Vous verrez, c'est un bon garçon, simple et pareil à tous. Je lui achète du beurre, des œufs ; nous n'avons pas de conversations transcendantes ; mais vous êtes prévenu, vous l'observerez, je suis sûre qu'il vous

attirera. Vous y retournerez, il prendra confiance, et, petit à petit, votre livre naîtra.

En elle-même, elle se disait :

— Tu travailleras, pour moi d'abord, pour ton œuvre ensuite... Tu seras sauvé quand tu aimeras ta tâche... A fréquenter un être qui a surmonté tous les découragements et tous les désespoirs, tu fortifieras ton cœur !... Tu oublieras ton amour...

— J'essaierai, dit Claude avec lassitude, comme s'il s'abandonnait à une volonté étrangère. J'essaierai...

— C'est bien ! lui dit Robert en lui frappant sur l'épaule. Si tu consens à lutter contre ces neurasthénies d'artiste et de Parisien, tu peux être assuré d'en venir à bout. Tu es un fils des forêts, toi aussi. Quand tu auras repris le goût de la terre maternelle, tu décupleras ton pouvoir. Laisse-toi guider par Hélène... On peut avoir confiance en elle !...

Deux jours plus tard, vers cinq heures du soir, — pour éviter les ardeurs du soleil, — Hélène et Claude allèrent en voiture à l'Abbaye, escortés par Pierre qui pédalait à cent mètres devant eux. La route coupait le plateau grandvallier dans sa plus âpre région. La vue se perdait sur des solitudes roussâtres, dont l'herbe était brûlée par les chaleurs d'août. Le roc affleurait partout, en larges bancs rugueux, coupés de failles. Comme à la suite d'une avalanche, d'énormes blocs de

granit couvraient ces pâtures dévastées. A droite, dans une vaste combe, une tourbière formait une immense tapisserie, bariolée de bruyères et de joncs desséchés, avec des trous creusés dans le sol mouvant et pleins d'une eau noire comme de l'encre. A l'horizon, contre le ciel, une ligne de forêts tournait tout autour du plateau. Aucun être humain ne traversait ce désert de pierre grise. Seul, le crissement des sauterelles remplissait d'un frisson sonore l'air immobile et embrasé.

Claude, sans parler, fixait sur sa compagne un regard qui était comme la supplication de l'amour. Profitant d'un instant où Pierre les devançait de beaucoup, elle lui dit à voix basse :

— Courage, Claude !

Il secoua la tête.

— Je n'ai plus de courage, dit-il sur le même ton. La nuit, le jour, à toutes les minutes, je pense à vous. Je ne me tuerai pas, parce que je suis trop lâche pour renoncer à vous voir, et pourtant je voudrais mourir... Je suis sans force !

— Vous êtes sans pitié ! répondit-elle.

Elle était pâle, et ses yeux étaient cernés d'ombre. Tendue dans sa volonté, elle savait ne pas laisser paraître son trouble ; mais il le sentait en elle, et il devinait la lutte qu'elle soutenait. Il eut honte de lui.

— Pourquoi me supportez-vous près de vous ?... Chassez-moi !... Si j'étais loin de vous, vous pourriez guérir !

— Je veux vous sauver !

— Ne craignez-vous pas de vous perdre?

Elle secoua la tête.

— Moi, je ne compte pas, répondit-elle doucement, presque humblement. Ma souffrance est mon châtiment.

— Quelle faute avez-vous commise?

— Celle de me laisser aimer!

Ils parlaient sans se regarder, les yeux fixés devant eux, sur la lande terne et dure. De temps à autre, le cocher sifflait pour encourager ses chevaux. Pierre, à cinq cents mètres en avant, s'amusait à virer sur place. Quand la voiture le rejoignait, il démarrait avec un geste espiègle d'adieu et de défi, et, filant à toute allure, il reprenait son avance.

— Qu'espérez-vous? fit enfin Claude. Que je vous oublie?

— Non..., dit-elle. Mais que votre amour devienne ce qu'il doit être, un sentiment fraternel; que vous retrouviez le calme et la paix; que vous viviez près de moi, comme si nous étions très âgés tous deux, avec des souvenirs que nous pourrons chérir, mais tendrement, pieusement, parce que vous aurez su renoncer à des rêves qui sont des folies.

— Et si je n'y renonce jamais?... Si, vous-même, vous reconnaissez qu'il est impossible de me les arracher?... Que ferez-vous?

Il vit que les yeux d'Hélène s'assombrissaient. Avec un mouvement violent il se pencha vers elle, et, d'une voix tremblante, il murmura :

— Hélène ! Hélène ! Qu'avez-vous ?... Ce sont mes paroles qui vous ont fait mal ?... Ah ! comment croyez-vous que mon amour s'affaiblisse jamais ? Il grandirait, s'il le pouvait encore !

— Il faut qu'il meure ! dit Hélène avec passion. Il le faut, Claude !... Le jour où je verrai qu'il est inguérissable, je vous demanderai de partir pour toujours... Et je ne veux pas que vous partiez !...

A un tournant de la route, le lac de l'Abbaye se découvrit. Sur une de ses rives s'élevait une colline qui en dominait toute l'étendue de sa masse rocheuse, abrupte et désolée. Sur l'autre rive s'étendaient de vertes prairies, d'une teinte sombre fécondées par les eaux souterraines. Dans l'ombre de quelques tilleuls gigantesques s'abritait une vieille église, au bord même de l'eau. Rigide et nue, une haute croix de fer sortait d'une dalle de granit. Dans le silence ensommeillé de l'été, toute vie semblait engourdie à jamais ; une paix religieuse enveloppait ce pays solitaire ; et le lac immobile, d'une teinte unie et glauque, donnait une impression d'abandon, de renoncement et de quiétude.

— Nous y voici, dit Hélène.

La voiture s'arrêta devant une ferme de mesquine apparence, grossièrement crépie, percée de rares fenêtres. La grange, large ouverte, était vide, et la maison le paraissait aussi. Seule, assise sur un fauteuil, à côté d'un tas de bois, une femme âgée

se chauffait au soleil déclinant. Ses yeux n'avaient pas de regard : elle semblait ne recevoir aucune sensation du monde extérieur.

— C'est la femme de Francis, dit Hélène. La malheureuse créature a toujours été un peu innocente. Depuis que la paralysie est venue, elle est retombée en enfance... Mais j'ai peur qu'il n'y ait personne... Voulez-vous voir, Romain?

Le cocher, qui répondait à ce nom sonore, ouvrit la porte de la maison et cria :

— *Bondzoû à vô!... N'y êt-è personne, itch?*

— *Hé, bondzoû!...* répondit une voix d'homme à l'intérieur. *K'êt-è ki t'fâ?* (1)

Et Francis Michaud sortit. Claude, dont l'intérêt s'était éveillé, fut déçu. Il apercevait un paysan trapu, barbu, les cheveux rudes et désordonnés ; dans son pantalon de velours, serré par une ceinture de cuir, s'enfonçait une chemise de grosse toile bise, entre-bâillée sur une poitrine velue, cuite par le soleil ; il tenait à la main un morceau de pain et du fromage qu'il mangeait sur la pointe de son couteau. Mais, lorsqu'il vit Hélène, son visage s'éclaira. Il vint à elle sans embarras, et Claude remarqua ses yeux, des yeux d'un bleu très pur, des yeux qui regardaient et qui pensaient. Hélène lui tendit la main.

— Bonsoir, Francis. Tout va bien chez vous?

— Comme ça peut aller ! fit-il paisiblement. Et

(1) Bonjour à vous !... N'y a-t-il personne, par ici? — Hé, bonjour... Qu'est-ce qu'il te faut?

chez vous?... M. Robert est toujours en forêt?

Il parlait avec l'accent chantant des montagnards, en faisant durement sonner les *r*.

— Et votre femme? demanda Hélène en se tournant vers la paralytique.

— Vous voyez! fit l'homme. Elle vit!... Tout ce que nous demandons, c'est qu'elle dure comme ça... Pour les autres, elle n'existe plus... Pour nous, c'est elle tout de même.

— Vous avez eu votre part de souffrances dans la vie! dit Claude avec un mouvement de sympathie.

— Ma part, ma bonne part!... fit Francis en hochant un peu la tête. Puis il continua, presque gaiement : nous retrouverons ceux qui sont partis... Les séparations paraissent longues quand nous les comptons avec nos années... Mais je songe à l'au-delà, et je prends patience.

— Vous avez entendu parler de M. Claude Morize? interrogea Hélène.

— Je l'aurais reconnu à sa ressemblance avec son père! repartit Francis. C'était un homme, votre père!... Lui aussi a souffert. Il aimait sa femme comme on n'a pas le droit d'aimer une créature. Mais quand il l'a perdue, il a tenu le coup... Nous causions quelquefois, tous les deux... Nous avions des raisons de nous comprendre... Il a fini comme un sage antique...

Claude demeura silencieux, le cœur serré. Il éprouvait une impression singulière à entendre ce paysan, d'aspect si fruste, s'exprimer en homme

instruit, et qui a pensé. En même temps, il sentait, chaque fois qu'on évoquait devant lui le souvenir de son père, le regret de ne l'avoir pas mieux connu et de ne pas avoir adouci sa vieillesse. Il avait, en ces instants, le remords de l'irréparable ; un désir le traversait d'être, à son tour, un homme, comme disait le montagnard, un homme au sens le plus noble du mot — celui qui ne cède pas à la souffrance et poursuit sa tâche dans la vie.

— Quand vous serez de loisir, je viendrai vous voir, et vous me parlerez de lui..., dit-il.

— Ah ! ce sera avec plaisir ! répondit Francis. Quand vous voudrez... Ces jours, on fait les foins... Mais vous pouvez venir... Si ça vous amuse d'empoigner une fourche, vous attraperez des ampoules, mais vous gagnerez de l'appétit... Moi, je ne demande qu'à bavarder !

Tout en parlant, il continuait à manger, taillant son fromage et son pain.

— Je suis venue vous trouver pour avoir un peu de poisson, dit Hélène. La pêche est-elle bonne en ce moment ?

— Elle serait bonne si on avait le temps de pêcher ! répondit Francis. Tout de même, on a quelques perchettes... Allons-nous au vivier ?

— Volontiers ! fit Hélène.

— Alors, marchez. Je vous rattrape.

Il rentra chez lui, pour y prendre une épuisette et un morceau de toile, et il les rejoignit aussitôt.

— C'est là, entre les joncs, dit-il à Claude.

Mme Jarry connaît l'endroit, et M. Pierre encore mieux.

Le vivier était une grosse caisse de bois, percée de trous, chargée de deux blocs de grès, et qui plongeait dans l'eau du lac, au débouché d'un ruisseau. Tandis que Francis ouvrait la caisse, Pierre y plongeait l'épuisette, avec des gestes attentifs et prestes, et de grands éclats de rire. Hélène et Claude s'assirent sur un tronc d'arbre.

— N'est-ce pas un beau décor à peindre? demanda Hélène. Si vous saviez comme il change avec les saisons !

— Je vous aime..., murmura Claude, d'une voix à peine saisissable.

Hélène frissonna et abaissa lentement les paupières. Tout son visage semblait tendu par l'angoisse. Longtemps, elle demeura ainsi, enfermée dans la nuit qu'elle venait de faire descendre sur elle. Puis, dans un mouvement soudain, elle rouvrit les yeux, se leva et s'approcha du bord.

Francis Michaud avait tiré du vivier sept ou huit petites perches, qui maintenant sautaient sur l'herbe. Pierre avançait la main, puis la retirait avec de légers cris d'effroi.

— Ne te fais pas piquer, chéri ! lui dit sa mère.

— Regarde donc, maman ! fit-il. Francis qui arrache des orties à poignées !... Il n'a pas peur de se piquer, lui !

— Oh ! mes pattes en ont vu d'autres ! répondit le paysan en riant... Il n'y a rien de tel que les orties pour tenir le poisson frais.

— Je suspendrai le paquet à mon guidon, déclara Pierre.

— Et vous direz que vous avez fait bonne pêche, continua Francis avec gaieté. Ce sera vrai : c'est vous qui avez manié l'épuisette !

Il s'en revint vers Claude, qui se leva à son approche.

— Vous goûtez le recueillement de notre petit coin ? lui demanda-t-il.

— Recueillement et solitude, répondit Claude. L'hiver doit être effrayant, ici !

— Effrayant, non !... Nous avons notre église, notre cimetière avec nos morts, tout près de nous... On lit, on pense... Toutes les saisons sont belles.

D'un geste large, il embrassa le hameau, ramassé sur un angle du lac. Le soleil était bas sur l'horizon. Les toits brillaient, l'ombre de la colline était longue et bleue. Les cheminées fumaient pour le repas du soir.

— Tenez !... fit-il. C'est du Virgile !...

Et, avec la prononciation un peu emphatique du séminaire, il scanda :

Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ !...

— C'est vrai..., dit doucement Claude. C'est vrai... Cela doit reposer l'âme... Je viendrai vous voir...

Ils repartirent, dans la sérénité du crépuscule qui endort toutes les lassitudes et verse dans les

cœurs une paix mélancolique. Les criquets ne faisaient plus vibrer l'espace. Au loin, sur la tourbière, s'élevait lentement une brume blanche. Sur le ciel décoloré, les arbres de la route se dressaient silhouettés en noir. Sensible à la tristesse qui s'étendait sur le monde comme l'avant-garde de la nuit prochaine, Pierre pédalait auprès de la voiture, réglant son allure sur celle du petit cheval.

Claude se tourna vers Hélène. Elle le regarda d'un long regard suppliant, et elle murmura :

— Ne parlez pas...

Elle abandonnait sa main, lasse et comme découragée, sur la banquette. Doucement, Claude sur elle posa la sienne ; Hélène tressaillit violemment et voulut se dégager ; mais il retint entre les siens ces doigts fins et brûlants, qu'il adorait.

— Laissez-moi !... fit-elle à voix basse. Claude, par pitié, laissez-moi !

Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Bouleversé, il serra plus fortement la main qu'enveloppait la sienne. Hélène essaya encore de la lui arracher ; puis, tout à coup, laissant tomber sa tête en arrière, dans un long soupir de désespoir, pâle, les dents serrées, elle répondit avec violence à l'étreinte qui froissait ses doigts ; et il lui semblait que son amour gémissait en elle comme un enfant blessé...

VI

Une lettre attendait Claude au logis. Le timbre à surcharge exotique le surprit ; comme il ne reconnaissait pas l'écriture, il décacheta rapidement l'enveloppe, et ses yeux se portèrent sur la dernière ligne. Il aperçut un nom qui d'abord lui demeura étranger : Jacques de Franville... Qui était-ce donc?... Tout à coup, une image lui traversa l'esprit. Il revit un wagon de chemin de fer, la fuite souple du rapide qui plongeait dans la nuit, un couple de jeunes mariés qui échangeaient un sourire muet. Il se rappela un beau visage ardent, un peu puéril, des yeux sombres, tout un rayonnement de passion et d'adolescence... Comme ils avaient quitté sa pensée, ces amis d'une nuit, qui peut-être avaient deviné sa douleur, et dont la sympathie s'était si généreusement offerte !...

La lettre était datée de Rabat.

Jacques de Franville écrivait à Claude :

MONSIEUR,

Des mois ont passé depuis l'instant qui nous a permis de nous rencontrer. Peut-être avez-vous perdu toute mémoire des compagnons un peu importuns qui vous ont

imposé, de Paris à Andelot, leur présence et leur conversation. Mais si vous parvenez à vous rappeler ce banal épisode de voyage, permettez-moi de vous dire que nous avons, ma femme et moi, conservé un souvenir très précieux des instants que nous avons passés auprès de vous. Nous avions exprimé le souhait de nous retrouver tôt ou tard, et vous aviez paru consentir à notre désir. Il ne nous a pas abandonnés. Ce serait une grande joie pour ma jeune femme et pour moi qu'il pût se réaliser.

Vous nous avez laissé entendre que vous quittiez Paris, pour aller vous reposer, dans la solitude montagnarde, pendant un temps assez long. Après avoir vécu quelques mois au milieu des forêts, ne croyez-vous pas que vous achèveriez d'oublier Paris et toutes les lassitudes de la vie parisienne en venant vous installer, pour l'automne et l'hiver, dans ce pays de soleil?

C'est de tout notre cœur que nous vous offrons l'hospitalité. Si vous l'acceptez simplement, vous devinez, sans que j'aie besoin de vous l'exprimer, quel plaisir, et même quel orgueil, nous en éprouverions. Nous espérons ardemment, ma femme et moi, que rien ne vous empêchera d'exaucer notre prière, et nous vous appelons, de toute notre puissance, dans notre petite maison, qui n'a d'autre titre à vous recevoir que d'être la maison de l'amitié...

Claude demeura rêveur, ces feuillets à la main. Il se rappelait maintenant, comme s'il les eût quittés la veille, ces enfants qui s'en allaient vers la vie, forts de leur jeunesse et de leur amour. Il retrouvait, dans ses souvenirs, la silhouette de Jacques de Franville, grand et svelte, avec la clarté de son visage intelligent et tendre. L'évocation de ce sourire heureux donnait à Claude une amertume. Il y avait si longtemps que le mot gaieté n'avait plus de sens pour lui !... Il connaissait des ivresses sœurs de l'angoisse, mais ni les

hommes ni les choses n'avaient de quoi tenter sa curiosité, et rien ne pouvait alléger son âme. Avec plus de complaisance, il se rappelait Suzanne de Franville, et ce regard où se devinaient des puissances de rêve et de mélancolie. Son âme, douce et frêle, devait plier sous la souffrance ; elle était femme jusqu'à la fragilité ; elle n'aurait pas pu résister à l'amour...

On frappa à la porte. Claude sursauta. C'était la vieille servante qui venait l'informer que le dîner était servi. Il hésita un instant, puis, prenant son parti :

— Non... je suis fatigué... dit-il. Dites à ma tante que j'ai besoin de me reposer et que je ne descendrai pas...

Deux minutes après, Olympe Morize arrivait, inquiète.

— Qu'as-tu, mon grand?... Tu te sens malade?

Claude lui prit la main en souriant et y posa ses lèvres. Puis il garda entre les siens, et il considéra un instant ces doigts secs, ridés, brunis par le soleil et l'air, presque forts comme des doigts d'homme, mais que l'âge faisait trembler.

— Naturellement !... fit-il avec un soupir. Naturellement, vous avez monté l'escalier !... Mais je n'ai rien, rien, rien !... Le soleil m'a donné la migraine ; la route était torride, à l'aller tout au moins, et nous n'avions rien pour nous protéger. Vous savez que le mal de tête m'empêche de manger et comme la lumière me gêne, j'aime mieux

rester ici et me coucher... Demain matin, ce sera fini.

— Tu m'assures que tu n'as rien d'autre, rien de plus? demanda Olympe, encore inquiète.

— Rien..., je vous l'affirme.

— Allons, je vais essayer de te croire !... Veux-tu une infusion chaude?

— Non, non, pour Dieu ! Pas d'infusion chaude par cette chaleur !... Avez-vous des boissons glacées?

Mlle Morize leva les bras au ciel.

— Mon pauvre ami, où diable veux-tu que je trouve de la glace?

— Tant pis !... C'est tout ce que j'aurais accepté !

— Taquin !... Et es-tu content de ta visite à l'Abbaye? Que penses-tu du Francis? N'est-ce pas que c'est une belle âme?

— Oui..., murmura Claude à mi-voix, le regard absent.

— Essaieras-tu de faire ce que te demande Hélène?

— Essayer..., fit-il de même. Oui... je peux essayer... Réussir, c'est une autre affaire !... Le jour où je pourrai réussir une telle œuvre...

Il laissa sa phrase en suspens. Par la fenêtre ouverte, il regardait distraitement les prairies obscurcies déjà, et, sur le chemin, un long troupeau d'où montait un chant de cloches, multiple et doux.

La vieille fille, une main posée sur son épaule, le considérait tendrement. Ses lèvres frémissaient

un peu : peut-être était-elle descendue dans son cœur plus profondément qu'il ne le soupçonnait. Son regard était pitoyable et clairvoyant. Dans ses vêtements noirs, avec sa haute taille un peu voûtée et son visage encore fin malgré les rides, elle semblait l'image de tout ce que l'expérience humaine peut réaliser en un être de résignation et de sérénité.

— Tu réussiras, dit-elle enfin, je sens que tu réussiras. Intéresse-toi à ton œuvre, mon grand, et intéresse-toi à cette vie. Elle t'enseignera des pensées simples, mais vraies. Aimer, souffrir... C'est toute l'existence... Aimer, c'en est la douceur ; souffrir, c'en est la noblesse... Tu verras, mon grand, tu verras...

Comme il ne répondait rien, elle se pencha sur lui et l'embrassa.

— Bonne nuit, petit, et bon repos !... fit-elle.

De la porte, elle se retourna en souriant.

— Tu vois, je t'appelle tantôt mon grand, tantôt mon petit... Au fond, c'est exactement la même chose !...

Demeuré seul, Claude se sentit frissonner. Ses dents se serrèrent. Il éprouvait un besoin physique de briser ou d'arracher quelque chose, de faire un effort épuisant, de se blesser et de goûter la volupté d'une douleur aiguë... Il venait de retrouver brusquement en lui la sensation que lui avait donnée la main d'Hélène, lorsqu'elle avait lutté contre la sienne, puis l'avait serrée soudain avec

emportement. En cet instant il la désirait, il la voulait, physiquement, charnellement. Il se dressa, la respiration coupée. Si elle avait été auprès de lui, rien n'aurait pu l'arrêter; l'instinct aurait triomphé!... Elle!... Son baiser, sa chair, son étreinte!... Il tendit les bras dans le vide, presque furieusement, et il haletait, tandis que son cœur battait à coups précipités...

Lorsque la crise fut passée, et que cette espèce de décharge nerveuse le laissa accablé de dégoût et de tristesse, il murmura à mi-voix :

— Cela ne peut pas durer!...

Il revint alors à sa table et relut la lettre de Jacques de Franville. Puis, la tête entre les mains, il songea.

C'était peut-être le salut que lui présentait le hasard!... A quoi bon demeurer?... La situation était sans issue. Ils s'aimaient, d'un amour qui de jour en jour serait plus tyrannique. Un moment viendrait où la lutte serait impossible. Lui, il le savait, ne pourrait résister. La trahison lui ferait horreur, la pensée de tromper le plus fidèle ami lui était odieuse, mais il sentait aussi que si le hasard mettait Hélène auprès de lui à l'un de ces instants où le désir aveugle l'homme, il ne pourrait se contenir... Que se passerait-il?... A quoi aboutirait-il?... S'il la possédait par la violence, que lui resterait-il à faire, sinon à se tuer?... Et si elle lui cédait, emportée aussi par l'instinct, que deviendrait-elle?... Elle vivrait pour les siens, mais de quelle vie?... Quelles tortures intérieures,

quel dégoût d'elle-même !... Quant à lui, tout serait fini : elle ne le reverrait pas... Alors, pourquoi rester?... Lutter encore, poursuivre une guérison chimérique, se jeter dans le travail, rêver d'une amitié fraternelle qui remplacerait l'amour... Oui, c'était un beau rêve... Une lâcheté peut-être aussi... Tentative désespérée de deux êtres qui voulaient tout essayer, même l'impossible !... pour ne pas s'arracher l'un de l'autre... Mais si, insidieux, tout-puissant, profitant d'une heure de calme, de tendresse, d'abandon, le désir se soulevait en eux tout à coup et les jetait aux bras l'un de l'autre, les lèvres unies !... Pourraient-ils affirmer qu'ils auraient le pressentiment de la minute terrible et le temps de la fuir?... Partir, oui, partir... Accepter le secours de cette jeune amitié, c'était la sagesse !... Et puisque le destin l'offrait...

Claude poussa une petite table contre la fenêtre, pour y voir clair sans allumer sa lampe. La plume à la main, il cherchait, devant son papier, les mots par lesquels il allait commencer. Le sort en était jeté !... Il consentait, il partirait... Sous un autre ciel, au delà des flots, l'oubli viendrait, et peut-être cette terre ardente lui offrirait-elle des voluptés assez intenses pour l'étourdir et distraire sa pensée !... Il commença :

Mes chers amis,

Je vous appelle de ce nom, que je vous donnais en moi-même avant d'avoir reçu votre lettre, et qu'il me semble vous avoir donné toujours. Il m'est arrivé souvent de

songer à vous dans ma solitude. Nous échangions ainsi des visites silencieuses, et la sympathie croissait. C'est peut-être pourquoi votre invitation ne m'a pas surpris...

Puis il s'arrêta. Les mots ne lui venaient plus. Il eût voulu dire à ces compagnons d'une nuit qu'il les remerciait, que le salut lui viendrait d'eux, que leur demeure lui apparaissait comme le refuge nécessaire, le seul qui lui pût être doux encore. Et, soudain, il se représenta sa vie, — la vie à venir, la vie solitaire... C'était une longue route nue, monotone, dévastée, un chemin d'angoisse dans des landes ténébreuses. Il sentit qu'un tel avenir était plus redoutable que la mort. C'était un remède, pourtant. Mais quel remède !.... La fuite... Le plus honteux de tous !... Demeurer, s'enfuir... lâcheté de toutes parts...

Alors, dans un emportement de désespoir, Claude, sans réfléchir davantage, acheva sa lettre. Il ne cherchait plus les mots : il les laissait tomber du fond de lui-même. Pourquoi avait-il songé à partir, puisqu'il ne le pourrait pas?... Il ne pourrait pas !... A quoi bon ces tentatives hypocrites, ces raisonnements, ces précisions d'avenir, menaçantes et cruelles, à quoi bon ces essais d'intimidation intérieure, et ces pressions sur sa volonté ; à quoi bon, à quoi bon tout cela, puisqu'il savait qu'il ne partirait pas, quel que dût être l'avenir, qu'il resterait et qu'il attendrait, jusqu'à la trahison, jusqu'au suicide !...

Il remercia les amis lointains qui l'appelaient auprès d'eux ; mais il ne pouvait s'accorder la joie de les rejoindre ; d'impérieux devoirs le retenaient ; une parente âgée, qui mettait en lui tout son bonheur, mourrait de son départ... Il n'avait pas le droit de se libérer...

Et, tandis qu'il agençait ainsi des prétextes, il sentait que lui-même en était dupe, et il lui était doux de l'être.

Sa lettre achevée, il vint s'accouder à la fenêtre, un peu penché au dehors, le visage plongé dans la fraîcheur du soir. De la terre couverte de rosée une humidité montait. Il y avait dans l'ombre tant de poésie et de sérénité que Claude se sentit ému jusqu'à l'adoration. Des pâturages baignés de crépuscule, des forêts estompées, des premières étoiles, si humbles, si pâles, et des cloches éparses qui semblaient marcher, invisibles, au ras des chemins, des chaumières éclairées et des champs ténébreux, de tout ce plateau qu'un grand élan de la terre a soulevé vers le ciel, il recevait, dans le vent léger qui les lui portait, de grandes caresses amoureuses, qui berçaient et enchantaient sa peine. Il se disait :

— Mon amour... mon amour... Je ne te quitterai pas... Je ne te quitterai jamais...

Il savait qu'elle pensait à lui, comme il pensait à elle. Peut-être la vie leur épargnerait-elle les souffrances irrémédiables. La nuit était si chaste !... Être fort, être noble, vouloir !... Était-ce

donc impossible?... Il songea à tous ceux que la mort a séparés des êtres qu'ils aimaient, et qui vivent encore. Posséder la présence, posséder l'âme de celle que l'on aime, n'est-ce pas un assez beau don de la vie?... Cette idée réveillait les énergies assoupies en lui. Il se rappela ce que lui avait dit Francis Michaud, lui parlant de son père :

— C'était un homme, celui-là !...

Il avait aimé « comme on n'a pas le droit d'aimer une créature », et il avait vu disparaître celle qui était la flamme de ses jours. Pourtant, il était resté debout. Il avait conservé sa rude dignité ; il avait vécu, il avait *servi*. Le fils de cet homme ne servirait donc pas?... Claude eut contre lui-même un mouvement de révolte. Il se sentit animé de forces profondes, qui venaient à lui, pour lui porter secours, lui tracer la route, l'aider à vaincre. Longuement, il aspira l'air des forêts et des monts, l'air libre de la nuit. Puis il se tourna vers le village... Là-bas, il y avait son amour !... Il le sentait en son cœur, pur, désintéressé, — grand comme l'espoir...

VII

Claude, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à rêver auprès de sa fenêtre, s'était couché à la pointe de l'aube. Il se leva tard, et onze heures sonnaient comme il achevait sa toilette. Tout à coup, il lui sembla entendre, dans les pièces du rez-de-chaussée, un bruit confus de paroles haletantes. Il reconnut la voix d'Olympe Morize, dominée par celle d'un homme, puis un cri. Presque au même moment, des pas lourds et rapides ébranlèrent l'escalier ; avant même que Claude fût arrivé à sa porte, on la heurtait avec violence. Il ouvrit précipitamment, stupéfait, et se trouva face à face avec un paysan, qui lui jeta, sans précaution :

— Venez vite, monsieur !... Venez vite !... On vient d'assassiner le garde général !...

Claude demeura immobile, écrasé, se demandant s'il avait bien entendu. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre que ce garde général dont on lui parlait, n'était autre que Robert Jarry. D'une voix étranglée, il balbutia :

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Venez donc !... cria l'homme. On vous fait

appeler !... Je vous dis qu'on vient de l'assassiner !...

Claude s'appuya au chambranle de la porte. Tout tournait et s'effondrait autour de lui. Il pâlit, et se mit à trembler. Il dit encore :

— Quoi ?... Quoi ?...

— Venez donc, monsieur Claude !... répéta le paysan. On a assassiné le garde... C'est Mme Jarry qui vous fait appeler...

Ce nom arracha Claude à sa stupeur. Il répondit, en tremblant toujours :

— J'y vais... J'y vais...

En courant, il descendit l'escalier, suivi du montagnard. Olympe Morize était abîmée sur une chaise, livide, à peine consciente. Elle eut pourtant la force de lui dire :

— Va... Va... C'est affreux !... Je te rejoindrai tout à l'heure...

Il partit, courant toujours. Le paysan restait à son niveau, et, chemin faisant, en termes entrecoupés, il lui racontait le drame :

— M. Jarry était parti seul, au petit jour... Il pensait surprendre un de ses préposés, le Corse, qui faisait de la maraude avec d'autres galvaudeux... Il l'a pincé, bien sûr, et il y avait longtemps qu'il le surveillait, et qu'il mijotait ça !... Quand le Corse s'est vu découvert, en train de scier un beau sapin de la forêt, il est devenu comme fou... Il a tiré son revolver, et il a flanqué une balle en pleine poitrine à son chef... Après, la raison lui est revenue... Il a compris qu'on finirait tou-

jours par l'empoigner... Il est retourné au village et il s'est donné aux gendarmes... Il a tout raconté... On a couru au bois avec une civière... On a retrouvé le garde général... Il rendait le sang par la bouche... On a tout de suite fait venir le médecin, chez lui...

— Qu'est-ce qu'il a dit? demanda Claude, qui claquait des dents.

— Foutu, répondit le paysan.

Claude se sentit le cœur serré. A peine les mots qu'il entendait offraient-ils un sens à sa pensée. Mais ils éveillaient en lui des impressions d'horreur et d'épouvante. Tout lui semblait irréel. Il se disait :

— Je rêve... J'ai un cauchemar... Je dois rêver...

Il courait cependant, de toutes ses forces, les poings aux côtes, retenant son souffle pour ne pas tomber, et il entendait vaguement la voix hachée du campagnard qui continuait à parler :

— Finir comme ça, tout de même... Un si brave homme!... Faut-il qu'il y en ait, de la canaille!...

Claude reprit conscience de la réalité seulement lorsqu'il arriva devant la maison des Jarry. Des paysans allaient et venaient devant la porte, s'entretenant à voix basse. Rien n'était changé dans le village, et cependant on le sentait effondré sous le poids du crime. Claude entra, monta l'escalier... A peine avait-il la force d'en gravir les marches... Comme il arrivait près de la chambre de Robert, il rencontra le médecin qui en sortait :

— Eh bien?... fit-il du regard plus que des lèvres.

— Ce n'est qu'une affaire de minutes, répondit le docteur en s'éloignant.

Il avait les larmes aux yeux, et cette marque d'émotion, chez un homme insensible par métier, acheva de bouleverser Claude. Il entra lentement, flageolant sur ses jambes. Une forme immobile était allongée sur le lit. Des objets de pansement étaient abandonnés sur la table. Une cuvette ensanglantée était restée dans un coin. L'éblouissant soleil et l'air vif entraient par la fenêtre ouverte. La blancheur du linge, la pourpre du sang, éclataient dans l'ardente lumière. Hélène était agenouillée à la tête du lit, le visage posé sur l'oreiller, près de celui de son mari. Elle était aussi immobile que lui. Claude s'approcha, tomba à genoux auprès d'elle, et, avec un gémissement, il prit la main de son ami et la pressa contre ses lèvres. Hélène releva la tête, égarée, ne semblant pas le reconnaître ; elle le regarda en silence, puis elle murmura :

— C'est fini !...

Et, en sanglotant, elle laissa retomber sa tête sur le lit. Presque au même moment, le moribond poussa un soupir, ses yeux s'entr'ouvrirent, il reprit faiblement connaissance, et, tournant un peu le visage, il vit Claude. Il essaya de sourire :

— Toi..., fit-il d'une voix imperceptible... Merci... Je te laisse mon gosse... et ma femme...

Il se tut, comme épuisé par son effort ; puis il fit un mouvement et il murmura encore :

— Hélène..., mon amour... Courage...

Il ferma les yeux avec un nouveau soupir, et, seul, un tressaillement marqua l'instant où il entra dans la mort...

VIII

Une dizaine de jours s'écoulèrent : Claude n'avait pas revu Hélène depuis l'enterrement de Robert Jarry. La mort tragique de son ami l'avait frappé si brutalement qu'il en demeurait accablé, incapable d'autres pensées que de celles qui se rapportaient à cette disparition soudaine, la mémoire pleine d'images atroces. Sombre, muet, auprès d'Olympe Morize que le deuil semblait avoir vieillie et accablée, il repassait dans son esprit, sans relâche, jusqu'à l'obsession, toutes les circonstances de ces journées de douleur. Des groupes de souvenirs s'éveillaient... Le peloton de gendarmes, rencontré le matin du meurtre, qui escortaient l'assassin... On le conduisait à la gare, pour l'emmener à Saint-Claude. Il était livide, le visage terrifié et sanglant : les paysans avaient réussi à le saisir et l'avaient écrasé de coups ; on avait eu peine à le leur arracher. Il allait en chancelant, la tête enfoncée entre les épaules, les jambes molles, avec un regard d'horreur. Autour de lui s'élevaient des cris de mort. Des villageois menaçants entouraient les gendarmes ; ceux-ci avaient dû dégainer pour protéger le misérable contre la

vengeance populaire... Puis l'enterrement, l'immense foule venue de tous les villages voisins, le cercueil disparaissant sous les fleurs, et, dans la petite église embrumée d'encens, la mélopée large et terrifiante du *Dies iræ*... Le prêtre, ensuite, tournant autour du catafalque, l'encensoir à la main... Et la silhouette d'Hélène, qui jusqu'au bout avait suivi le cortège, droite sous ses voiles impénétrables, seule pour supporter sa douleur, puisqu'on avait envoyé l'enfant chez des parents lointains... Le cimetière, frais dans l'ombre des arbres, avec le chant des oiseaux familiers qui volaient de branche en branche, et le bourdonnement des abeilles rapides qui plongeaient d'un vol d'or au cœur des fleurs... La lente descente saccadée du cercueil dans la fosse, le bruit mat de la terre qui retombait sur le bois de la bière, et le cri d'Hélène... Ce cri que Claude avait senti vibrer en lui, qui y résonnait encore !... Elle s'était abattue sur le sol nu, et il avait fallu l'arracher pour la contraindre à partir. Alors, à travers ses voiles, il avait entendu ses sanglots éclater, haletants, déchirants... Et, depuis ce jour, il ne l'avait pas revue.

Chaque après-midi, Olympe se rendait auprès d'elle. Elle ne revenait que le soir, les yeux brûlés d'avoir pleuré ses dernières larmes, mais elle ne parlait pas... A quoi auraient servi les paroles?.. Une sorte de délicatesse lui défendait de décrire cette douleur qui ne se découvrait que devant elle. Claude ne l'interrogeait pas. Il ne savait

lui-même s'il éprouvait davantage le désir ou l'anxiété de revoir Hélène. Quand il pensait à elle, il lui semblait que son amour avait grandi, mais s'était purifié ; la souffrance qui l'avait atteinte la rendait presque divine à ses yeux : il eût voulu se prosterner à ses pieds. Le jour où Olympe Morize lui dit en rentrant : « Hélène voudrait te voir... Elle t'attend ce soir après dîner... » il se mit tout à coup à trembler, et il se sauva dans sa chambre pour y pleurer...

Hélène l'attendait, seule, dans la pièce du rez-de-chaussée d'où, si souvent, il avait entendu sortir, animés par cette voix ardente, les chants les plus pathétiques qu'ait exhalés l'âme humaine. Elle était vêtue de noir, et si pâle que, sans la lumière de son regard, elle eût paru morte, elle aussi. Ses yeux s'étaient enfoncés dans l'ombre que la douleur avait marquée autour d'eux ; ils paraissaient plus grands, plus fixes, avec une expression d'angoisse et de terreur immuable. Les larmes l'avaient spiritualisée ; avec ses cheveux blonds et son visage exsangue, elle donnait une impression de virginité surhumaine, de désespoir inerte et sans limite. Claude essaya de parler. Il lui fut impossible de prononcer un mot. Ses lèvres se tordaient, il sentait ses sanglots prêts à éclater, et il voulait les retenir. Elle le regardait, de son regard absent, comme si elle l'eût à peine aperçu. Il vint jusqu'auprès d'elle, et il lui sembla qu'elle était très loin, qu'il traversait pour la rejoindre un espace immense, sous ce regard

sans vie, qui demeurait posé sur lui et ne semblait pas le voir. Arrivé tout près d'elle, il murmura :

— Hélène...

Elle ne l'entendit pas tant sa voix avait été faible : l'émotion l'étreignait jusqu'à la suffocation. Elle vit seulement le mouvement de sa bouche et devina qu'il avait prononcé son nom. Avec un élan de tendresse, elle lui tendit les deux mains. Alors il se laissa tomber à genoux devant elle, et, posant son front sur les mains qui s'étaient offertes aux siennes, il s'abandonna aux sanglots qu'il avait maîtrisés jusqu'alors. Il pleurait, les dents serrées, contractant tous ses muscles, avec la volonté de se contenir, dans un emportement de douleur que rien ne pouvait arrêter. Sur ses doigts, Hélène sentait couler la brûlure des larmes ; d'une voix plus basse encore que celle de Claude, et comme si elle eût parlé pour elle seule, elle murmura :

— Pleurez... pleurez...

Elle savait que pleurer déchire, mais apaise aussi, et qu'il aurait besoin de courage pour entendre ce qu'elle devait lui dire... Elle avait tant pleuré elle-même, que ses yeux brûlants s'étaient taris. Maintenant, elle était face à face avec sa douleur ; rien ne l'en séparait plus, rien, pas même les larmes.

Lorsque cet assaut de désespoir l'eut laissé, écrasé, mais plus calme, Claude sentit la douceur miséricordieuse des mains qui étreignaient ses tempes ; il les prit dans les siennes, et, tour à tour, il les baisa religieusement. Hélène les lui

abandonnait ; elle ne paraissait pas sentir ses lèvres ; elle regardait devant elle, contre la muraille, le portrait du mort.

— Relevez-vous..., fit-elle enfin, d'une voix faible.

Il se releva, et, obéissant à son geste, vacillant encore, sans forces, sans volonté, il s'assit auprès d'elle, à la place qu'elle lui marquait.

— Pierre reviendra demain, dit-elle sur le même ton. Maintenant, il faut vivre...

Comme il la regardait, les yeux pleins de larmes, tout son visage tendu et durci par un nouvel effort contre son angoisse, elle reprit :

— Il faut vivre pour lui..., vous et moi... Me jurez-vous d'être un père pour lui?

— Je l'ai juré déjà..., murmura Claude. Je l'ai juré dans mon cœur... près de celui qui vous a laissés à moi...

— J'ai réfléchi, j'ai réfléchi beaucoup, continua Hélène... Pendant tous ces jours, et pendant toutes ces nuits... Je ne suis pas seule : sa pensée ne me quitte pas... Elle ne me quittera jamais, elle est pour toujours entre nous... au-dessus de nous... Nous expierons, Claude, nous devons expier... Aucune torture ne peut être assez forte pour racheter notre crime...

Et, livrant dans un sanglot le secret qui la déchirait, elle ajouta, avec désespoir :

— Il me semble que c'est nous qui l'avons tué !

— Hélène ! murmura Claude. Hélène... mon amie... ma pure tendresse... je vous en supplie,

ne vous accusez pas!... Nous avons lutté autant que peuvent lutter des créatures... nous n'avons pas capitulé... Vous surtout, Hélène, vous êtes restée digne de lui... Il aurait pu lire en vous : il n'y aurait trouvé que de l'héroïsme!... Il est mort comme un soldat, sur le champ de bataille... Mais vous avez, vous aussi, livré des combats... Votre vie est sans tache!

— Je ne sais pas... Je ne sais plus ce que j'étais, ce que je pensais. Je ne sais pas ce qu'était mon cœur... J'ai résisté à l'amour, mais je l'ai laissé naître, je l'ai laissé grandir... Peut-être étais-je, comme vous, le jouet de forces toutes-puissantes... Je ne sais : c'est le passé... Tout mon passé est descendu dans la tombe avec celui que je pleure... Tout mon amour est au tombeau!

— Je ne peux pas tuer le mien!... Il durera autant que ma vie! répondit Claude avec passion.

— Vous souffrirez..., dit Hélène lentement. Vous apprendrez ce que c'est que la souffrance... Moi, je commence à le savoir... Peut-être, s'il avait vécu, aurions-nous succombé... Mais la mort a mis entre nous un obstacle que rien ne peut plus abattre. Une présence désormais veillera sur nous... Si mon cœur murmure, j'étoufferai sa voix... Jurez-moi que vous aussi vous ferez taire le vôtre!

— Hélène!... fit-il avec un cri de désespoir, Hélène, que me demandez-vous?... Ah! je vous affirme que je ne songeais pas à l'avenir!... J'ai vu mon devoir, qui était de vous protéger, et d'être le second père de votre enfant. J'ai accepté

cette tâche, et tous les sacrifices qu'elle m'imposera, je les assumerai aussi, avec joie, comme la seule noblesse de ma vie... Mais ne me demandez pas de tuer mon amour !... Il sera silencieux, humble, invisible... Il sera ce que vous lui ordonnerez d'être... Ne me demandez pas de le tuer... Je ne peux pas !...

— Eh bien ! dit Hélène avec force, le jour où je le verrai dans votre regard, le jour où je l'entendrai dans votre voix, je partirai avec mon fils... Vous lui aurez arraché ce que vous aviez juré de lui donner !

— Vous ne le verrez jamais... Vous ne l'entendrez jamais..., répondit Claude à voix basse... Cela, je puis vous le jurer... Il restera mon secret... Je serai digne de vous...

— De lui..., dit-elle.

Et, d'un geste, elle lui montra le portrait que ses yeux n'avaient pas quitté.

A son tour, il considéra l'image de l'ami qu'avait emporté la bourrasque. Il sentit que le souvenir de cet être fidèle et droit pourrait être sa sauvegarde et le protéger contre lui-même ; ses lèvres frémissaient, ses yeux se remplissaient de larmes. Il se tourna vers Hélène, et il vit qu'elle aussi pleurait, mais qu'elle le regardait maintenant avec une douceur immense et une sorte de rayonnante pitié. Dans un grand élan, il s'agenouilla devant elle, et il murmura :

— Oui... Je serai digne de lui...

Elle lui tendit les mains et le releva :

— C'est pour son fils que nous vivrons, dit-elle.

Il inclina la tête et ne répondit pas ; tout était fini, ils étaient à jamais l'un à l'autre, séparés à jamais.

D'un pas indécis, Claude s'enfonça dans la nuit. Il allait, par la route obscure, entre les maisons familières qu'il n'apercevait pas, l'âme vide de pensées, épuisé, anéanti. Il ne songeait pas à l'avenir, il oubliait son amour. Le souvenir déchirant des douleurs passées, le vague pressentiment des douleurs futures formaient en lui une atmosphère d'angoisse. Dans le ciel profond, d'un bleu sombre et lourd, tremblaient les lointaines étoiles qui se penchent éternellement sur la souffrance des hommes.

Il dépassa la route qui l'eût conduit à sa demeure ; ce n'était pas là que son cœur l'appelait. Il avait besoin du silence tout murmurant de mystère qui berce le sommeil des morts. Il allait vers eux, qui peut-être lui donneraient l'apaisement et la force.

Sous les arbres du cimetière, l'ombre s'épaississait ; mais les pierres tombales la parsemaient de clartés. Claude passa près de la place où reposait l'ami disparu. Il se sentit soulevé par un désir d'abnégation. Intérieurement, il répéta sa promesses :

— Je serai digne de toi...

Puis il alla s'agenouiller sur la tombe de son

père. Le front contre le marbre, il laissa ses larmes couler sur la terre. La nuit lui semblait pleine de présences invisibles, traversée d'un souffle divin. Il songeait à l'être qui lui avait donné la vie, et qui, chargé de sa douleur, avait poursuivi sa route, accomplissant son œuvre d'homme, l'œuvre utile et simple, silencieusement héroïque. De la main paternelle, il recevait le flambeau qui éclaire plus de sacrifices que de joies. Le bras qui devait le porter tremblait encore. La souffrance s'apprend peu à peu... Il faudrait apprendre !...

Et, à voix basse, s'inclinant sur la tombe, Claude supplia :

— Père..., aide-moi !

FIN

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par
Plon-Nourrit et Cie,
à Paris, le 22 juin 1921


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 20 05 03 006 3